

COMMENTAIRE DE LA REGLE SAINT BENOIT **« Chapitres » donnés à la communauté d'Ubexy (2000-2011)**

RB – PROLOGUE (v.1-7)

Commencer une nouvelle lecture de la Règle, ainsi que nous le faisons trois fois par an, début janvier, début mai et début septembre, nous replace face à un itinéraire. Saint Benoît va nous inviter, tout au long du prologue et des 73 chapitres qui la constituent, à nous mettre sous la conduite de l'Évangile pour avancer de plus en plus vers Dieu jusqu'à parvenir ensemble dans la demeure de son royaume. Le dernier mot de la conclusion entendue hier était d'ailleurs, du moins en latin, « tu parviendras », pervenies. Le premier mot, ce matin, nous ramène au fondement d'une telle progression, à son essence profonde : « écoute », obsculta. « Ecoute, nous dit en substance saint Benoît, et tu parviendras ».

Certains puristes ont voulu corriger obsculta par ausculta, qui a donné en français ausculter, écouter avec attention. Mais aussi bien les manuscrits que les commentaires ont conservé la forme courante. Ainsi Smaragde, wisigoth devenu moine bénédictin dans un monastère d'Aquitaine puis abbé de Saint-Mihiel-sur-Meuse, écrivait vers 817 : « Ecoute (obsculta). Telles sont les paroles par lesquelles le bienheureux Benoît nous exhorte. Et de fait, celui-ci étant rempli de l'Esprit Saint nous exhorte à nous améliorer. Car il en est qui s'efforcent de le critiquer avec une audace téméraire en disant : Il aurait dû dire ausculta, et non point obsculta, ignorant que de la même manière qu'il est dit à juste titre obéi (obaudi), obtempère (obtempera), soumets-toi (obsecunda), et d'autres verbes du même genre, il peut être dit très justement écoute (obsculta) ».

Qu'y a-t-il donc de si important dans ce préfixe ob, à quelle profondeur spirituelle renvoie-t-il, pour que la tradition se soit constamment opposée au normatisme des écoles afin de le conserver ? Ob signifie « devant, à cause de, en retour de ». L'écoute à laquelle nous sommes conviées nous situe en face de quelqu'un, elle procède d'une relation, nous introduit dans une réciprocité. En jouant sur les mots on pourrait dire qu'elle n'est pas un en soi mais un en Lui, un en Lui observé, recherché, selon le sens de scultare et scultari. Ecouter, c'est vivre sous le regard de Dieu. « Ouvrons les yeux à la lumière divine, ayons les oreilles attentives à la voix de Dieu », nous incitera demain le passage suivant du prologue.

Ecoute transformante, puisqu'elle fait de nous des fils. Commentant cet « écoute, ô fils, les préceptes du maître », Smaragde note encore : « L'appellation de fils peut s'entendre de quatre manières : par nature, par imitation, par adoption, par enseignement. Mais ici ce n'est ni par nature ni par adoption, mais par enseignement ou par imitation qu'il appelle fils celui qu'il exhorte à écouter les préceptes du maître ». Et, un peu plus loin, il précise : « Du fait qu'il dit du maître, on sous-entend du Christ ».

Les enseignements du maître nous viennent à travers la parole de Dieu : c'est elle qui tisse la trame du texte (on relève 22 références, dont 17 citations directes, uniquement pour le prologue). Quant aux invitations à imiter le Seigneur, elles retentissent au chapitre 5 et au chapitre 7 dans un contexte d'obéissance. Pour suivre le Christ, notre maître et modèle en obéissance, il s'agit aussi bien d'incliner

l'oreille de notre cœur et d'accueillir l'exhortation qui nous est faite de la mettre en œuvre, de l'accomplir efficacement : « L'oreille du corps humain, écrit Smaragde, écoute les voix humaines, tandis que l'oreille du cœur puise la signification d'une exhortation ». Pareille écoute est efficace en tant qu'elle nous engage dans un acte de foi, une foi agissante, par quoi nous recevons du Fils le pouvoir de devenir enfants de Dieu, « qui que nous soyons ». « Ecoute », ne cesse de nous dire saint Benoît au commencement de chaque aujourd'hui.

RB – PROLOGUE (v.8-13)

Saint Benoît nous révèle ce matin qui est ce maître dont il nous a enjoint hier d'écouter les préceptes : « Ecoute, mon fils, les préceptes du Maître et prête l'oreille de ton cœur ». Le passage d'aujourd'hui reprend comme en écho : « Qui a des oreilles entende ce que l'Esprit dit aux Eglises. » Et que dit-il ? « Venez mes fils, écoutez-moi, je vous enseignerai la crainte du Seigneur ». Que fait le Maître, sinon éveiller ses disciples ? Nous venons de l'entendre : « Levons nous donc, enfin, l'Écriture nous y incite ».

« C'est portés par l'Esprit Saint, comme le souligne la seconde épître de saint Pierre, que des hommes ont parlé de la part de Dieu ». C'est bien de la part de Dieu que saint Benoît nous parle et très particulièrement tout au long de ce prologue. En témoignent les nombreux appels à l'Écriture par lesquels il nous réfère à Celui dont le Christ a promis qu' « il nous enseignerait toutes choses ». Porté par l'Esprit Saint, Benoît se fait donc plus instant : « L'heure est venue de sortir de notre sommeil. Ouvrons les yeux à la lumière divine. Ayons les oreilles attentives à la voix de Dieu ».

Répercutée de génération en génération son exhortation parvient jusqu'à nous, ici et maintenant, et c'est encore la force de l'Esprit Saint qui lui donne de traverser l'épaisseur de nos léthargies spirituelles. A nous de nous laisser enseigner, de quitter nos surdités, de consentir à être disciples. « La vision de Dieu, rappelle Gilbert de Hoyland, réclame une disponibilité ». Et Isaac de l'Étoile, un autre Père et maître en la vie monastique, demande : « Où sont ils donc ceux qui dans le cloître dodelinent de la tête sur leurs livres, à l'église ronflent aux leçons, ou aux chapitres s'endorment à la parole vivante des sermons ? En eux tous le Verbe de Dieu parle et ils le négligent. Le Maître, le Seigneur parle et l'homme, le disciple dort ». D'où cette prière : « Que dans la barque de notre homme intérieur, pour qui l'homme extérieur est comme la mer, jamais ne dorme le Verbe de Dieu, qui, en lui-même, jamais ne dort ou n'a sommeil ». Et Isaac ajoute : « A moins que tu n'aies commencé à t'endormir pour lui, il demeurera toujours éveillé pour toi ».

Nous endormir pour lui, qu'est-ce que cela signifie, sinon, comme le note ce passage de la Règle, endurcir nos cœurs. « Aujourd'hui si vous entendez sa voix, n'endurcissez pas vos cœurs ». Le contraire du cœur dur, c'est un cœur qui écoute. Comment aujourd'hui allons-nous répondre aux mille et une petites occasions d'ouvrir notre cœur à la lumière ? Car « l'Esprit dit encore aux Eglises : Courez pendant que vous avez la lumière de la vie, de peur que les ténèbres de la mort ne vous saisissent ». « Ce qui appartient à la nuit et aux ténèbres, commente Isaac de l'Étoile, n'est pas action mais passion : cela seul est action qui appartient au jour et à la lumière ».

Nous voilà provoquées à choisir qui nous voulons devenir, puisque, de tout ce que Dieu peut et veut faire pour notre salut, rien ne se fera sans nous : nous ne sommes pas des pantins mais des fils et des filles de son amour et de sa grâce. Il convient donc, non seulement d'être éveillées, d'ouvrir les yeux et d'écouter, mais de venir : « Ce qu'il fait, nous assure Gilbert de Hoyland, il le fera plus vite, si vous frappez à sa porte. Et peut être plus largement ». Quelle est, ce matin, notre disponibilité ? notre faim et notre soif d'être enseignées par celui qui se sert pour cela de toute chose ?

RB – PROLOGUE (v.14-22)

Ce passage du prologue pourrait s'intituler : « De l'importance, pour avancer, des bonnes questions ». « Quel est l'homme qui veut la vie et désire voir des jours heureux ? », venons nous d'entendre. D'autres interpellations suivront : « Pourquoi proclames-tu mes lois et declares tu mon alliance par ta bouche, alors que tu hais la discipline et que tu as rejeté mes paroles ? » (au chapitre 2), ou encore (au chapitre 60) : « Mon ami, dans quel dessein es-tu venu ? », question que saint Bernard reprendra plus tard à son compte.

Déjà dans l'Écriture, Dieu interroge. Dès la Genèse, il appelle l'homme et lui dit : « Où es-tu ? ». Dans le Nouveau Testament, c'est par une question déterminante que Jésus, au début de l'évangile selon Jean, s'adresse aux deux disciples du Baptiste : « Que cherchez-vous ? » ; et au terme, une question semblable viendra repêcher Marie de Magdala : « Femme, pourquoi pleures-tu ? qui cherches tu ? », lui demande celui qu'elle prend pour le gardien du jardin.

D'autres questions essentielles jalonnent les routes de la rencontre avec Jésus, qui rejoignent et interpellent les disciples de tous les temps pour les engager plus profondément à sa suite : « Et vous, qui dites vous que je suis ? » (Mt 16,15) « Et vous, ne voulez vous pas partir ? » (Jn 6,67). Et ce matin, cette reprise du psaume 33 : « Le Seigneur, cherchant son ouvrier dans la foule du peuple à laquelle il crie, dit encore : Quel est l'homme qui veut la vie et désire voir des jours heureux ? »

Par là, c'est à nous, personnellement, qu'il s'adresse : sommes nous, suis-je heureuse, ici et maintenant ? Ou, qu'y a-t'il qui ne va pas, au sens de ne plus avancer, et de ne plus progresser vers Dieu, puisque c'est pour cela que nous sommes venues ! Saint Benoît nous dit que le bonheur, que notre bonheur, a quelque chose à voir avec la découverte, ou plutôt la révélation, du chemin de « la vie véritable et éternelle », autrement dit, de la relation vivante avec Celui qui « avant même que nous l'invoquions nous dit : Me voici ».

Le Seigneur sans cesse nous devance, telle est la source de notre bonheur, et c'est encore lui qui suscite et relance inlassablement notre quête par le désir qu'il éveille en nous de demeurer et de marcher en sa présence. « Vouloir la vie et désirer voir des jours heureux » va alors se décliner dans un agir qui n'est autre que l'inscription, dans le concret du vécu quotidien, de notre réponse. Chaque fois que j'« interdis le mal à ma langue et à mes lèvres toute parole trompeuse » ; chaque fois que je me « détourne du mal et fais le bien » ; chaque fois que je « cherche la paix avec ardeur et persévérance », je signifie au Seigneur : « C'est moi », c'est vraiment moi, telle que je peux être par ta grâce, quand ma volonté est unie à la tienne ».

Saint Benoît ne cache pas le côté dépouillant, le caractère pascal, d'un tel labeur, car c'est bien un « ouvrier que le Seigneur cherche », non un rentier ! En même temps, souligne-t'il, « quoi de plus doux ? » : douceur qui vient du mystère de communion avec Dieu qui s'opère là. Nous voici invitées, au départ d'une nouvelle lecture de la Règle, à prendre « le chemin de la vie que le Seigneur lui-même nous montre dans sa bonté ». Par quels engagements, au sens fort, allons nous exprimer notre « c'est moi » et le rejoindre concrètement ?

La règle, au fil des jours, nous présentera un certain nombre de ces chemins toujours à reprendre : celui de l'humilité, de l'obéissance, du silence, de la charité fraternelle, de la prière, de la lectio, etc. Il y a mille et une manières d'avancer de plus en plus vers Dieu, assurées que le plus petit des pas accomplis est pour la vie véritable et le bonheur de chacune et de toutes ; alors, par « la foi et la pratique des bonnes œuvres », remettons nous avec courage « sous la conduite de l'Évangile ».

RB – PROLOGUE (v.23-34)

Il est question aujourd'hui de montagne, de route et de marche, mais aussi de demeure, d'inhabitation et de repos. Ce qui nous pousse à gravir la première pour parvenir aux seconds, c'est ce que saint Benoît a nommé hier « le désir de voir Celui qui nous a appelés dans son royaume ». Le terme de contemplation n'apparaît pas une seule fois dans la Règle, mais c'est bien d'une telle réalité qu'il s'agit à travers ces images. Qu'est-ce à dire ? Dans contempler, il y a *templum*, qui est, au sens premier du terme, l'espace sacré que la vue embrasse.

En se révélant, Dieu a choisi d'entrer dans l'espace circonscrit de notre champ de vision, pour établir une relation dont le *cum* précise qu'elle est d'accompagnement, de communion. Le Dieu qui se donne à voir est le Dieu avec nous : « Et le Verbe s'est fait chair et il a habité parmi nous et nous avons vu sa gloire ». Dans son traité sur la contemplation, Guillaume de Saint Thierry observe ce qui se passe en l'homme quand Dieu passe ainsi à portée de vue et se fait « vie des cœurs et lumière des yeux intérieurs ». Pareil passage éveille et avive le désir de la rencontre. « Tu m'as donné le désir de toi », s'écrit Guillaume.

Mais aussitôt la prise de conscience de nos limites met la véhémence de la volonté face à une impossibilité totale d'aboutir : « Seigneur, reconnaît-il bientôt, combien il est précipité, combien téméraire, combien désordonné, combien présomptueux, combien il est étranger à la règle du verbe de vérité et de ta sagesse, pour le cœur immonde, de vouloir voir Dieu ». Mais si l'homme est arrêté par sa misère, Dieu le rejoint et l'interpelle plus profond, et Guillaume exprime cela sous forme de prière : « Seigneur mon Dieu, toi qui dis à mon âme, de la manière que tu sais : Ton salut, c'est moi, souverain maître, unique docteur pour voir ce que je désire voir, dis à ton aveugle, à ton mendiant : Que veux tu que je fasse pour toi ? »

Tout l'itinéraire va consister pour l'homme à apprendre à recevoir de Dieu ce qui échappe à sa seule industrie, car Dieu est amour et l'amour ne peut être que de l'ordre du don gratuit, d'une part, du libre consentement et d'une collaboration à la fois désintéressée et reconnaissante à la grâce, d'autre part : « Comment en effet sommes nous sauvés par toi, ô Seigneur de qui vient le salut et qui répands sur ton

peuple ta bénédiction, demande Guillaume, si ce n'est en recevant de toi de t'aimer et d'être aimés par toi ? ».

La perfection proposée aujourd'hui par saint Benoît - marcher sans tache et accomplir la justice, dire la vérité du fond de son cœur, ne pas prononcer de parole trompeuse, ne pas faire de tort au prochain ni accueillir de discours injurieux contre lui - est au dessus de nos forces. Il le sait et c'est pourquoi il met aussitôt devant nos yeux le rocher qu'est le Christ : c'est « sur la pierre de la foi en Lui », pour reprendre une autre expression de Guillaume, qu'il convient de bâtir notre maison spirituelle, de fortifier l'homme intérieur dirait saint Paul, en brisant inlassablement contre Lui les suggestions du malin qui ne cesse de nous représenter nos failles et nos échecs, ou plus subtilement nos atouts et nos mérites ! Celui qui ne tombe pas mais au contraire suit Jésus sur la montagne, c'est celui qui reconnaît de plus en plus profondément que « c'est par la grâce de Dieu qu'il est ce qu'il est », puisqu'il n'est pas d'autre issue pour notre faiblesse que sa force.

RB – PROLOGUE (v.35-39)

Qu'est-ce que le Seigneur attend de nous aujourd'hui ? Saint Benoît vient de nous le dire : « Que nous répondions par nos œuvres à ses saintes leçons ». Le Seigneur attend chaque jour notre réponse. Plus profondément, à travers ce que nous faisons pour nous conformer à sa volonté, c'est nous qu'il attend. Il attend comme on attend quand on aime : avec infiniment de patience. « Parce qu'il est bon et attend que nous nous corrigions », entendrons nous à la fin du premier degré d'humilité dans des termes très proches du passage de ce matin.

Comme souvent, la traduction fait perdre de sa force au texte original : littéralement « le Seigneur attend que nous nous convertissions, que nous soyons retournés en mieux ». On trouve de même ici dans le prologue : « Je ne veux pas la mort du pécheur, mais qu'il se convertisse, qu'il soit retourné, et qu'il vive ». La forme passive du verbe débouchant sur un sens actif rend bien le mouvement qui s'opère. Quelque chose se passe dont l'origine n'est pas nous ; l'initiative vient de Dieu : « Ce n'est pas nous qui avons aimé Dieu, c'est lui qui nous a aimés, et il a envoyé son Fils qui est la victime offerte pour nos péchés », nous dit saint Jean.

Seule la parole de Dieu, son Verbe sauveur, a la force de nous retourner, de nous orienter vers lui, plus, de nous mettre en communion avec lui, puisque dans convertere, il y a « vertere, se tourner », précédé de « cum » qui en composition marque le rassemblement, l'accompagnement, la relation avec quelqu'un. Mais ce retournement ne s'opère pas sans la participation du sujet, elle demande le consentement de notre liberté à cet amour qui nous précède et nous attire.

Dieu attend notre réponse. Il ne peut dire plus et mieux : « Tu as fait cela et je me suis tu ». Il nous appartient de faire le pas pour que sa parole devienne vivante en nous. Qu'avons-nous à laisser retourner en nous pour nous ouvrir à cet amour de Dieu et « être transformées par lui au plus intime de notre cœur », comme le dit une oraison. A sa manière toujours réaliste, très concrète, saint Benoît nous assure que, de nous, il peut sortir quelque chose de bon, simplement parce que c'est le Seigneur qui l'y a déposé : cette vie nous est donnée pour le laisser fructifier.

RB – PROLOGUE (v.40-44)

Saint Benoît nous dit ce matin qu'il y a un rapport étroit entre les actes que nous posons ici et maintenant et notre vie dans l'éternité de Dieu. « Courons et faisons, dès ce moment, ce qui nous profitera pour toute l'éternité ». L'éternité, par définition, n'a ni début ni fin. Elle n'est donc pas pour demain, mais s'offre à nous « dès ce moment » dans cette demeure du Seigneur où nous commençons d'habiter par l'accord de notre agir à sa volonté.

Cela ne se fait pas tout seul ni en un jour. « Il faut préparer nos cœurs et nos corps aux combats de la sainte obéissance à ses commandements », venons nous d'entendre. Et se préparer consiste à accomplir ce qui nous profitera. Le verbe en latin n'a pas la nuance intéressée que le français connote ; le terme évoque d'abord ce qui nous « dégage, nous met à l'aise, nous rend dispos », d'où il renvoie par suite à ce qui « est avantageux pour nous, de notre intérêt ».

Saint Benoît mentionne en sens inverse « les peines de l'enfer ». On pourrait traduire « tout ce qui, au contraire, nous entrave, nous alourdit, nous retarde, nous écarte ». Il s'agit là de savoir ce que nous voulons, ce que nous désirons vraiment : « pour parvenir à la vie éternelle » il y a des choses à « éviter ». Qu'en est-il de nos détours ? Comment allons-nous nous situer dans cet espace dégagé qu'il nous propose, progresser dans l'expérience d'une délivrance, sinon en nous attachant au Christ qui a ouvert, à notre avantage éternel, la voie du salut ?

Cette irruption de l'éternité dans notre histoire fait de chaque instant un moment favorable pour entrer dans le renouvellement que le Verbe incarné introduit dans nos réalités les plus quotidiennes, et plus profondément encore dans le renouvellement qu'il génère au plus intime du cœur de « ceux qui le reçoivent, de ceux qui croient en son nom ».

Si « nous avons appris ce qu'il faut faire pour habiter dans la demeure du Seigneur », il nous reste encore à l'accomplir, à choisir ce qui met le cœur au large, nous dispose à « progresser dans la vie religieuse et dans la foi, à courir dans la voie des commandements de Dieu avec la douceur ineffable de l'amour », selon ce que nous entendrons demain dans la conclusion du prologue. Le premier pas dans ce sens, nous dit Benoît, est de « prier le Seigneur d'ordonner à sa grâce de nous prêter son aide pour ce qui manque en nous aux forces de la nature ».

L'éternité nous attend là où nous touchons le présent de notre insuffisance : maintenant et à l'heure de notre mort. Savons nous profiter, au sens défini plus haut, des événements, comme autant de moments où le Christ vient à nous afin qu'en lui nous accédions à quelque chose de l'éternité de notre vie en Dieu ? « Il en est temps encore », nous assure Benoît.

RB – PROLOGUE (v.45-50)

« C'est à cette fin que nous voulons fonder une école où l'on serve le Seigneur ». Saint Benoît nous signifie par là que le moine n'est pas un spécialiste, un expert en

Dieu. Il est et demeure jusqu'au bout un disciple, un apprenti. Le don de soi qu'il consent en réponse à l'appel du Seigneur, le poids de sa vie, de son être basculé tout entier en Dieu, n'est pas l'affaire d'un jour, fut-il celui de sa profession, mais d'un jour après jour, dans un cadre, un rythme, un milieu qui ne varient guère au long des années. Monotonie qui est là pour nous acculer à l'essentiel, à cette profondeur où prend visage Celui que nous cherchons.

« Le monastère est école du service du Seigneur en laquelle le Christ est formé dans le cœur des sœurs », dit la constitution 3. C'est Lui, le Christ, qui, dans la préférence que nous lui signifions concrètement, creuse en nos cœurs ce désir d'apprendre Dieu sans lequel nous ne pourrions ni progresser ni même durer. Désir qui se cultive, et c'est à travers la pratique quotidienne des observances monastiques, en « persévérant dans l'amour sur la voie des commandements de Dieu », que nous devenons peu à peu ce que notre nom recouvre. Le label « monastic » ne suffit pas : on peut abuser soi-même et les autres un temps, par quelque devanture illusoire, mais on ne peut tromper Dieu sur la marchandise.

Chaque jour la règle nous est lue. Comment nous situons nous ? La laissons nous atteindre, pénétrer, ajuster nos pensées et notre agir ? Sommes-nous assez persuadées qu'elle est là pour nous aider à croître en vraie liberté et en vérité devant Dieu ? Pour cela, il ne nous manque rien, sinon de persévérer, en « demandant au Seigneur, comme le début de prologue nous y engageait, qu'il mène à bonne fin ce que nous avons entrepris ». « Essaie, nous encourage Angélu Silésius, avec de l'exercice on apprend beaucoup ! Pourvu qu'on ne reste pas assis, on arrive malgré tout au but ». Et encore : « Si tu prenais conscience de la brièveté du présent pour considérer ensuite l'éternité, tu n'accomplirais rien de mauvais ». Et aussi : « Arrête, où cours tu, le ciel est en toi. Si tu cherches Dieu ailleurs, tu Le manques à tous les coups ».

Alors que les multiples circonstances et rencontres de la journée vont nous offrir autant d'occasions de « progresser dans la vie religieuse et dans la foi », saint Benoît nous avertit de ne pas nous décourager. Quand bien même « les débuts sont toujours difficiles », nous découvrons, au fur et à mesure des actes de préférence que nous apprenons à poser en réponse aux « commandements de Dieu », à « son enseignement », que la « participation à la croix du Christ » et la « dilatation du cœur dans la douceur de l'amour » sont intimement liées, comme les deux faces du mystère pascal par lequel il nous faut passer à sa suite pour « avoir part à son royaume ». C'est en nous laissant transformer, tout au long de notre vie, sur cette « voie du salut » que nous parviendrons au but : habiter dès maintenant et pour l'éternité dans la demeure du Seigneur.

RB 01 – LES CATEGORIES DE MOINES (v.1-5)

S'« il y a quatre espèces de moines », les termes de « combat, d'épreuve, de lutte, d'armée, de guerre », qui reviennent avec force dans ces 5 premiers versets du chapitre 1 de la Règle, à l'intérieur même des deux premières catégories positives, nous rappellent que les frontières entre les divers genres ne sont jamais assurées. « Le démon », ou encore « les vices de la chair et des pensées », puisque tels sont les ennemis mentionnés par saint Benoît, ont tôt fait, si nous n'y prenons garde et ne

résistons pas, de nous faire basculer de l'une dans l'autre classe, de la « vie en commun, dans un monastère, sous une règle et un abbé », pour les cénobites que nous affirmons être, à « la satisfaction de nos désirs, plaisirs et autres préférences », ce qui, nous le verrons demain, est le propre des sarabaïtes, ou encore à « l'esclavage de nos volontés propres », à l'instar des gyrovagues.

Espèce, catégorie, genre, classe, traduisent un unique mot latin, genus, qui renvoie à l'origine, à la naissance. Ceux qui « tiennent pour saint tout ce qu'ils pensent ou préfèrent », qui « demeurent fidèles au monde dans leur conduite, et, visiblement, mentent à Dieu par leur tonsure », ainsi que les décrira la seconde partie du chapitre, ne sont assurément pas « nés de Dieu ». C'est à cette origine que saint Benoît veut nous ramener lorsqu'il se propose d' « organiser la si puissante catégorie des cénobites ». Fortissimum genus : de même a-t-il parlé au début du prologue des fortissima arma, des très fortes armes de l'obéissance.

Le titre de ce premier chapitre de la Règle est d'ailleurs précédé d'une incise significative : « Ici commence le texte de la Règle, elle est ainsi nommée parce qu'elle règle la conduite de ceux qui vivent dans son obéissance ». Être moines, moniales, c'est apprendre à vivre jour après jour dans l'obéissance à une règle qui est interprétation concrète de l'évangile pour nous. C'est en cela que nous trouverons notre véritable origine et que nous manifesterons que nous sommes nés de Dieu. Qu'en est-il ? Comment allons-nous choisir de naître à Dieu aujourd'hui à travers le genre de vie qui est le nôtre ? De notre réponse persévérante dépend que le monastère ne soit pas « notre propre bergerie » mais bien « celle du Seigneur ».

RB 01 – LES CATEGORIES DE MOINES (v.6-13)

« Ils n'ont pas été éprouvés par une règle, maîtresse d'expérience ». Une règle monastique, comme celle que nous lisons chaque matin, ne tombe pas du ciel ; elle ne se présente pas comme un idéal abstrait pas plus qu'elle ne constitue un moule ou des rails. Elle est le fruit d'une longue et lente maturation. Son auteur y montre sa connaissance profonde de la tradition et son expérience personnelle de la vie monastique. Au chapitre 59, alors qu'il statue au sujet des « fils de notables ou de pauvres qui sont offerts », saint Benoît ajoute un « comme nous l'avons appris par l'expérience » qui pourrait figurer en marge de chaque chapitre. De même au chapitre 3 il spécifiera : « En toutes choses, donc, tous suivront cette maîtresse qu'est la Règle ».

Devenir moine ou moniale ne s'improvise pas mais s'apprend, au point que s'engager dans la vie religieuse c'est s'engager à vivre dans l'obéissance de la Règle : « On lui lira cette règle tout au long, stipule le chapitre 58 à propos de « la manière de recevoir les frères », et on lui dira : Voici la loi sous laquelle tu veux militer. Si tu peux l'observer, entre ; sinon, tu es libre de te retirer ». Le propos des fondateurs de Cîteaux était d'ailleurs de « s'attacher désormais plus étroitement et plus parfaitement à la Règle du bienheureux Benoît que jusqu'ici ils avaient pratiquée avec tiédeur et paresse ».

Le portrait des sarabaïtes et des gyrovagues nous montre ce que cette référence à la règle peut signifier pour nous aujourd'hui. Nous écarter de la direction qu'elle

imprime à toute notre vie, nous expose à « rester mous comme le plomb », sans remise en cause et en route qui nous structure. « Ils demeurent fidèles au monde dans leur conduite ... La satisfaction de leurs désirs leur sert de loi : ils tiennent pour saint tout ce qu'ils pensent ou préfèrent, et regardent comme illicite ce qui leur déplaît ... esclaves de leurs volontés propres et des plaisirs de la bouche ».

La règle vient tracer la ligne d'une volonté différente de la nôtre, elle constitue une épreuve de vérité quant à notre capacité de nous ouvrir, de sortir de nous-même pour entrer dans ce qui est demandé en acte de foi. Autrement dit, elle teste le sérieux de notre réponse à l'appel de Dieu : l'observer est le chemin incontournable pour inscrire dans la réalité notre propos de conversion, de retour à Dieu, pour signifier concrètement le retournement de notre manière d'être, non plus centrée sur nous mais orientée vers Lui. Informe t'elle vraiment nos façons de nous situer, de nous ajuster, de progresser ? Sommes-nous bien convaincues qu'elle est là pour donner un souffle, une âme, une forme à ce que nous voulons vivre ? Nous appartiendrons à la catégorie des cénobites dans la mesure où nous prendrons les moyens qui nous sont offerts pour le devenir. A nous de choisir d'être « dans notre propre bergerie » ou « dans celle du Seigneur ».

RB02 – LES QUALITES QUE DOIT AVOIR L'ABBE (v.1-10)

Il vient d'être question de nos « maladies spirituelles ». Nous n'aimons pas beaucoup, et encore moins à ce niveau profond, intérieur, reconnaître que nous sommes malades ! L'image que nous avons de nous même n'apprécie guère d'être tant soit peu écornée ! Et pourtant, si le Verbe s'est fait chair, c'est bien pour nous sauver, c'est à dire pour nous guérir en nous restaurant à son image et ressemblance.

Le salut apporté par le Christ atteint l'homme dans tout son être, corps, esprit et âme, comme le péché originel l'a affecté tout entier. Dès les premières lignes du Prologue saint Benoît a indiqué à quiconque était prêt à écouter comment recouvrer la santé : en se re-tournant vers Dieu. Tout est là, mais prendre et reprendre chaque jour le chemin du salut n'est pas chose facile, c'est même impossible sans l'aide de cette grâce qu'il nous donne en son Fils.

« La première infortune du malade, constate Isaac de l'Etoile dans l'un de ses sermons, est de n'avoir pas la santé ; la seconde, d'ignorer sa maladie ; la troisième, de ne pas chercher le remède ; la quatrième, de le négliger quand il est offert ». La question de Jésus à l'infirmes de Bethzatha reste des plus actuelles : « Veux-tu guérir ? » Et lui de passer à côté de ce qu'elle a de stupéfiant en disant que ce n'est pas possible. Nous demeurons des cœurs lents à croire ». « Je leur ai dit ta vérité et ton salut mais ils n'en ont fait aucun cas », venons-nous d'entendre à la fin de ce passage de la Règle. Dans un autre sermon, Isaac renchérit : « Même après avoir vu la vérité, ils ne la reçoivent pas dans l'affection du cœur et la dilection qui vient du Père ; mais dans le désir de leur âme, ils aspirent le vent, s'attachant à la vanité, ils deviennent vains, et ce qu'ils ont acquis en s'élevant, ils le perdent en retombant ».

Saint Benoît déploie un vocabulaire des plus suggestifs pour dépeindre ces malades que nous sommes toutes plus ou moins à nos heures ou à nos jours : il parle

aujourd'hui de « troupeau turbulent et indocile, de brebis rebelles », comme les jours suivants de « cœurs durs, de négligents, de délinquants, de méchants, d'opiniâtres, de superbes, de désobéissants, etc. ». «Les impies tournent en cercle », remarque à son tour Guillaume de Saint-Thierry, et il ajoute cette invitation toujours actuelle : « Retire-toi, ô homme, du cercle de l'erreur, vers le centre de vérité ».

RB 02 – LES QUALITES QUE DOIT AVOIR L'ABBE (v.11-15)

Hier, il était question de « maladies spirituelles », de « brebis rebelles », d'« un troupeau turbulent et indocile ». Ce matin, saint Benoît évoque les « cœurs durs ». Nous entendrons encore parler les jours prochains « des négligents, des méchants, des opiniâtres, des superbes et des désobéissants ». Le passage que nous venons de lire souligne également que nos actes ne sont pas toujours en accord avec ce que nous prônons, que nous avons des lunettes déformantes pour regarder les autres et une grâce particulière d'aveuglement quand il s'agit de nous même. De quoi nous faire perdre nos dernières illusions sur notre propre personne.

Bref, chacun et chacune porte et donne à supporter ses limites et ses travers, mais reste que tous et toutes sont appelés à devenir des disciples et qui plus est des « disciples réceptifs ». Disciple : le terme revient avec insistance (trois fois en trois versets), comme pour nous provoquer à ne pas en rester à ce qui veut ainsi compromettre et stopper notre cheminement spirituel, mais à transformer nos faiblesses en autant de points d'appui pour nous ouvrir à la vérité et au salut de Dieu mentionnés à la fin du passage précédent.

Le don gratuit de Dieu est proposé à notre foi, c'est à dire à l'engagement de notre liberté. La discipline dont parle Benoît est celle par laquelle nous nous entraînons, jour après jour, à puiser notre force dans la parole de Dieu et à trouver notre joie dans ce qu'elle déploie de renouvellement dans nos vies. Il n'y a pas de miracle, Dieu ne fait rien sans notre consentement mais avec Lui tout devient possible. Etre disciple, c'est apprendre de Lui ce pas à pas qui dilatera notre cœur quand nos réactions cherchent à nous ramener et nous réduire à nos petits côtés. Quelle démarche, si petite, si humble et cachée soit-elle, oserons nous aujourd'hui pour laisser sa grâce nous mettre au large ?

RB02 – LES QUALITES QUE DOIT AVOIR L'ABBE (v.16-22)

« Que chacun garde sa place », venons nous d'entendre et la suite du texte nous indique où se trouve ce lieu propre puisque saint Benoît parle immédiatement après de notre unité dans le Christ : « Car libres ou esclaves, nous sommes tous uns dans le Christ ». Notre place est assurément dans le Christ, puisque, de par notre profession, c'est sur lui que nous avons choisi de nous construire, personnellement et communautairement. Cette place est à garder, avec ce que le verbe connote de vigilance, de labeur, et par dessus tout de préférence.

On ne se construit pas sans faire et refaire à longueur de vie le pas qui nous donne de passer de nous seule au nous par lui, avec lui et en lui. Si les choses s'établissent sur un autre fondement, alors nous tombons dans les rivalités de toutes sortes, avec

le sentiment d'être d'une manière ou d'une autre laissée pour compte. «Vraiment, dit Guillaume de Saint Thierry dans l'une de ses oraisons méditatives, malheur à moi, qui suis seul si tu n'es pas avec moi, ou moi avec toi ».

Le prologue nous a déjà rappelé que le bien qui se trouve en nous vient de Dieu, requérant tout notre soin pour être employé à son service. Sinon tôt ou tard, tout notre édifice s'écroulera! « La seule chose qui nous distingue aux yeux de Dieu, nous répète saint Benoît, c'est le fait d'être plus riches que d'autres en bonnes œuvres et en humilité ». Les deux réalités avancent de paire pour nous édifier sur le roc solide qu'est le Christ, rencontré dans ce qu'elles demandent de participation effective à son mystère pascal.

« Que chacun garde sa place ». L'injonction de saint Benoît est à recevoir comme une invitation à demeurer ou à revenir dans la grâce de celui qui nous appelle, le Christ présent au milieu de ceux qui sont réunis en son nom. « Voici, dit encore Guillaume, que le vase de poterie s'échappe de la main de celui qui l'a pétri, de celui qui dit par le prophète : « Moi, j'ai fait, moi je porterai ... (Mais) les vases de compassion que tu as préparés pour la gloire... eux par contre te reconnaissent pour leur créateur, et leur potier, pour une glaise pressée dans ta main. S'il leur arrivait de tomber de ta main, malheur à eux, parce qu'ils se briseraient, se mettraient en miettes, et se réduiraient à rien. Ils le savent, et de par ta grâce ils ne tombent pas ». En toute situation, nous demandons nous assez si notre place est bien dans le Christ. A tout moment, si loin ou si bas soyons nous, il nous est offert de « repartir» de Lui.

RB 02 – LES QUALITES QUE DOIT AVOIR L'ABBE (v.23-29)

Le passage de la Règle que nous venons d'écouter se termine par deux citations tirées du livre des Proverbes. Face à la première, nous pouvons nous demander quel est cet « insensé qui ne se corrige point par des paroles » ? Auparavant il a été question d'indociles, de turbulents, de désobéissants, trois termes qui, en latin, commencent par un « in » privatif marquant ici l'absence de discipline - indisciplinati -, là celle de repos - inquieti -, ou encore d'obéissance - inoboedientes -, autant d'attitudes caractérisées par un manque.

L'insensé, lui, a perdu le sens, privé qu'il est de ce qui lui permettrait de progresser dans la bonne direction : l'orientation vers Dieu. Le latin parle plus exactement de « sot », le terme sous-jacent évoquant la lourdeur et l'inertie de la pierre. Ce qui va le faire bouger et repartir dans le bon sens, nous dit saint Benoît, ce ne sont pas des paroles mais des actes. Tout au long de ce chapitre 2 il a été question du rapport entre les deux. Vient un moment en effet où il faut faire le pas, s'engager, sinon toute parole se vide faute de reposer sur une réalité qui lui donne sa consistance, sa vie.

« Les négligents, les rebelles, les méchants, les opiniâtres, les superbes » qu'évoque ce passage, c'est nous aussi, lorsque nous nous refusons à franchir ce seuil d'un retournement dans nos agissements qui seul peut « délivrer nos âmes de la mort » et nous ouvrir à la vie des enfants de Dieu. « Cherchez d'abord le royaume de Dieu et sa justice : le reste vous sera donné par surcroît », entendrons-nous demain, et

encore : « Rien ne manque à ceux qui le craignent ». Tout cela demande à prendre corps effectivement.

Lorsque saint Benoît conclut aujourd'hui : « Frappe des verges ton fils et tu délivreras son âme de la mort », entendons que ces verges sont les actes que nous posons tout au long du jour, sur le fondement de la foi, pour nous remettre résolument dans le bon sens, celui qui nous sort de nos repliements pour avancer sous le regard de Dieu et renaître de sa grâce. Ce que nous avons à vivre ne nous appelle pas à des résolutions sans lendemain ou à des regrets stériles, mais à une fidélité qui se construit patiemment, malgré nos lourdeurs.

RB 02 – LES QUALITES QUE DOIT AVOIR L'ABBE (v.30-36)

Trois fois dans le passage que nous venons d'entendre il est question d' « âmes ». « Qu'il considère combien difficile et laborieuse est la charge qu'il a reçue de conduire des âmes ... Qu'il se garde de négliger ou de compter pour peu le salut des âmes qui lui sont confiées ... Qu'il pense sans cesse que ce sont des âmes qu'il a reçues à conduire ». Le terme était apparu une première fois à la fin du passage précédent et nous le retrouverons encore trois fois demain : sept en tout !

Anima, si l'on se reporte au dictionnaire, désigne le « principe de vie », le « souffle vital ». Le livre de la Genèse raconte qu'au commencement « le Seigneur modela l'homme avec de la poussière prise du sol. Il insuffla dans ses narines l'haleine de vie, et l'homme devint un être vivant » (Gn 2, 7), ou, comme l'ont traduit littéralement les versions, « une âme vivante ».

En écho à ce texte et le portant à sa plénitude, l'apôtre Jean, à l'autre bout de la Bible, nous montre Jésus ressuscité au milieu de ses disciples, le soir du premier jour de la semaine : « Il souffla sur eux et leur dit : Recevez l'Esprit saint ». L'Esprit saint est la nouvelle respiration de l'homme racheté. Prendre soin de notre âme, c'est nous mettre à l'école du Fils mort et ressuscité pour notre salut et apprendre de lui à chercher et trouver, en toute circonstance, notre respiration profonde en Dieu, son Père et notre Père.

Ce chapitre 2 de la Règle nous rappelle que nous sommes au monastère pour nous laisser conduire par l'Esprit, animer par le souffle de Dieu, afin de devenir par Lui vivantes pour Dieu en Jésus Christ. Quelle fenêtre allons nous ouvrir dans nos activités, dans nos relations, pour mieux l'accueillir ? Où allons nous conduire nos âmes pour qu'elles reprennent souffle en Dieu ?

Regere, conduire, diriger, est à la racine de regula, la règle. Diriger, c'est mener dans cette direction que la règle, comme « interprétation concrète pour nous de l'évangile », veut imprimer à toute notre vie, non pas de l'extérieur, tel un carcan, mais de l'intérieur, puisque c'est l'âme, le principe vital en nous qu'elle interpelle pour l'orienter vers Dieu.

« Cherchez d'abord le royaume de Dieu et sa justice : le reste vous sera donné par surcroît » ; et encore : « Rien ne manque à ceux qui le craignent » : en quelques paroles tirées de l'Écriture saint Benoît nous ramène une fois de plus à l'essentiel. Le

sens est posé à partir duquel tout un travail de conversion, de re-création, peut s'opérer. La bonne nouvelle du salut est que tout désormais peut nous être occasion de nous ouvrir au don que Dieu nous fait en son Fils et de devenir dans l'Esprit une âme vivante.

Au chapitre 4 du livre II du Hérault de l'Amour divin, saint Gertrude d'Helfta raconte comment elle trouva un jour dans un livre une petite prière qu'elle s'appliqua dès lors à répéter avec ferveur : « Seigneur Jésus Christ, Fils du Dieu vivant, donne moi d'aspirer vers Toi de tout cœur, avec un plein désir et une âme assoiffée, et de reprendre souffle en Toi, très doux et très suave, et d'exhaler continuellement tout mon esprit et mon être entier vers Toi qui es le vrai bonheur ». La liturgie est un moment particulièrement favorable pour revivifier nos aspirations : profitons des richesses qu'elle nous offre pour reprendre souffle dans la parole de Dieu, dans la grâce de sa présence et de son action en nous.

RB 02 – LES QUALITES QUE DOIT AVOIR L'ABBE (v.37-40)

Les images pastorales ne manquent pas dans ces premiers chapitres de la Règle. Le chapitre 1 a fustigé ceux qui « vivent deux ou trois ensemble, ou même tout seuls, sans pasteur, renfermés dans leur propre bergerie, et non dans celle du Seigneur ». Au début de ce chapitre 2, saint Benoît a parlé « d'imputer à la faute du pasteur tout ce que le père de famille trouvera de mécompte dans ses brebis », mais aussi de « sollicitude pastorale consacrée à un troupeau turbulent et indocile », de « soins dépensés pour guérir leurs maladies spirituelles », de « mort frappant ces brebis rebelles aux soins de leur pasteur ». Hier, il s'agissait pour l'abbé, « non seulement de préserver de tout dommage le troupeau qui lui est confié, mais encore de se réjouir de l'accroissement de ce bon troupeau ». Ce matin il est à nouveau question de « l'examen qui attend le pasteur au sujet de ses brebis ».

Le tableau n'a rien de bucolique. Il y aurait même de quoi devenir chèvre sans la venue de Celui qui n'a pas craint de « descendre du haut des demeures royales du Père jusque dans les crèches des animaux », comme l'écrit Gueric d'Igny dans l'un de ses sermons. Lui, le bon pasteur qui donne sa vie pour ses brebis, nous rejoint jusque dans nos enclos les plus reculés, nous appelant à quitter nos pâturages stériles pour nous ouvrir à la vérité et au salut qu'il nous offre.

RB 03 – L'APPEL DES FRERES EN CONSEIL (v.1-6)

Le terme consilium/conseil est dès plus intéressant, en tant qu'il est le condensé de plusieurs mots : cum/avec - si - et une forme du verbe velle/vouloir. Le conseil consiste donc à rechercher ensemble ce que l'on veut. Saint Benoît prend soin d'ajouter que c'est Dieu qui « révèle ce qui est le meilleur » : il s'agit donc de se mettre ensemble à son écoute afin de discerner ce qui est « le mieux » et « le mieux », est-il encore précisé, c'est aussi ce qui est « le plus utile ». Le terme se retrouvera au chapitre 7 : il sera question, au 1^{er} degré, du « frère utile », qui veille à la garde de son cœur de manière à demeurer en présence de Dieu. Partant, le plus utile, le meilleur, est ce qui nous aide à croître dans notre vocation, et cela, c'est

ensemble que nous avons à le chercher parce que c'est ensemble que nous le vivons.

Ce à quoi saint Benoît nous invite instamment, à travers ce chapitre 3 de la Règle, c'est de savoir nous prêter à une reconnaissance responsable de ce que Dieu attend de nous ici et maintenant. Autrement dit, la qualité de notre vivre ensemble dépend de cette préoccupation du meilleur, du plus utile, effective ou non au milieu de nous. L'humilité avec laquelle la démarche doit s'accomplir indique que le chemin passe là où le cœur se purifie et s'ouvre à l'Esprit qui donne de voir dans la lumière de Dieu ce qui va nous aider à avancer dans le bon sens.

Saint Benoît ajoute que, pour un tel discernement, nous ne sommes pas laissés sans repère, sans référence : « Tous suivront cette maîtresse qu'est la Règle, entendrons nous demain, pour nous rappeler que nous ne sommes pas la norme de toutes choses ! Et déjà aujourd'hui : « Ils ne soutiendront pas effrontément leur manière de voir ». Nous sommes acheminées là vers un détachement et un dépassement de nous même. Quels choix avons-nous à faire ou à refaire, personnellement et communautairement, pour que cela ne reste pas une vue pieuse de l'esprit, un bel idéal, mais un objectif qui détermine nos ajustements aux conditions actuelles ?

« Toute l'organisation du monastère, disent les Constitutions, tend à ce que les moniales soient intimement unies au Christ » : quels sont aujourd'hui les moyens à mettre en œuvre afin de mieux tendre vers ce pour quoi nous sommes venues au monastère, de l'inscrire concrètement dans notre réalité communautaire ? « Fais tout avec conseil et après coup tu ne t'en repentiras pas : cette conclusion du passage suivant nous dit qu'être attentives à la volonté de Dieu ne peut que nous situer en communauté, puisque c'est choisir ce qui construit la communion avec lui et entre nous.

Que voulons-nous vraiment ? Il est toujours important et urgent de nous entraider à progresser dans la vérité de notre être monastique. Cela peut passer par des lieux et des temps pour donner son avis sur tel ou tel point, mais le plus éloquent se vit au quotidien, dans un réajustement de nos manières de voir et de nous comporter, afin de resserrer notre unité à partir et en vue de l'essentiel. Ce qui est le mieux, le meilleur, le plus utile, sera toujours de sortir de nous même pour nous re-tourner ensemble vers Dieu.

RB 03 – L'APPEL DES FRERES EN CONSEIL (v.7-12)

« Que nul dans le monastère ne suive la volonté de son propre cœur ». Le cœur, à se borner aux 31 occurrences de la Règle, apparaît comme un organe spirituel extrêmement vivant. Sans passer en revue toutes les citations recensées, nous avons vu, dès le premier verset du Prologue, que le cœur est doté d'une oreille. « Ecoute, mon fils, les préceptes du Maître et prête l'oreille de ton cœur ». Capable d'écouter, le cœur est ordonné à une parole autre, invité à la recevoir et à la mettre en pratique (Prol.1). Source de « progrès dans la vie religieuse et dans la foi », cet accueil de la parole divine accroît à son tour la capacité du cœur : « il se dilate », comme le stipule saint Benoît à la fin du Prologue (Prol.49).

Le grand danger est donc de faire la sourde oreille, de refuser d'entendre la voix qui nous parle, au cœur justement, car le cœur, alors, s'endurcit (Prol.10). Au chapitre 2, saint Benoît a souligné la force des actes pour amener les cœurs ainsi fermés à un retournement (2, 12). L'acte salutaire par excellence, et ce sera l'objet du chapitre 7, a pour sceau l'humilité : le cœur qui s'humilie (7,8), s'élève vers le Ciel, autrement dit, se rapproche de Dieu. Au contraire, le cœur qui s'exalte (7,3) s'abîme. « S'écarter de la Règle à la légère, suivre la volonté de son propre cœur, contester insolemment », appartient à ce registre de la fermeture où l'homme se fait sourd à tout autre.

Au livre III du De consideratione, saint Bernard remarque que « c'est le propre d'un esprit aussi bas qu'orgueilleux, que de vouloir agir non selon les lumières de la raison, mais suivant son caprice, comme s'il n'était pas un être raisonnable, et de se laisser conduire, non par le jugement, mais par l'instinct, à l'exemple de la brute ». A l'inverse « tout homme vraiment spirituel qui s'applique à juger sainement des choses afin de n'être lui-même jugé par personne, fera précéder toutes ses actions des trois considérations suivantes : Est-ce permis ? est-ce convenable ? est-ce utile ? ».

Saint Benoît parlait hier de discerner ce qui est « le plus utile, ce qui est meilleur, le mieux ». Le moine qui « murmure non seulement de bouche mais encore dans son cœur » (5,17-18) n'entre assurément pas dans cette visée du conseil qui est de resituer les choses dans une fidélité toujours plus grande à l'appel de Dieu, de discerner ensemble ce qui convient ici et maintenant pour que s'établisse une véritable communion. Qu'est-ce qui habite ordinairement notre cœur ? « Ce qui fait le sage, note Isaac de l'Etoile, ce n'est pas seulement la connaissance des choses, mais aussi le choix de celles qui sont bonnes et la réprobation de celles qui sont mauvaises ». Demandons à Dieu de creuser notre capacité de choisir ensemble, et d'abord au concret de nos occupations et relations quotidiennes, ce qui est le plus utile, le meilleur, le mieux.

RB 04 – LES INSTRUMENTS DES BONNES ŒUVRES (v.1-21)

« Ne point tuer, ne point commettre l'adultère, ne point voler, ne point convoiter, ne point porter faux témoignage, ne point faire à autrui ce qu'on ne veut pas qu'on nous fasse, ... » et demain : « ne point se mettre en colère, ne point se réserver un temps pour la vengeance, ne pas nourrir de fausseté dans son cœur, ne point donner une fausse paix, ne jamais perdre la charité, ne point jurer, de peur de se parjurer, etc. » Tout au long de ce quatrième chapitre Saint Benoît, en 33 traits d'une précision on ne peut plus concrète, nous rappelle l'existence d'un mal d'autant plus menaçant qu'il ne demande que notre assentiment pour déployer sa virulence en nous et autour de nous.

D'où l'importance de savoir dire non aux multiples formes sous lesquelles il ne cesse de chercher à s'introduire dans notre faiblesse. « Ne point rendre le mal pour le mal, ne pas faire d'injustice, ne pas maudire ceux qui nous maudissent, n'être point orgueilleux, etc. » La chose est moins évidente qu'il n'y paraît. A certains égards, il est plus facile d'« avoir de la jalousie » ou d'« agir par envie » que de « prier pour ses ennemis » et « se réconcilier avant le coucher du soleil »; de « beaucoup

parler » et de « dire des paroles vaines » que d' « entendre volontiers les saintes lectures » ou « s'appliquer fréquemment à la prière ».

Dans cette liste d'instruments visant à nous faire passer de nos réactions les plus instinctives à des relations enracinées dans la grâce, un terme revient huit fois : aimer. Aimer, c'est justement choisir, et donc dire non à ce qui défigure l'homme en route vers son accomplissement. C'est dans la relation qu'on devient une personne et les instruments que la Règle met entre nos mains sont là pour nous aider à les construire l'une et l'autre, l'une par l'autre.

Nous n'existons pas, nous ne pouvons pas exister seule. L'autre, forcément différente, irréductible à nos trop courtes vues, survient sans arrêt pour nous rappeler que les choses ne commencent ni ne finissent avec notre unique personne, mais que nous sommes ensemble en marche vers Dieu. Les 74 repères dont nous entendons une fois de plus la lecture, constituent ce qu'on pourrait nommer les exigences de la route : il n'y a pas de route sans exigences, car sans exigences la route disparaît. Et les exigences sont pour moi d'abord puisque jamais l'autre ne peut faire le chemin à ma place.

Est-ce que je sais dire non quand je suis tentée, et ceci aussi bien par égoïsme ou par obstination que par peur ou par démission, de dire ou de faire, de laisser dire ou de laisser faire, ce qui ne peut, au sens propre, que dévoyer, mettre hors voie. Ces « ne pas » qui font partie intégrantes des instruments des bonnes œuvres sont une manière responsable de dire oui à l'amour de Dieu et du prochain comme soi même.

Pour nous en donner les moyens, Saint Benoît a puisé dans la parole de Dieu, presque tous les versets de ce chapitre 4 étant, plus ou moins littéralement, empruntés à l'Écriture : à nous maintenant de puiser notre force en elle et de nous mettre à ces œuvres qui nous rendront bonnes parce qu'elles viennent de Dieu et nous conduisent à lui, ce qui ne peut se faire sans un refus de nous engager dans ce qui nous arrête à nous et nous sépare de lui. Le choix est toujours à poser à nouveau, dans un travail de chaque jour pour progresser, comme nous l'entendrons en conclusion, vers « ce que l'œil n'a pas vu, ce que l'oreille n'a pas entendu, ce que Dieu a préparé pour ceux qui l'aiment ».

RB 04 – LES INSTRUMENTS DES BONNES ŒUVRES (v.22-43)

Ce chapitre 4 dessine une route, la route de la vie, sur laquelle chaque instrument nous invite à faire un pas de plus. « Ne point donner une fausse paix. Dire la vérité de cœur comme de bouche. Ne point rendre le mal pour le mal. Souffrir persécution pour la justice ... » : depuis hier et jusqu'à samedi, la liste déroule une nouvelle fois son alternance de préceptes positifs et négatifs.

Les préceptes négatifs signalent les dangers, alertent sur les écueils et les impasses à éviter : « Ne point jurer, de peur de se parjurer ... N'être point orgueilleux ... Ni endormi, ni paresseux, ni murmureur, ni détracteur ». Les préceptes positifs nous pressent d'avancer dans la direction d'une plus profonde union à Dieu, d'une véritable conformation au Christ, par autant d'actes de foi, d'espérance et de charité : « Aimer ses ennemis, mettre en Dieu son espérance, si l'on voit en soi quelque bien,

l'attribuer à Dieu et non à soi-même ».

Le propos de Saint Benoît n'est pas de nous enfermer entre « fais ceci » et « ne fais pas cela », dans un cadre rigide, moralisateur, qui paralyse. Les outils de ce chapitre veulent plutôt nous rappeler que rien ne se fait tout seul. Nous ne pouvons rien sans Dieu mais il ne nous sauvera pas sans nous. Certes, il y aura toujours un décalage entre ce que nous percevons être sa volonté et notre pratique pour y correspondre, mais c'est précisément là que réside l'espace pour nous en remettre à Lui qui seul peut achever le travail qu'il nous a donné de commencer par sa grâce.

Si nous pouvons progresser sur la voie de la fidélité c'est parce que quelqu'un d'abord nous attire et chacun de ces instruments nous donne les moyens de répondre à ses appels, de nous ajuster à ses décisions. La route ne vaut que par son but, elle n'existe que parce qu'au centre il y a le Christ et saint Benoît nous indique aujourd'hui, avec des mots simples, mais forts et bien concrets, en quoi cela consiste de ne rien préférer à son amour.

Les instruments énumérés ce matin nous poussent à ne pas en rester à nous même, ils nous montrent l'urgence et la nécessité d'un dépassement de soi toujours à refaire pour naître à la vie nouvelle dans le Christ qui a donné sa vie pour le salut de tous. « Rompre avec les affaires du monde, ne rien préférer à l'amour du Christ » : colère, vengeance, fausseté, pensées et actions mauvaises nous retiennent dans les façons de voir et d'agir de ce monde centré sur lui même et, par conséquence, désorienté. Les instruments des bonnes œuvres nous sont offerts comme autant de moyens pour élargir notre capacité de recevoir la force et la grâce du Christ tourné vers le Père, en tant qu'ils nous engagent résolument, par amour, à sa suite.

« Ne point se réserver un temps pour la vengeance. Ne pas nourrir de fausseté dans son cœur. Ne jamais perdre la charité ». Nous laisser transformer par la parole du Verbe fait chair, par la vie du Christ toujours présent au milieu de nous, c'est prendre ces instruments qu'il nous tend comme une main pour nous attirer à lui. Alors remettons nous chaque jour à l'ouvrage, laissons nous travailler par eux, c'est à dire par Lui.

RB 04 – LES INSTRUMENTS DES BONNES ŒUVRES (v.44-62)

Une histoire, monastique comme il se doit, raconte qu'un frère venu trouver un ancien pour lui dire : « Ecoute, Père, il faut que je te raconte comment frère Untel s'est conduit ... » se vit répondre avant même d'avoir pu commencer son récit. « Arrête, as tu passé ce que tu as à me dire à travers trois tamis ? » « Trois tamis ? » dit l'autre rempli d'étonnement. « Oui, mon ami, trois tamis. Le premier est celui de la vérité : as tu contrôlé si ce que tu veux me raconter est vrai ? » « Non, je l'ai entendu raconter ... » « Bien, bien, mais sans doute l'as tu fait passer à travers le deuxième tamis qui est celui de la bonté ? Est ce que ce que tu veux me raconter, s'il n'est pas tout à fait vrai, est au moins quelque chose de bon ? » « Non, ce n'est pas quelque chose de bon, au contraire ... » « Hum ! dit l'Ancien. Essayons de nous servir du troisième tamis et voyons s'il est utile de me raconter ce que tu as envie de dire ... ? » « Utile ? Pas précisément ... » « Eh bien, dit l'Ancien en souriant, si ce que tu as à me dire n'est ni vrai, ni bon, ni utile, je préfère ne pas le savoir et je te conseille de

l'oublier ... »

Si saint Benoît nous enjoint ce matin de « ne pas aimer à beaucoup parler », c'est peut être pour nous laisser le temps de passer nos divers propos à travers ces trois tamis. Les autres instruments de ce jour travaillent dans le même sens. Pour ce qui est du critère d'utilité qui nous permet de discerner ce que nous avons à partager ou à taire, nous avons entendu : « Ne pas dire de paroles vaines ou qui portent à rire. Ne point aimer le rire lourd ou bruyant ». Pour ce qui est de la bonté qui doit marquer nos paroles, nous avons entendu : « Briser contre le Christ les pensées mauvaises, sitôt qu'elles naissent dans le cœur, et les découvrir à un père spirituel. Garder sa langue de tout propos mauvais ou pernicieux ». Pour ce qui est de la vérité qui procède de l'humilité, saint Benoît nous a indiqué où trouver l'une et l'autre : « Entendre volontiers les saintes lectures. S'appliquer fréquemment à la prière ».

Le « faites ce qu'ils disent, mais ce qu'ils font, ne le faites pas », nous rappelle qu'il y aura toujours un décalage entre la sainteté à laquelle Dieu nous appelle et notre pratique pour cor/respondre, c'est à dire pour répondre en association, en union à sa volonté. Mais là également réside l'espace pour nous en remettre à Lui qui seul peut achever le travail que sa grâce nous a donné de commencer. En cultivant ce qui est vrai, bon et utile, ces instruments ne font qu'enlever ce qui nous empêche de nous ouvrir à l'action de l'Esprit Saint qui veut faire de nous des êtres renouvelés à l'image du Fils de Dieu, toujours à l'œuvre au milieu de nous pour nous sauver. Prenons nous suffisamment à cœur ce travail dont la fin de ce chapitre 4 stipulera qu'il est tout un art ?

RB04 – LES INSTRUMENTS DES BONNES ŒUVRES (v. 63-78)

Le rapprochement des deux premiers et des deux derniers « instruments de l'art spirituel », comme saint Benoît les désigne ce matin, est éclairant. Au point de départ, il nous été recommandé « avant tout, d'aimer le Seigneur notre Dieu de tout notre cœur, de toute notre âme et de toute notre force », et « ensuite, le prochain comme nous-même ». Ce matin, il vient d'être question pour terminer de « nous réconcilier avant le coucher de soleil avec qui on est en discorde » et « de ne jamais désespérer de la miséricorde de Dieu ». Le raccourci est saisissant. « Aimer Dieu, c'est ne jamais désespérer de sa miséricorde ».

Il nous suffit de regarder où nous en sommes de ce chemin sous son regard que la Règle nous propose depuis quatre jours, pour voir que « tout notre cœur, toute notre âme et toute notre force » sont en déficit constant. Rappelons nous ce qu'écrit saint Jean au chapitre 4 de sa première épître : « Voici ce qu'est l'amour : ce n'est pas nous qui avons aimé Dieu, c'est lui qui nous a aimés et qui a envoyé son fils en victime d'expiation pour nos péchés » (4,10). La miséricorde de Dieu, c'est son amour qui nous rejoint au cœur de notre misère et nous rend espoir, nous sauve, en nous accordant à sa volonté. Et sa volonté, l'épître de saint Jean nous l'indique au verset suivant : « Mes bien aimés, si Dieu nous a aimés ainsi, nous devons, nous aussi, nous aimer les uns les autres » (4,11).

« Avant tout, aimer le Seigneur Dieu » et « ensuite, le prochain comme soi-même » : les deux premiers instruments des bonnes œuvres sont pareillement indissociables.

En parallèle avec l'avant dernier des instruments énumérés ce matin, on voit que le prochain par excellence est fort éloigné, puisque il est celui dont tout nous sépare, celui « avec qui on est en discorde ». Et l'aimer consiste à « se réconcilier avec », qui plus est « avant le coucher de soleil », tant il est urgent de « revenir en paix », comme dit l'expression latine ; en paix avec lui, avec soi-même, avec Dieu, puisque tout cela est profondément lié. Ne pas revenir expose au contraire à désespérer, de soi, de l'autre, et de Dieu finalement. Le jeu des sonorités l'exprime à lui seul.

C'est dans la mesure où notre propre misère s'ouvrira à l'amour du cœur de notre Dieu que nous pourrons faire le pas qui nous sauve vers ce prochain avec qui on est en discorde, avec qui notre cœur n'est justement pas accordé parce que d'abord il est divisé, non uni et entier. C'est pourquoi saint Benoît insiste dans cette conclusion sur la nécessité de nous laisser travailler, « jour et nuit, sans relâche, diligemment », par ces outils que le Seigneur nous offre pour nous ouvrir à son Esprit d'amour et porter un fruit qui demeure. Puisse nous, en toute occasion, lui dire avec Guillaume de saint Thierry : « C'est par amour de ton amour que je fais cela : vois-le, tout comme tu me vois, moi qui ne te vois pas ».

RB 05 – L'OBEISSANCE (v.1-10)

Qu'est-ce que l'obéissance ? Ce chapitre 5 de la Règle souligne la profondeur de communion avec Dieu à laquelle elle est ordonnée, c'est-à-dire, qu'elle suppose et en même temps fait croître. « Lève donc ton cœur vers le ciel », dit saint Augustin dans son commentaire du psaume 58. « Comment, demandes-tu ? » A quoi il répond : « Le corps monte en changeant de lieu ; le cœur monte en changeant de vouloir ». Saint Benoît, lui, cite l'évangile : « Qui vous écoute m'écoute ».

L'obéissance est avant tout acte de foi. Voie étroite puisqu'elle nous introduit dans la réalité d'une relation vivante, concrète avec Dieu, ici et maintenant, au moyen de cette exigence particulière par laquelle nous sommes invitées à passer pour trouver en Lui notre liberté. Si Dieu se communique dans sa Parole, obéir c'est reconnaître sa voix à travers ce qui nous est demandé, c'est attester aussi qu'il parle en nous et le rendre présent en mettant en œuvre la parole reçue de lui. Au contraire, comme on le verra dans le passage de demain, celui qui n'obéit pas de bon gré mais exécute l'ordre à contre cœur, se bouche les oreilles et n'écoute plus que sa mauvaise volonté qui, elle, n'entend faire que ce qui lui plaît.

Dieu ne parle que pour se donner et l'écouter, c'est se donner à lui en retour, en réponse. Si nous sommes venues ici, ce n'est pas de nous même. Quelqu'un nous a appelées et chaque acte d'obéissance répercute, actualise notre réponse initiale, nous remet dans la grâce de notre vocation, de cet appel de Dieu adressé personnellement, continuellement aussi, à nous.

« L'obéissance sans délai constitue le premier degré d'humilité », affirme d'emblée Benoît. C'est dire qu'elle nous remet à notre place, en présence de Dieu, dans le Christ, à la place même du Christ « venu faire non pas sa volonté mais la volonté de celui qui l'a envoyé ». Elle fait de nous des disciples de Celui qui, pour nous dire Dieu, s'est fait obéissant et qui nous donne d'entrer, par lui, avec lui et en Lui, dans le plan du salut de Dieu. Cela demande de l'ardeur, de la trempe, dit Benoît, mais

surtout de l'amour, de « n'avoir rien de plus cher que le Christ ». Ce n'est qu'en nous laissant saisir par lui que nous pouvons ces évidements, pour reprendre le sens du mot kénose, où notre être profond se construit en référence à Dieu, cette sortie de nos impasses pour progresser dans les voies déroutantes par lesquelles il nous attire à lui, et nous savons bien que là, les choses ne se font pas à demi.

Dans cette ligne où Dieu nous appelle, on ne se perd que pour se retrouver en lui, renouvelées. « Dieu aime celui qui donne joyeusement », entendrons nous encore demain. Façon de nous signifier que ce chemin parfois dur à notre nature avant tout centrée sur elle même, est un chemin de libération dont la joie est justement le signe, parce qu'alors nous trouvons notre accomplissement véritable dans un amour qui ne se paie pas de mots mais se vit en acte et en vérité. La tristesse, au contraire, vient comme la conséquence, la marque d'une incapacité à s'ouvrir à autre que soi.

On ne parvient pas à la vie éternelle sans être des vivants. Saint Benoît nous montre comment le devenir à travers nos choix et nos engagements de chaque jour, non en faisant pour être en règle, mais en nous laissant transformer intérieurement par ces actes agréables à Dieu qui contribuent à nous unir au Christ et, partant, à nous unifier personnellement et communautairement.

RB 05 – L'OBEISSANCE (v.11-19)

La règle hier et aujourd'hui nous parle d'obéissance, une obéissance dont la première caractéristique est la qualité. Comme le précise le passage que nous venons d'entendre, on ne s'en tire pas en « exécutant l'ordre reçu ». Encore faut-il le faire « sans trouble, sans retard, sans tiédeur, sans murmure, sans parole de résistance ». Pareil élagage confère à la progression de qui « désire se soumettre » et « imiter le Seigneur », une légèreté dont la marque est une joie profonde : « C'est de bon cœur que les disciples doivent obéir parce que Dieu aime celui qui donne joyeusement », souligne encore saint Benoît.

Une légèreté pleine de gravité puisque tout l'être est engagé dans cette démarche qui met au large ceux qui ne craignent pas d'avancer par « la voie étroite qui conduit à la vie ». Au contraire l'obéissance de surface se signale par sa pesanteur. La fin du chapitre présente « le disciple qui obéit de mauvais gré et murmure non seulement de bouche mais encore dans son cœur ». Il devient un boulet pour lui-même, un fardeau pour les autres, un poids mort pour Dieu qui ne peut rien faire, ni de lui ni pour lui, la parole demeurant sans effet dans la non consistance de son être comme dans le concret de son existence. Cette obéissance qui traîne les pieds n'est ni « bien reçue de Dieu ni agréable aux hommes », tant qu'il refusera ainsi de faire sienne la sentence soulignée par saint Benoît : « Je ne suis pas venu faire ma volonté mais la volonté de celui qui m'a envoyé ».

Comment ne pas penser ici au oui de Marie à la parole de l'ange, à la charge de grâce que ce fiat a généré pour elle et par elle pour nous ? Saint Bernard l'évoque dans sa lettre soixante douze : « C'est un plaisir, écrit il, d'admirer combien le fardeau de la Vérité est léger. N'est il pas vraiment léger, lui qui n'accable pas celui qui le porte, mais l'élève ? Quel fardeau est plus léger que celui qui non seulement n'accable pas, mais porte tout homme à qui il est imposé de le porter ? Ce fardeau a

pu emplir le sein virginal, non l'alourdir ».

Saint Benoît nous rappelle ce matin que nous avons du poids à perdre, celui d'une « vie à notre gré », d'une « obéissance à nos désirs et à nos inclinations », qui nous fait « différer » plutôt que « renoncer à nos propres intérêts et notre propre volonté », pour reprendre les formules de la première partie de ce chapitre 5. Comment alors être soulevé par le fardeau léger de la vérité et « suivre d'un pied prompt l'ordre donné, dans l'empressement que donne la crainte de Dieu » ?

On retrouvera des expressions similaires au début du chapitre 43, à propos de la promptitude à répondre au signal de l'office divin : de même que « l'obéissance sans délai convient à ceux qui n'ont rien de plus cher que le Christ », saint Benoît parlera alors de « ne rien préférer à l'œuvre de Dieu ». Tout cela nous interpelle, ou du moins le devrait, quant à notre comportement habituel. Collaborer à l'œuvre de Dieu ne nous demande pas d'accomplir des choses extraordinaires, mais d'entrer et de demeurer dans sa volonté sanctifiante à travers cet équilibre simple, fondamental, que notre tradition cistercienne promeut entre la prière, la lectio et le travail.

Où en sommes-nous de notre consentement ? La qualité de l'obéissance se forge dans les petites choses du quotidien : Suis-je là où il m'est demandé d'être, à faire ce qu'il m'est demandé de faire, ou « renfermé dans ma propre bergerie » ? Il ne s'agit pas de faire pour être en règle, mais de se laisser transformer, renouveler intérieurement par ces actes agréables à Dieu qui contribuent à nous unifier personnellement et communautairement.

RB 06 – LA RETENUE DANS LE LANGAGE (v.1-8)

« Il convient au disciple de se taire et d'écouter ». Saint Benoît nous dit ce matin qu'il n'y a pas d'écoute possible sans silence, de même qu'il n'y a pas de silence véritable sans écoute. « Seul un homme qui sait essentiellement se taire, sait essentiellement parler » affirmait Kierkegaard, « et seul celui qui sait essentiellement se taire, sait essentiellement agir ». Dans quelles eaux plongent nos silences et notre écoute ? où est notre cœur lorsque nous parlons ? puisque « ce que dit la bouche, nous rappelle Jésus en Luc 6, 45, c'est ce qui déborde du cœur ». Saint Benoît, lui, cite le livre des proverbes : « La mort et la vie sont au pouvoir de la langue ». La mort, nommée en premier, est un court circuit : autrement dit, il est vite fait, plus facile, de meurtrir. Le chemin de la vie est forcément long puisqu'il passe par un décentrement de soi.

Dès le prologue, saint Benoît a marqué le sens par où sortir de nos impasses : « Ecoute ... prête l'oreille de ton cœur ... reçois volontiers ... mets en pratique, afin de retourner ... ». Ensuite, les instruments des bonnes œuvres sont venus détailler la marche du cœur qui écoute : « Briser contre le Christ les pensées mauvaises ... garder sa langue de tout propos mauvais ... ne pas aimer à beaucoup parler ... ne pas dire de paroles vaines ... ne point aimer le rire lourd ou bruyant ... entendre volontiers les saintes lectures ... s'appliquer fréquemment à la prière ». Les étapes de la retenue dans le langage reviendront dans les derniers degrés d'humilité, au chapitre 7, pour aboutir « à l'amour de Dieu qui bannit la crainte ».

La progression ne se fait pas toute seule, il faut y mettre du sien, apprendre : il est question deux fois de « disciple » dans ce chapitre 6. Qu'est ce que cela va signifier pour nous d'entendre volontiers les saintes lectures, de nous appliquer fréquemment à la prière ? Sommes-nous convaincues que chaque réorientation vient changer quelque chose dans notre cœur et partant, dans notre bouche, et par voie de conséquence, dans notre vie et celle de la communauté ?

« Si tu n'as rien amassé pendant ta jeunesse, comment dans ta vieillesse pourrais-tu trouver quelque chose ? » Demande le Siracide. Et il continue quelques versets plus loin : « Heureux celui que sa langue n'a jamais fait trébucher et celui qui n'a pas servi un maître indigne de lui ». Un bon moyen pour cela est de raviver notre écoute de la parole en la laissant irriguer vraiment, concrètement, notre quotidien. Savons-nous encore être interpellées, dérangées, provoquées à changer d'attitude, de comportement, par ce qu'elle nous dit ? Bref, comment allons nous nous entraîner et nous entraider à « rendre témoignage » aujourd'hui, et chaque jour est un aujourd'hui, « à la Bonne Nouvelle de la grâce de Dieu » à l'œuvre au milieu de nous ?

RB 07 – L'HUMILITE (v.1-9)

Ce chapitre de la Règle commence par un cri : « Clamat ». « La divine Ecriture, mes frères, nous crie ». C'est elle, déjà, qui, au début du Prologue, nous a incitées à sortir de notre sommeil, à ouvrir les oreilles de notre cœur, à marcher dans la lumière en nous engageant sur la voie des commandements. Degré après degré, elle va maintenant accompagner de façon très active quiconque désire progresser dans la grâce de l'appel de Dieu.

Le relevé rapide de ses multiples interventions (9 occurrences dans ce chapitre 7) est à lui seul révélateur d'une pédagogie vivante et vivifiante. Pendant la quinzaine à venir, nous verrons ainsi que l'Ecriture ne se contente pas de crier à notre adresse (v.1), elle nous montre aussi le chemin, n'hésitant pas, au premier degré, à nous barrer les routes sans issues de notre volonté propre (v.19) ou de nos convoitises (v.21), nous mettant en garde contre celles qui sont piégées : « Il y a des voies, dit-elle, qui semblent droites aux hommes et dont le terme aboutit au fond de l'enfer » (v.25) ; elle nous encouragera, au second degré, à suivre le Christ, nous rappelant que si « le plaisir encourt la peine, l'effort procure la couronne » (v.33). Lorsque surviennent les épreuves de toutes sortes, et c'est le quatrième degré, elle sera là encore pour nous assurer que « celui qui aura persévéré jusqu'à la fin sera sauvé » (v.36). Elle vient donner sens à notre vécu en nous apprenant à nous laisser transformer par l'amour du Seigneur au cœur même de l'adversité ; alors elle parle dans notre existence, dans notre personne même (l'Ecriture dit au nom de ceux qui souffrent, entendrons nous au verset 40). Elle nous exhortera encore, au cinquième degré, à confesser nos égarements et la miséricorde du Seigneur qui nous ramène à Lui (v.45). Bref, elle nous enseigne en toutes choses l'humilité (v.57).

« Si tu ne fréquentes pas l'Ecriture, jusqu'à devenir son familier, dit Gueric d'Igny, quand voudrais tu qu'elle se révèle à toi ? Qui a l'amour de la parole, est-il écrit, l'intelligence lui sera donnée et en abondance, mais qui ne l'a pas, même ce qu'il a par nature lui sera enlevé à cause de sa négligence ». Tout au long de ce chapitre 7,

saint Benoît nous introduit à cette fréquentation de l'Écriture, il nous montre que devenir ses familiers ne va pas sans la mettre en pratique jour après jour.

« L'échelle en question, c'est notre vie en ce monde... Les côtés de cette échelle figurent notre corps et notre âme; sur ces côtés, l'appel divin a disposé divers degrés d'humilité et de perfection à gravir ». « Pour le moment, dit encore Gueric, nous sommes charnels pour une part, spirituels pour une autre. Et suivant la façon dont nous progresserons selon l'esprit, ou bien nous devenons plus spirituels et moins charnels, ou bien nous demeurons plus charnels et moins spirituels ».

Demain, le premier degré nous mettra à pied d'œuvre en nous conviant à nous placer sous le regard de Dieu et par là, à sortir des vices, c'est à dire de ce qui en nous est faussé, dévié. A l'opposé des vices, « ceux des pensées, de la langue, des mains, des pieds et de la volonté propre », il y a les vertus, qui, au sens fort du terme, nous confèrent énergie et vigueur spirituelle pour redresser la situation. Saint Benoît va nous en indiquer les différentes modalités.

Gueric n'hésite pas à affirmer que c'est « un pire malheur que d'avoir vécu de longs jours si l'on n'a pas vieilli en vertu ». Où sont nos forces, nos points d'appuis intérieurs et sur quoi nous construisons nous ? Question fondamentale à laquelle, nous dit Benoît, nous ne pouvons répondre que « par nos actions ». L'échelle est dressée. Il ne s'agit pas de « marcher dans des grandeurs ni dans des merveilles au dessus de nous », mais de nous laisser rejoindre par l'humilité même de Dieu qui seule nous relève pour vivre dès maintenant en sa présence.

RB 07 – L'HUMILITE (v.10-13)

Comme tout un chacun, le moine, la moniale, est vulnérable aux péchés et aux vices, ceux des pensées, de la langue, des mains, des pieds et de la volonté propre, ainsi qu'aux désirs de la chair. L'humilité consiste, au cœur même de cette expérience quotidienne de notre fragilité, à nous réorienter sans cesse vers Dieu et, en nous rappelant tout ce qu'il a commandé, à progresser dans le don de nous même par où s'approfondit notre relation à Lui.

Saint Benoît nous montre aujourd'hui à faire le premier pas, à gravir un premier degré d'humilité : il nous invite à lever les yeux, à regarder celui qui nous regarde pour nous garder en sa présence. Car Dieu ne nous surveille pas, il veille sur nous. L'humilité n'a pas pour fin de générer des êtres écrasés. Elle nous enseigne au contraire à nous situer sous ce regard qui nous attire, nous relève, nous libère. Si toujours et partout Dieu nous regarde du haut du ciel, il ne nous regarde pas pour autant de haut, tel un juge qui tiendrait le compte de nos négligences en attendant de nous demander des comptes. Pareillement, si ses anges lui rapportent à tout moment nos actes, ce n'est pas en vue de dénoncer auprès de lui nos méfaits, mais parce qu'ils sont des envoyés chargés de nous garder dans toutes nos voies et de nous aider à les ouvrir aux siennes.

En plaçant au point de départ cette attitude essentielle: estimer qu'en tout temps et en tout lieu Dieu nous regarde, saint Benoît nous presse de prendre, nous aussi, de la hauteur, c'est à dire de voir les choses avec les yeux de Celui qui ne se laisse pas

enfermer dans nos perspectives trop courtes et nous appelle à ne pas en rester là, à monter d'un échelon, à ajuster notre point de vue au sien pour discerner ce qui dans notre façon d'être en chemin, tient ou non sous son regard. La règle parle ici de crainte : dans la Bible, c'est l'attitude qui caractérise le juste, celui qui tient compte, concrètement, de la présence divine. Cette crainte n'est pas une peur mais une sagesse, celle d'une personne debout qui apprend peu à peu à correspondre à ce que son Créateur attend d'elle.

Tout cela ne peut qu'attirer notre attention sur l'urgence de nous recentrer toujours et partout sur Dieu afin que le poids de notre vécu ne soit pas pour nous abîmer, aux deux sens du terme, mais pour nous ancrer jour après jour dans la certitude de son amour sauveur. Comment allons-nous, aujourd'hui, lever les yeux de notre cœur vers lui ? Ce passage de la règle nous signifie bien à propos que l'orientation de nos pensées, langue, mains, pieds, volonté, désir, est aussi là pour nous y aider.

RB 07– L'HUMILITE (v.14-25)

« Pensées perverses, iniquité, volonté propre, passions, désir mauvais, convoitises ... » : à travers ces expressions qui jalonnent la partie centrale du premier degré d'humilité, Saint Benoît rappelle à notre attention des réalités qui nous traversent, n'attendant que l'occasion de se manifester, même le dimanche ! Leur menace pourrait avoir quelque chose de paralysant, d'autant plus qu'elles savent se camoufler, se donner de bonnes raisons : « Il y a des voies qui semblent droites aux hommes et dont le terme aboutit au fond de l'enfer », venons nous également d'entendre.

Comment se diriger au milieu de tant d'écueils, est-il même encore possible de faire un pas ? Saint Benoît ne cherche pas à nous faire peur, mais il veut nous faire réfléchir afin d'aller plus loin : l'antidote n'est pas la méfiance, mais la confiance. Il nous invite aujourd'hui à être « ce vrai moine, cette vraie moniale qui répète toujours dans son cœur : je serai sans tache devant lui, si je me tiens en garde contre mon iniquité ». Le terme important ici est « devant lui », comme plus loin il est dit « tous mes désirs sont devant toi ». Etre vigilante, c'est nous réorienter sans cesse vers Dieu et nous ancrer jour après jour dans la certitude joyeuse de sa présence.

Le seul moyen de nous garder du péché est de nous tenir devant lui qui nous purifie de toute iniquité. Nous tenir devant lui, c'est lui demander « que sa volonté se fasse en nous ». Parole qui nous arrache à nous même et qu'on ne peut laisser descendre en soi qu'en la redisant avec le Christ qui l'a accomplie pleinement. Ce passage du péché à la vie dans le Christ est un don de l'amour de Dieu dans lequel on entre par l'amour. Il n'y a pas d'amour véritable sans une sortie, un oubli de soi. Si loin que nous entraînent nos pensées, notre volonté ou nos désirs, il est une autre issue que la corruption abominable des négligents qu'évoque saint Benoît : l'amour de Dieu qui nous donne d'aimer à notre tour et de porter dans le Christ un fruit qui demeure.

RB 07 – L'HUMILITE (v.26-30)

« Tu as fait cela et je me suis tu ». Ce silence de Dieu qui met le point final au

premier degré d'humilité, dit paradoxalement beaucoup. D'abord, que le « regard continuel du Seigneur, du haut du ciel, sur les enfants des hommes », ainsi que le décrit le passage que nous venons d'entendre, a en vue de nous attirer vers Celui « qui est bon et qui attend », qui nous attend, comme saint Benoît prend soin de le souligner. Car « les yeux du Seigneur considèrent également les bons et les méchants », ce qui nous assure, d'une manière ou de l'autre, d'être toujours du lot.

Les bons, ce sont ceux « qui ont l'intelligence et qui cherchent Dieu ». En fait, le latin n'utilise pas ici un « et » de coordination, mais un « ou » d'alternative, d'équivalence : la véritable intelligence, c'est de chercher Dieu, et chercher Dieu commence encore et toujours par un acte d'humilité, car ne l'oublions pas, nous sommes au premier barreau de l'échelle. Les méchants, quant à eux, sont loin d'y poser le pied puisqu'ils se sont « dévoyés », mis hors voie, « dans le péché ». Face à leurs agissements, Dieu se tait, et ce silence, précise saint Benoît n'est pas de réprobation, de colère contenue et guettant l'heure de la rétribution : il exprime l' « indulgence, parce que Dieu est bon », mais sans faiblesse, puisqu'il « attend que nous nous corrigions », que nous soyons, littéralement « retournées en mieux », et cela justement par la grâce ainsi faite là.

Mais le silence de Dieu est plus que de la patience, il prend tout son poids lorsqu'on se rappelle les premiers mots de ce chapitre 7 : « La divine écriture, mes frères, nous crie ». Plus on progresse dans l'humilité, plus on avance sous le regard de Dieu, et mieux on entend ce que l'écriture nous dit, nous crie. A l'inverse, plus on s'écarte des voies de Dieu, moins on le cherche, moins aussi on perçoit ses appels, plus aussi on devient sourd à sa parole. Pour formuler les choses en un raccourci : Dieu se tait dans la mesure où nous ne l'écoutons plus. Au contraire ses paroles sont esprit et elles sont vie pour ceux qui se corrigent, ceux qui, comme l'exprime le psaume 118, « examinent la voie qu'ils ont prise et que leurs pas ramènent à ses exigences », qui « ont choisi la voie de la fidélité et s'ajustent à ses décisions ».

Etre vigilant va donc consister à laisser la parole de Dieu résonner dans nos vies et nous ramener sans cesse sous son regard pour nous accorder à ce qu'il attend de nous. Si loin que nous soyons de correspondre à ses vues, ce premier degré nous dit qu'un retournement est toujours possible. Que faisons-nous de cet espace de liberté que l'amour de Dieu nous offre pour notre conversion, autrement dit pour notre salut ? Les degrés suivants proposeront à notre imitation le Christ dans son chemin pascal. Il est la parole que Dieu nous a adressée de façon définitive : reste à nous de lui permettre de résonner dans notre être et notre vie.

RB 07 – L'HUMILITE (v.31-33)

« Le plaisir encourt la peine, l'effort procure la couronne ». Plus précisément, le latin oppose ici à la voluptas, au plaisir d'avoir ce que l'on veut, la necessitas, ce qui au contraire ne cède pas, l'inéluctable, l'inévitable, la nécessité. Ce faisant, saint Benoît ne se pose pas en rabat-joie, il nous avertit plutôt de ne pas nous tromper de chemin si nous voulons goûter ce qu'il nommera au chapitre 49 « la joie du désir spirituel ». Le plaisir qui renferme son propre châtimeur, c'est celui qui corrompt le désir : « Ils se sont corrompus et se sont rendus abominables par leurs passions », avons-nous

entendu au premier degré. Et encore : « Il faut se garder du désir mauvais, parce que la mort est placée à l'entrée même du plaisir ».

Le chapitre 1 nous a fait voir la « très misérable condition » de ces « esclaves de leurs volontés propres » à qui « la satisfaction de leurs désirs sert de loi ». A l'inverse, en nous ouvrant à la volonté d'un autre, la necessitas nous apprend où puiser notre véritable contentement ; loin d'éteindre le désir, elle le réfère, dans un retournement pascal, certes, mais profondément libérateur, à celui dont le prologue nous a dit qu'il cherche « qui veut la vie et désire voir des jours heureux ». Pour parcourir ce chemin nous ne sommes pas laissées à nos seules forces. Ce second degré d'humilité nous engage à « imiter dans notre conduite cette parole du Seigneur : Je ne suis pas venu faire ma volonté mais celle de celui qui m'a envoyé ».

C'est dans la mesure où elle nous renvoie, si nous voulons la traverser, à la parole du Seigneur, que chaque nécessité se révèle cause, non de peine, mais de joie, nous apprenant que le bonheur n'est pas une destination, mais un voyage, celui de notre vie, de notre vie en Christ. « Les plaisirs de ce monde, écrit Gilbert de Hoyland dans son sermon 37 sur le Cantique, offrent partout et toujours une fausse apparence de rafraîchissement et, sur le moment, ils apaisent les convoitises d'ici-bas. Mais, à peine jaillis, ils se dessèchent et n'émanent pas d'une source continuelle. Comme un torrent, ils passent brièvement : impossible de trouver des eaux vives dans ce torrent-là ».

Et plus loin, au sermon 40, il s'exclame : « N'est-ce pas une avancée pleine de bonheur et véritablement de délices que d'entrer dans le jardin du Christ, d'entrer dans les plantations du Seigneur par un certain regard fixé sur ses vertus et qui va de l'une à l'autre ? Un regard, dis-je, car je n'ose parler ici de progrès : qui peut se flatter de progresser jusqu'à la vérité et la plénitude de ses vertus ? Heureux passage, assurément, et avantageux, à n'en pas douter. Nulle part la prétention de l'esprit n'est davantage rabattue par l'humilité, nulle part le dégoût davantage ressaisi par l'émulation, nulle part la faim davantage rassasiée par la contemplation ». Comment allons-nous faire un pas de plus dans cette suite bienheureuse de celui qui nous indique chaque aujourd'hui : « Je ne suis pas venu faire ma volonté mais celle de celui qui m'a envoyé ».

RB 07 – L'HUMILITE (v.34)

Dans un raccourci saisissant, ce 3^{ème} degré d'humilité établit un lien entre la soumission du moine et l'obéissance du Christ jusqu'à la mort, manière pour saint Benoît de souligner l'importance de cette mise en relation avec la volonté d'un autre. Là se joue la réalité même de notre expérience de Dieu. Nous ne sommes pas branchés en direct sur le ciel, nous avons besoin de médiations. Pour les cénobites, le chapitre 1 a évoqué les exigences de la vie commune, dans un monastère, sous une règle et un abbé. Autant d'occasions de prendre conscience qu'il nous faut constamment opérer ce retournement grâce auquel nous reconnaitrons le Seigneur à l'œuvre dans ce que nous est demandé en telle circonstance, à travers tel événement.

Cela n'est pas évident et nous dérange, au sens propre du terme, parce que nous

avons, pour répondre à cet appel d'en haut, à dépasser notre positionnement, à mourir quelque part et que notre nature a souvent plus que moins de mal à se soumettre. Le verbe employé ici est des plus significatifs. Saint Benoît parle de se subdare : se soumettre, consiste littéralement à « se donner sous ». L'obéissance n'est pas une capitulation, une démission, mais un don de soi. Pro Dei amore : elle est l'expression de notre amour pour Dieu, la manifestation que nos pensées, notre volonté, nos désirs sont orientés vers Lui et non pas repliés, bloqués sur quelque quant à soi.

Dans ses sermons sur le Cantique, saint Bernard définit l'amour comme l'union de deux volontés. Aimer relève d'un engagement libre, où la mutualité grandit à la mesure de la gratuité de ce don de soi. Il s'agit là, spécifie saint Benoît, d'imiter le Christ obéissant jusqu'à la mort, c'est-à-dire exprimant son amour du Père par le don total de sa vie. Notre obéissance trouve sa source et son approfondissement dans cette suite du Christ qui fait de nous ses disciples et nous donne part à son mystère pascal où l'homme se reçoit non comme esclave mais comme fils de Dieu. C'est dans les plus petites choses que nous apprenons à dire oui, à nous ouvrir à son œuvre de salut. De même que reconnaître nos insuffisances et combien nous sommes souvent loin du compte, est encore une façon de nous rapprocher du royaume qui vient.

RB 07 – L'HUMILITE (v.35-43)

On a surnommé ce quatrième degré le pont aux ânes. S'y engager demande en effet de sortir de ce que Guillaume de Saint Thierry appelle l'état animal. Pour le traverser, nous sommes invitées ce matin à accomplir trois pas. Le premier est celui de la foi : saint Benoît parle du « serviteur fidèle qui doit tout supporter pour le Seigneur, même les adversités ». Le latin dit seulement « le fidèle », celui qui a foi. Et la citation qui suit souligne à nouveau d'un « c'est pour toi » ce qui constitue sa motivation profonde : « C'est pour toi que nous sommes livrés à la mort durant tout le jour ». Le second pas est celui de l'espérance : le fidèle est « animé de l'espoir assuré de la récompense divine ». Il a de fait un appui solide celui qui « ajoute avec joie : mais en toutes ces épreuves nous remportons la victoire, grâce à celui qui nous a aimés ». Nous attendons comme troisième pas la charité. Elle apparaît ici sous forme de la patience qui, lorsqu'on « nous contraint de faire un mille », nous donne d' « en accomplir deux » ! Pareille attitude n'est en rien démission, elle s'avère au contraire des plus efficaces puisqu'à travers elle la bénédiction va jusqu'à toucher « ceux qui nous maudissent ».

Passer par cette triple voie, c'est assurément passer par le feu : l'épreuve manifeste sur quoi nous sommes fondées, en qui nous sommes enracinées. « L'arbre, écrit Gueric d'Igny, ne peut porter un fruit qui demeure, à moins qu'il ne fixe sa racine en haut, dans les régions célestes, afin d'y chercher et d'y goûter les choses d'en haut, et non celles de la terre ». Et de celui qui « a ainsi planté ses racines dans le ciel, où ne souffle aucun vent de tempête », il dit ailleurs qu' « établi en sûreté, il se rit des menaces et des assauts des vents et de toutes les forces hostiles de ce monde ». Comme la maison bâtie sur le roc du centre du prologue. « La vie de la racine, commente un autre de nos pères, Isaac de l'Etoile, n'appartient qu'à son arbre à elle et à lui tout entier ; de même l'Esprit du Christ s'étend à son corps tout entier, pour

que celui-ci tout entier vive et soit mû par lui et seulement par lui ». Par quel chemin de foi, d'espérance, de patience, saurons nous, au cœur même de ce que nous avons à supporter durant tout le jour, plonger nos racines dans le Christ et nous laisser vivifier par l'Esprit envoyé du Père en son nom ? Il y va de notre capacité à traverser ce quatrième degré !

Si le premier degré nous a invitées à placer notre conduite et notre être profond sous le regard de Dieu, le second et le troisième à entrer dans une imitation toujours plus étroite du Christ, ici, le côté pascal de la progression s'accroît. Un verbe revient quatre fois : sustinere, tenir sous, supporter, avec des compléments divers : « les injustices, le Seigneur, les adversités, les faux frères ». Tout semble vouloir nous anéantir : « C'est pour toi que nous sommes livrés à la mort durant tout le jour ... considérés comme des brebis de boucherie ... tu nous as fait passer par le feu ... pris dans le filet, tu as amassé des tribulations sur nos épaules ... établi des hommes sur nos têtes ».

La consigne donnée à ce niveau de réduction à l'impuissance est de « ne pas se laisser ni reculer, mais de garder courage et de persévérer jusqu'à la fin dans une obéissance silencieuse aux préceptes du Seigneur ». Car « en toutes ces épreuves nous remportons la victoire, grâce à celui qui nous a aimés ». Ce verset, au centre de la quatrième étape, en constitue aussi la clé. Le verbe employé, « superamus », s'élever au dessus, l'emporter, marque l'issue pour qui a tenu sous, de même que le « grâce à celui qui nous a aimés » (propter eum) reprend le propter te, le « à cause de toi » de l'épreuve, pour souligner que c'est dans l'attachement au Christ que se fait un tel passage de la mort à la vie. Les huit degrés suivants vont approfondir cette adhésion, transformante si nous ne reculons pas mais tenons, non du fait de quelque volontarisme, mais en prenant appui sur Lui.

RB 07– L'HUMILITE (v.44-48)

Dans toute la tradition monastique la manifestation des pensées apparaît comme une pratique fondamentale pour progresser dans la voie du salut. Un apophtegme dit : « Dans la mesure où l'on cache ses pensées, elles se multiplient et prennent de la force. De même en effet qu'un serpent qui sort de son trou s'enfuit aussitôt, ainsi la pensée mauvaise manifestée se dissipe aussitôt. Et comme un ver dans du bois, ainsi la mauvaise pensée corrompt le cœur. Qui manifeste ses pensées est rapidement guéri, mais qui les cache fait une maladie d'orgueil ». Un des instruments des bonnes œuvres, au chapitre 4, parlait déjà de « briser contre le Christ les pensées mauvaises, sitôt qu'elles naissent dans le cœur, et de les découvrir à un père spirituel ».

« Découvrir ... révéler ... confesser ... faire connaître ... ne pas cacher ... proclamer » : le vocabulaire qui traverse ce 5^{ème} degré d'humilité signale à notre attention l'importance d'extérioriser, non en exprimant tout ou n'importe quoi à n'importe qui, mais en reconnaissant la miséricorde de Dieu à l'œuvre dans notre faiblesse même. « Confessez vous au Seigneur, parce qu'il est bon, parce que sa miséricorde est à jamais », avons-nous entendu au centre de ce passage de la Règle. Un tel aveu est qualifié de « humble ». Comment le Seigneur pourrait-il agir en qui refuse de se tourner, ou plutôt de se retourner vers lui ? « Je proclamerai

contre moi mes transgressions au Seigneur, et tu m'as pardonné l'impiété de mon cœur ».

La traduction ne permet pas de voir l'inclusion que forme cette finale du 5^{ème} degré avec la décision initiale de « découvrir toutes les pensées mauvaises du cœur » : seule l'humilité est capable d'ouvrir notre cœur à la miséricorde du Seigneur qui veut notre guérison. Dans l'alliance de cette humilité et de cette miséricorde, « toutes les pensées mauvaises qui viennent à l'âme », « les fautes qu'on aurait commises en secret », nos « péché, iniquité, transgressions ou impiété du cœur » peuvent se changer en autant de lieux de l'expérience du salut.

Un père du désert disait : « Ce qui nous condamne, c'est n'est pas que des pensées entrent en nous, mais que nous en usions mal ; en effet, nous pouvons faire naufrage à cause de nos pensées, et être couronnés à cause de nos pensées ». Et à un frère qui demandait : « Que dois-je faire, Père, pour combattre les pensées qui viennent des passions ? », un autre ancien répondait : « Prie le Seigneur pour que les yeux de ton âme voient le secours que Dieu envoie à l'homme pour lui faire un rempart et le protéger ». De quelle manière la pratique que saint Benoît nous rappelle ce matin va-t-elle constituer pour nous un rempart et un secours pour nous garder et nous remettre dans la double grâce de l'humilité et de la miséricorde du Seigneur ?

RB 07 – L'HUMILITE (v.49-50)

Ce sixième degré d'humilité n'est pas évident à assimiler : comment, et qui plus est à l'heure actuelle, « être satisfait de tout ce qu'il y a de vil et de bas ... s'estimer incapable et indigne ... être réduit à rien ... ne rien savoir ... devenir comme une bête de somme ... », Et pourtant ... nos Constitutions, approuvées et confirmées par Rome en 1990, ne disent pas autre chose. Un parallèle éclairant peut être fait entre le passage que nous venons d'entendre et le numéro 5 de la très fondamentale Constitution 3 qui traite de « l'esprit de l'Ordre ». De même que saint Benoît pose que « le moine », à cette étape, « se trouve satisfait » (contentus sit), elle parle des « sœurs qui trouvent leur contentement » (contentae erunt). Le contexte où ce contentement s'enracine est marqué de part et d'autre par le dépouillement. La Règle utilise ici les termes de vilitas (l'absence de valeur, l'insignifiance – celle du « serviteur quelconque qui n'a fait que son devoir ») et d'extremitas (l'extrémité, ce qui est en dernier – sa place à la suite du Maître) ; la constitution 3 évoque, quant à elle, « une vie simple, cachée et laborieuse ».

Dans les deux cas, le dépouillement apparaît comme un puissant moyen d'union : « Je suis toujours avec toi », conclut le moine parvenu au 6^{ème} degré d'humilité, et ce vers quoi tend chacune des moniales que nous sommes en s'engageant dans un tel style de vie, c'est l'« intimité de l'union au Christ », l'« attachement d'amour au Seigneur Jésus ». Pour y accéder saint Benoît nous dit qu'il y a un pas à faire, un degré à franchir. Le « j'ai été réduit à rien » du Prophète, en nous tournant vers le Christ en sa passion, nous invite à entrer dans sa démarche pascale, à passer par lui, avec lui et en lui : là est la source profonde du contentement du moine, non d'être « devenu comme une bête de somme », mais, « devenu comme une bête de somme, d'être toujours avec lui ». Ce que la constitution 3 exprime en terme de

préférence : « Les sœurs ne trouvent leur contentement, en persévérant dans une vie simple, cachée et laborieuse, que si elles ne préfèrent absolument rien au Christ qui les conduise toutes ensemble à la vie éternelle ».

Pour revenir à l'image de la bête de somme, le latin ne la positionne pas « devant toi », mais « apud, auprès de toi », autrement dit, sous le même joug que le Christ « doux et humble de cœur », afin de mieux s'accorder à le suivre. Dans son premier sermon pour le Carême, saint Bernard peut ainsi déclarer : « Pour moi, mon bien suprême c'est de m'attacher à toi, ô Tête glorieuse et bénie pour les siècles ... Je te suivrai partout où tu iras : passerais-tu par le feu, je ne te quitterai pas et je ne craindrai aucun mal puisque tu es avec moi. C'est toi qui portes mes souffrances, et c'est pour moi que tu souffres. Tu passes le premier à travers l'étroit passage de la Passion pour offrir un large accès à tes membres engagés à ta suite ».

RB 07 – L'HUMILITE (v.51-54)

« Non seulement se proclamer des lèvres le dernier et le plus vil de tous, mais aussi le croire fermement du fond de son cœur ». Dans son sermon 82 sur le Cantique, saint Bernard s'écrie : « Donnez moi donc un fils d'Adam, je ne dis pas qui veuille, mais qui supporte de paraître ce qu'il est véritablement ». Croyons nous fermement, du fond de notre cœur, que nous sommes la dernière et la plus vile de toutes ? Il y a une fausse humilité, une dépréciation stérile et malsaine de soi, qui ne vaut pas mieux que l'orgueil. Ce n'est pas cela qui nous est demandé ce matin. Avec ce 7^{ème} degré, saint Benoît ne nous invite pas à nous complaire dans nos faiblesses, pas plus qu'il ne nous accule à nous exaspérer de nos limites ; il nous appelle à une vue de foi, c'est-à-dire à l'appréciation, devant Dieu, d'une évidence, au double sens de ce qui devient clair et dans le même temps évidente, celle de notre incapacité radicale à parvenir à quoi que ce soit d'essentiel par nos propres forces.

« En toutes les occupations qu'on lui donne, le moine s'estime comme un ouvrier incapable et indigne d'y réussir », disait dans ce sens le 6^{ème} degré. Le même éprouve aujourd'hui combien la réalité le ramène encore et toujours à sa situation de pécheur : « J'ai été élevé, puis humilié et couvert de confusion ». Mais ce n'est pas pour en rester là. La citation finale : « Il m'est bon d'avoir été humilié par toi, afin que j'apprenne tes commandements », nous donne d'entrevoir le retournement que la grâce veut opérer en ce creux pour le transformer en réceptacle.

Le cheminement de celui qui avouait dans le passage précédent : « J'ai été réduit à rien et je ne sais rien » et se voit maintenant comme « un ver et non un homme, l'opprobre des hommes et le rebut du peuple », nous introduit en pleine expérience pascalle. Le « je suis toujours avec toi » du 6^{ème} degré comme le « il m'est bon d'avoir été humilié par toi » d'aujourd'hui prennent là tout leur sens, le sens d'une conformation progressive au Christ, d'un passage qui débouche par lui, avec lui et en lui dans la lumière. Expérience déroutante, mais fondamentale, pour qu'un autre chemin se dessine, non plus le nôtre, mais celui de Dieu, ou plutôt le sien devenu le nôtre dans le Christ qui nous l'a définitivement ouvert.

Accéder à ce 7^{ème} degré d'humilité où nous sommes remises à notre juste place, sous le regard de Dieu, c'est non seulement apprendre à nous situer en tout en

référence à Lui en nous mettant à l'écoute de la parole de salut qu'Il nous adresse à travers l'événement qui nous pousse à ce sursaut de foi, mais avant tout comprendre que nous nous recevons sans cesse de sa main, de son amour. « Quels que soient nos efforts pour nous élever des choses visibles aux invisibles, remarquait Gueric d'Igny, notre bassesse n'atteindra rien, si cette majesté ne s'abaisse pas ». Car c'est encore lui qui se met à notre portée, à portée de notre foi, pour nous sauver. Ne manquons pas d'accueillir Celui qui ne cesse ainsi de s'approcher de nous !

RB 07 – L'HUMILITE (v.55)

Il vient d'être question de « l'exemple des Pères ». Le latin ne parle pas de Pères, mais de majores. La traduction a voulu éviter l'équivoque qu'aurait pu entraîner le terme d'anciens. Il ne s'agit pas ici des anciens de la communauté, mais des grandes figures de la vie monastique, ceux qui, de fait, seront désignés comme « les saints Pères » au chapitre 73. Les anciens de la communauté, eux, sont appelés seniores et ils ne sont pas plus ni moins exemplaires que les autres.

Le même chapitre 73 dira d'ailleurs à propos de tous, sans distinction : « Il y a là pour nous - c'est-à-dire lorsque nous considérons l'exemple, la vie et les enseignements de ces illustres représentants que sont les Pères - ... il y a là pour nous, relâchés, inobservants et négligents, de quoi rougir de confusion ». Le but de la comparaison n'est pas de nous décourager mais de nous stimuler à nous convertir. La conversion n'est pas du registre de l'exploit mais de l'ouverture, celle du cœur, à la présence et à l'action de Dieu en nous et dans nos vies. Les exemples des Pères ne sont pas là pour nous rabaisser mais pour nous édifier et ils le peuvent car ce sont des exemples d'humilité.

Parmi les grandes figures dont les exemples demeurent vivants, Dorothee de Gaza, se référant à ce que pratiquait Antoine, le Père des moines, écrit ainsi dans l'une de ses lettres : « Si l'on aperçoit un frère qui se dissipe avec un autre, qui bavarde beaucoup ou qui se relâche sur un point quelconque, ne fait-on pas attention à lui ? Ne le juge-t-on pas ? Mais ne regarde-t-on pas plutôt les frères plus fervents, en s'efforçant de faire ce qui est dit de l'Abbé Antoine : le bien qu'il voyait en chacun, il le recueillait et le gardait et il se trouvait avoir ainsi en lui les vertus de chacun. C'est ce que nous devons faire, nous aussi. De retour dans nos cellules, il faut nous examiner pour nous rendre compte en quoi nous avons profité et en quoi nous avons perdu ».

« Ne rien faire que ce qui est prescrit par la règle commune du monastère et conseillé par les exemples des Pères », ainsi que nous y invite expressément ce huitième degré d'humilité, ne peut que déboucher sur une action de grâce à Dieu : « C'est par sa protection, souligne encore Dorothee de Gaza, que nous nous en sommes tirés sans détriment » sur ce chemin de sanctification où il nous convie d'âge en âge.

RB 07 – L'HUMILITE (v.56-58)

« On ne saurait éviter le péché en parlant beaucoup » : c'est la deuxième fois que saint Benoît cite ce verset. Au chapitre 6, comme dans ce 9^{ème} degré, il vient appuyer la retenue dans les paroles demandée au moine et l'engager à l'écoute indispensable au disciple qu'il est appelé à devenir. La sentence, tirée des Proverbes, a la tonalité d'une constatation d'expérience. Nous ne le savons que trop, à multiplier les paroles, nous ne pouvons que dévier : « Le bavard ne marche pas droit sur la terre », rappelle encore saint Benoît. Trop parler, nous centre sur nous ou nous focalise sur l'autre, en nous collant à l'immédiat de nos impressions et de nos réactions. Se taire et écouter ouvre un espace pour prendre du recul et resituer toute chose sous le regard de Dieu, ce qui constituait le point de départ de l'échelle de l'humilité.

Car les degrés ne se succèdent pas en s'éliminant, ils se cumulent en approfondissant ceux qui précèdent. Le chapitre 6 ajoutait que « la mort et la vie sont au pouvoir de la langue », façon de souligner que notre orientation essentielle dépend de cette attitude d'écoute, de cette aptitude à nous laisser enseigner par la parole de Dieu qui se dit à nous de mille et une manière tout au long du jour pour peu que nous soyons réceptives, ouvertes à sa grâce. Sinon, nous risquons de tomber dans la dispersion bruyante du sot fustigé par le dixième degré. Mais on peut tout au tant refuser la parole et s'enfermer dans un discours intérieur, un vagabondage de l'esprit tout aussi nocif et stérile.

Les instruments 49 à 56 des bonnes œuvres ont montré le rapport étroit entre l'attention à Dieu, la guérison des pensées, la retenue dans les paroles, la fréquentation de la Parole, le don de la prière : « Tenir pour certain qu'en tout lieu Dieu nous regarde ; briser contre le Christ les pensées mauvaises, ne pas aimer à beaucoup parler ; entendre volontiers les saintes lectures ; s'appliquer fréquemment à la prière ». Ce matin il est demandé au moine de garder le silence jusqu'à ce qu'on l'interroge. De fait, ce que nous disons nous questionne : « Où vas tu, dans quelle direction les mots que tu profères dirigent ils ton cœur ? »

« Jacob, écrit saint Bernard dans sa lettre 90, a vu sur l'échelle des anges monter et descendre : en a t'il vu un debout ou assis ? En vérité, il n'est pas possible de se tenir debout sur une échelle à l'équilibre instable, et, dans l'incertitude de cette vie mortelle, rien ne demeure dans le même état ... Il faut ou bien que tu montes ou que tu descendes ; si tu cherches à t'arrêter, tu tomberas inévitablement. Il n'est certainement pas bon du tout, celui qui ne veut pas être meilleur, et quand tu commences à ne plus vouloir devenir meilleur, tu cesses également d'être bon ». Et pour nous aider à « changer en mieux », selon l'attente du Seigneur à la fin du premier degré d'humilité, il ajoute : « Que nos cœurs ne cessent pas de méditer nuit et jour la loi du Seigneur, qui est charité. Plus nous cessons cette activité là, moins nous sommes en paix, et plus nous nous y absorbons, plus nous nous sentons en paix grâce à elle ».

La Parole de Dieu nous apprend à trouver et à garder la juste mesure dans les nôtres, pour peu que nous nous laissions rejoindre et habiter par elle, et là, ce n'est pas la quantité qui compte. Un seul verset suffit à ouvrir la multiplicité qui nous emporte à la présence unique qu'il porte jusqu'à nous.

RB 07 – L’HUMILITE (v.59)

Les 9^{ème}, 10^{ème} et 11^{ème} degrés d’humilité reprennent, en les développant quelque peu, trois instruments des bonnes œuvres : « Ne pas aimer à beaucoup parler », « ne pas dire de paroles vaines ou qui portent à rire », « ne point aimer le rire lourd ou bruyant ». Le parallèle est intéressant, les instruments précédents et suivants nous aidant à mieux comprendre la visée profonde de cette modération, de cette retenue, selon le terme employé hier.

Les v.50 à 56 du chapitre 4 de la Règle dessinent de fait tout un itinéraire que l’on pourrait intituler : des paroles à la Parole. Il est d’abord question du lieu où s’originent les paroles, notre cœur, et des mauvaises pensées qui viennent les parasiter, les altérer, d’où l’exhortation à « briser contre le Christ les pensées mauvaises, sitôt qu’elles naissent dans le cœur, et à les découvrir à un père spirituel ». Du cœur, les paroles passent dans la bouche, aussi convient-il de « garder sa langue de tout propos mauvais ou pernicieux ». Viennent alors les 3 injonctions concernant la multiplication des paroles, leur inconsistance, et le rire immodéré. Nous voilà mises en garde contre l’incontinence du langage, avec le risque qu’elle nous fait courir de quitter le registre de la relation pour celui de la réaction en chaîne, quand la voix ne traduit plus qu’une enflure de soi, aux antipodes de l’humilité. D’où le remède : « Entendre volontiers les saintes lectures », qui libère le cœur pour « s’appliquer fréquemment à la prière ».

Dans un autre chapitre de la Règle, le 59^{ème} : « de l’observance du carême », on retrouvera cette double mention de la lecture à promouvoir et des entretiens, de la plaisanterie à retrancher, le tout permettant à la joie du désir spirituel de se déployer. Alors que le rire grossier ne sonne que le creux, la fréquentation de la parole de Dieu est source de joie pour le cœur, et c’est afin de mieux l’entendre et l’écouter que saint Benoît nous invite à nous taire. La sagesse dont il sera question demain n’est pas autre chose que cette profondeur attentive puisée aux sources de la Parole et qui fait de nous, non des rabats joie ou des éteignoirs, mais des êtres habités.

Il n’y a d’ailleurs pas les silencieux modèles d’un côté et les bavards et sots incorrigibles de l’autre, mais la personne que nous sommes face à un choix toujours à refaire pour ne pas dériver dans la dispersion et la dissipation, mais inlassablement ramener notre centre de gravité en Dieu qui nous crée sans cesse dans sa parole. Que représente pour nous, pour moi, la fréquentation de cette parole, dans ma journée, dans mon cheminement personnel et mes relations fraternelles ? La question n’est pas anodine puisqu’elle va nous conduire au 12^{ème} degré d’humilité, celui où « le moine non seulement possède cette vertu dans son cœur, mais encore la manifeste au dehors par son attitude ».

RB 07 – L’HUMILITE (v.60-61)

« On reconnaît le sage à la sobriété de son langage ». Cette citation empruntée aux sentences d’un philosophe grec est à mettre en regard de la maxime du Siracide entendue hier : « Le sot, en riant, élève la voix ». Stultus : le terme évoque la lourdeur. « Ce que dit la bouche, c’est ce qui déborde du cœur », dit quelque part saint Luc dans son évangile. Le sot ne sait que rire et élever la voix, avec des

mots pleins de bruit mais vides de sens, il a besoin d'affirmer lourdement sa personne, mais sa présence reste sans poids puisqu'il est hors de lui, en perte de consistance par défaut de contenu. Nous sommes là aux antipodes de l'attitude monastique vécue et proposée, posée devant nous, par saint Benoît aujourd'hui, de cette habitation avec soi-même sous le regard de Dieu qui est une capacité lourde de sa grâce pour une vie sans cesse reçue et donnée.

La Règle nous présente en effet ce matin, dans un contraste dès plus imagés, le sage. Plus question ici de voix ni encore moins de rire, mais de verbe, de parole sensée, ayant le poids de celui qui sait se contenir, c'est à dire qui tient et a sa consistance en lui-même, puisque son centre de gravité réside dans une profondeur d'être ouverte à Dieu. Dans la bible, le sage est l'homme capable de distinguer la vérité des êtres et des choses. Salomon le sage demande à Dieu un cœur qui écoute pour être à même de discerner le bien et le mal. Pour ce discernement, il faut, en effet, le recul de qui se situe en référence à Dieu et non à lui-même, à lui seul, comme le sot qui ne voit pas plus loin que sa personne.

Saint Bernard, dans ses sermons sur le Cantique, joue sur le rapprochement, dans une même racine verbale, d'être sage et de sentir le goût des différentes réalités, d'en apprécier la saveur cachée. La sagesse, dit-il, c'est la saveur du bien. Si le peu de paroles du sage peut être à ce point goûté, c'est que ce qu'il dit procède de ce qu'il est en vérité, quelqu'un d'habité par la présence de Dieu qui donne sens et saveur à toute chose, comme le sel dont parle l'évangile.

Le sage se caractérise encore par l'accomplissement de la loi, par son obéissance aux commandements. Il exprime alors dans son être comme à travers ses actes la sagesse de Dieu. Il y a un sot et un sage toujours possible en chacun de nous. La ligne de démarcation passe par ce chemin d'humilité que saint Benoît nous invite à prendre, sérieusement pour ne pas devenir insensé, mais aussi joyeusement puisque le cœur s'y dilate dans la voie des commandements de Dieu.

RB 07 – L'HUMILITE (v.62-66)

Une expression de ce passage nous renvoie d'emblée à la conformation du moine au Christ pascal, conformation commencée aux degrés précédents mais qui arrive ici à son extrême : « Il aura toujours la tête inclinée ». C'est le « inclinatio capite » de Jésus sur la croix, remettant son esprit entre les mains du Père, au chapitre 19 de l'évangile selon saint Jean. La progression dessinée par ce chapitre 7 est un engagement à suivre le Christ sur le chemin par lequel il vient jusqu'à nous afin de nous attirer à Lui vers son Père dans l'Esprit, dans une perspective trinitaire que les versets de conclusion souligneront demain : le moine parviendra à l'amour de Dieu, il agira par amour du Christ, tout cela manifesté en lui grâce à l'Esprit Saint. Notre humilité n'est jamais que participation à son mystère d'abaissement et y entrer est la condition même de son authenticité.

Pour aujourd'hui la tête à incliner n'est pas tant celle du corps, puisqu'il est périlleux d'avancer et encore plus de courir tête baissée, que celle du cœur : « Incline l'oreille de ton cœur », disait déjà le prologue. C'est l'attitude du disciple se plaçant sous la conduite de l'Évangile. De fait le moine parvenu au sommet de cette voie de

dépouillement, de décentrement de soi par laquelle on avance de plus en plus vers Dieu, répète toujours dans son cœur ce que disait le publicain de l'Évangile.

On retrouve à l'œuvre ce qui était déjà indiqué comme moyen de présence à Dieu au premier degré : l'écriture, la parole vivante, que le vrai moine répétera toujours dans son cœur pour être vigilant quant à ses pensées, à l'orientation de son désir. Le moine se montre humble non seulement de cœur mais aussi de corps, par son attitude, dit encore saint Benoît. L'humilité manifeste la transformation intérieure que la Parole de Dieu opère dans le cœur du moine inclinant son oreille pour l'accueillir. Il s'agit de se laisser habiter par elle, de la laisser s'imprimer en profondeur, alors elle produira son fruit dans nos vies !

Dix fois dans ce chapitre 7 il aura été question du cœur. L'humilité a là son point de départ, d'ancrage. « Seigneur, mon cœur ne s'est point élevé et mes yeux ne se sont pas levés », et un peu plus loin dans l'introduction : « L'échelle en question, c'est notre vie en ce monde, que le Seigneur dresse vers le ciel, si notre cœur s'humilie ». Nos yeux, c'est à dire notre façon de voir, reste inadéquate tant que notre cœur ne s'est pas ajusté sous le regard de Dieu, de même que notre vie en Lui s'accroît dans la mesure de cette mise en place. Peu à peu, de citation en citation, comme pour mieux souligner la logique de la grâce qui ne nous lâche pas que tout ne soit donné, le moine est conduit au fond du cœur, là où s'enracine la foi : « Non seulement se proclamer des lèvres le dernier et le plus vil de tous, mais aussi le croire fermement du fond du cœur, s'humiliant et disant avec le prophète ... », entendons nous il y a quelques jours.

En tout cela l'unique visée est d'élargir notre capacité d'accueillir Celui qui seul peut nous faire passer de nous à Dieu, de nous en Dieu, pour parvenir au Lui en nous de la grâce. « Que jamais, écrit Gueric d'Igny dans l'un de ses sermons, l'humilité ne te déplaie, puisque par elle tu as commencé à plaire et que sans elle tu commencerais à déplaire, quelles que soient les vertus dont tu sembles doté, quel que soit le zèle que tu mets à servir ton père ».

RB 07 – L'HUMILITE (v.67-70)

« L'amour de Dieu bannit la crainte ». Nos peurs, et qui n'en éprouve pas, disent quelque chose de ce qui, au plus enfoui de nous même, n'est pas encore pleinement remis, accordé à Dieu. « Les défauts et les péchés » évoqués à la fin de ce passage nous retiennent de nous livrer pour être délivrés de nos « frayeurs », comme au contraire le visage même de l'amour de Dieu sur la face du Christ auquel ces douze degrés veulent nous conformer, nous y pousse.

Saint Benoît parle de ce processus en terme de « purification ». Chaque échelon d'humilité est un seuil de confiance à franchir, un pas de foi à faire pour dire oui un peu plus loin, un peu plus profond, jusqu'à délier la crainte, à tout céder de nous à la grâce du Christ vivant. L'expérience est crucifiante parce qu'elle nous assimile au serviteur de Dieu obéissant jusqu'à l'extrême du don de soi. Elle dépasse nos forces, mais sur ce chemin, c'est la force même de Dieu qui nous est offerte, dans « l'Esprit Saint ».

C'est là, dit saint Benoît, une « manifestation du Seigneur ». Dans cette transformation par l'intérieur il nous est donné de le reconnaître à l'œuvre en nous, mais jamais sans nous, sans notre réponse. Pour qu'advienne l'amour de Dieu qui bannit toute crainte, il faut ce jour après jour de notre fidélité à l'appel reçu : école d'espérance sur un chemin de pauvreté, de consentement au réel. « L'enfer », c'est refuser Dieu, refuser l'amour ; « l'accoutumance du bien, l'attrait des vertus », viennent au contraire par tous ces petits oui que nous lui signifions concrètement, que nous lui répétons, et qui nous rapprochent toujours davantage de Lui.

Cette finale du chapitre 7 parle « d'observer, de garder » : c'est souvent peu de chose, mais ce peu est beaucoup, inestimable, car sans cela, sans notre bonne volonté, encore bien des fois mitigée, Dieu ne pourra rien, puisqu'il y va de son amour et donc de notre liberté. Quelle prise lui offrons-nous ? Qu'est ce qui nous empêche de nous laisser atteindre et sauver, autrement dit, rejoindre ? Que craignons-nous encore ? Au terme, cette échelle nous invite à entrer dans les merveilles de l'amour sauveur en nous y ouvrant humblement. Dieu, à coup sûr, fera le reste.

RB 08 – LES OFFICES DIVINS DANS LA NUIT (v.1-4)

Nous commençons une nouvelle série de chapitres : pendant 17 jours, la Règle nous entretiendra de liturgie. Du chapitre 8 – « les offices divins dans la nuit » – jusqu'au chapitre 20 – « la révérence dans la prière » –, saint Benoît va nous signifier sur tous les tons et tous les modes l'importance de « l'œuvre de Dieu ». Importance qui, nous l'avons entendu dès le premier verset, n'exclut pas la prudence : « On se lèvera à la huitième heure de la nuit, la prudence le demande ainsi ». La liturgie des heures est faite pour le moine et non le moine pour la liturgie. Celle-ci constitue un moyen, non une fin en soi.

Moyen privilégié, essentiel, comme le rappelle la constitution 17 : « Dans la vie liturgique, la fin spirituelle de la communauté apparaît de façon toute spéciale ; le sens profond de la vocation monastique et la communion des sœurs s'affermissent et s'accroissent. La Parole de Dieu y est écoutée chaque jour, le sacrifice de louange est offert à Dieu le Père ; on y participe au mystère du Christ et l'œuvre de notre sanctification par l'Esprit Saint s'y réalise ».

De même, la constitution 19 qualifie la liturgie des heures d' « école de prière continue et d'élément très important de la voie monastique », d'où « le zèle toujours à stimuler pour cette œuvre de Dieu qui est sanctification de la journée » et à laquelle « rien ne doit être préféré ». Voilà de quoi, « du 1^{er} novembre à Pâques et de Pâques au 1^{er} novembre », nous mettre à l'heure de la grâce de Dieu, grâce pascale et sanctifiante, toujours à l'œuvre pour nous faire passer des ténèbres à la lumière, de même que « les Vigiles dans la nuit sont suivies des Laudes chantées au point du jour ».

« La louange, dit saint Bernard dans le très court sermon divers 81, est sans beauté dans la bouche du pécheur. Même dans la bouche du pécheur qui se repent, elle est sans beauté, car, au souvenir du péché, la mémoire se trouve encore confuse, et bien souvent elle se sent transpercée. Cependant, dans la bouche de cet homme la

confession de Dieu est utile et fructueuse, même si la louange est encore sans beauté ni éclat. Mais ensuite, à partir des bienfaits de Dieu, il progresse et s'attache à la louange divine, au point que plus rien d'autre ne lui plaît. Et c'est alors que dans sa bouche la louange de Dieu acquiert sa beauté ».

RB 09 – COMBIEN IL FAUT DIRE DE PSAUMES AUX HEURES DE NUIT (v.1-11)

La première parole que saint Benoît nous invite à proférer, la première action de la journée à laquelle il nous convie, est pour nous tourner vers Dieu : « Seigneur, ouvre mes lèvres et ma bouche annoncera ta louange ». Le sens ultime de notre vie nous est rappelé chaque matin à travers ce verset trois fois répété. Il vient réveiller en nous la mémoire du Dieu qui nous a fait pour lui, et nous imprégner de cette orientation profonde vers Lui qui soutient notre être et structure notre existence.

Prise de conscience qui se fait ensemble, dans le cadre d'un office, mais qui procède aussi et avant tout d'une conviction personnelle. « Seigneur, ouvre mes lèvres et ma bouche annoncera ta louange ». L'action du Seigneur précède la nôtre, sa grâce suscite notre réponse, la rend possible. « Avant tout, demande lui par une très instante prière qu'il mène à bonne fin tout bien que tu entreprennes », disaient les premières lignes du Prologue. Et saint Benoît soulignait de même à la fin : « Quant à ce qui manque en nous aux forces de la nature, prions le Seigneur d'ordonner à sa grâce de nous prêter son aide ».

Le bien que ce chapitre 9 nous engage à entreprendre, c'est d'annoncer la louange du Seigneur. Expression d'une relation vivante et profonde avec Lui, ce bien excède les forces de notre nature, autrement dit, il ne peut être que reçu. Aussi notre louange est-elle avant tout reconnaissance. « Homme, demande Angelus Silesius, n'as-tu pas encore pris l'habitude de rendre grâce à Dieu pour ceci, pour cela, tu n'as pas encore déménagé hors des frontières de ta faiblesse ». Notre louange nous déménage en Dieu : « Nous, nous aimons, parce que lui le premier nous a aimés », dit saint Jean.

Il y a quelques jours, les derniers degrés d'humilité ont attiré notre attention sur « la retenue dans les paroles », comme pour nous préparer à cet « accord de notre esprit avec nos voix » dont parlera le chapitre 19. « Seigneur, ouvre mes lèvres et ma bouche annoncera ta louange ». Ce début du chapitre 9 est à rapprocher de sa conclusion. Saint Benoît « termine l'office par la prière de la litanie, c'est-à-dire Kyrie eleison », Seigneur, prends pitié. La louange passe par une purification de tout ce qui en nous est encore défaillant.

Ce n'est pas non plus pour rien que le centre du chapitre évoque la Trinité : « Tous se lèveront par honneur et révérence envers la sainte Trinité ». La louange ne nous isole pas dans un moi et mon Dieu. Elle nous situe en communauté, au cœur même de la relation trinitaire. « Homme, demande encore Angelus Silesius, veux tu savoir en quoi consiste la prière authentique ? Entre en toi-même, et demande l'Esprit de Dieu ... Ouvre la porte, alors le Saint Esprit, le Père et le Fils, Trois et Un, tels des voyageurs, entreront ». Ce passage de la Règle nous invite au fond à considérer ce qui ouvre nos lèvres pour savoir qui habite et gouverne notre être et notre vie : si nous désirons que ce soit toujours davantage le Seigneur, laissons la louange

qu'annonce notre bouche purifier notre cœur. Cela nous est offert non seulement « au temps d'hiver et aux heures de la nuit » dont traite ce chapitre, mais en toute saison et à toute heure du jour.

RB 10 – COMMENT CELEBRER EN ETE LA LOUANGE DIVINE (v.1-3)

Le chapitre 8 a parlé des « offices divins dans la nuit », distinguant une première et une seconde période, « du premier novembre à Pâques » d'abord, puis « de Pâques au premier novembre ». Le chapitre 9 s'est situé « au temps d'hiver dont il a été parlé ». Ce matin le chapitre 10 considère « comment célébrer la louange divine en été », c'est-à-dire « depuis Pâques jusqu'au premier novembre ». On pourrait continuer la liste. Les chapitres qui nous occupent depuis lundi dernier et pour deux semaines encore, évoquent les saisons et les grands moments de l'année liturgique, les nuits et les différentes heures du jour, les dimanches et la semaine, les fêtes des saints et les solennités.

En réglant l'ordre de la psalmodie Saint Benoît n'entend pas nous enfermer dans un carcan, ni faire de nous les rouages d'une machinerie bien remontée. Les offices sont un instrument privilégié au service de notre vocation, ils transforment la fuite des jours en moyen d'accomplir cette œuvre de Dieu à laquelle rien ne doit être préféré. Ils sanctifient le temps en entrant dans ses rythmes, ils en ressaisissent le cours, afin qu'au lieu de nous emporter il nous porte vers Dieu. Nous le chantons dans le psaume 30 : « Mes temps sont dans ta main » ; et au psaume 68 : « C'est l'heure de ta grâce ».

L'ordre à suivre dans la liturgie afin que tout se déroule au mieux pour atteindre cette fin dans la paix, concrétise une recherche incessante, inlassable, celle de notre conformation au Christ. Car le parcours va de Pâques au 1^{er} novembre et du 1^{er} novembre à Pâques, comme pour mieux ancrer, office après office, notre sanctification dans le mystère pascal. En épousant le rythme des jours et des saisons, la liturgie nous permet ainsi d'entrer dans l'histoire du salut et de nous laisser conduire à travers son mouvement vers Celui en qui tout commence et s'achève et qui nous attire à lui jour après jour : « A chaque instant tu nous appelles et chaque jour qui passe nous rapproche de toi », dit une oraison. Le présent devient l'impact de son éternité dans nos vies. Le déroulement précis de ces chapitres dessine donc un cadre dont la caractéristique n'est pas l'immuable mais la permanence : celle de l'action de Dieu à laquelle nous apprenons à nous ouvrir en revenant à l'église, heure après heure.

RB 11 – COMMENT CELEBRER LES VIGILES LE DIMANCHE (v.1-13)

Il est six fois question de « répons » ou de « répondre » dans ce chapitre 11 de la Règle. Répondre, c'est re-spondere = s'engager en retour. De fait, les répons dont parle saint Benoît font suite à la parole d'un autre, à des lectures dont le chapitre 9 a souligné « l'autorité divine », tirées qu'elles sont « tant de l'Ancien que du Nouveau Testament, ainsi que des commentaires patristiques qui en ont été donnés ». Autrement dit, quelqu'un nous précède, Dieu le premier s'est engagé dans son Verbe fait chair. Notre réponse vient en retour signifier notre accueil d' « une parole » dont

le livre du Deutéronome nous rappelle (32, 47) qu'elle n'est pas « sans importance pour nous », puisque « cette parole, c'est notre vie ».

Pour reprendre une expression de saint Jacques, nous pourrions dire que chaque fois qu'elle est lue, c'est comme si Dieu la plantait à nouveau en nous, avec cette capacité qu'elle a de nous sauver la vie. Encore faut-il, de notre côté, nous engager. « Le Verbe s'est fait chair, dit encore saint Jean, et les siens ne l'ont pas accueilli. Mais à ceux qui l'ont reçu, à ceux qui croient en son nom, il a donné le pouvoir de devenir enfants de Dieu ». Notre réponse s'inscrit dans un devenir, dans l'ouverture de l'oreille de notre cœur pour « une transformation progressive de notre personne à la ressemblance du Christ par l'action de l'Esprit de Dieu », comme le formule le n°2 de la Ratio. Il n'est dès lors pas étonnant que le répons soit suivi du « Gloria », du « Te Deum laudamus » ou du « Te decet laus » : autant d'actions de grâces au Dieu qui fait goûter à ceux qui « entendent sa voix et ouvrent la porte » la joie de sa présence et de son action en eux.

Répondre en retour : toute la solidité de notre vocation est là. Ce n'est pas nous qui l'avons choisi, c'est lui qui nous a choisis. Si nous aimons, c'est parce que lui, le premier, nous a aimés. Que nous soyons ainsi et toujours précédées ne contraint pas notre liberté mais au contraire garantit la possibilité d'une réponse. Qu'en serait-il autrement, si les choses venaient de nous ? Gilbert de Hoyland nous le laisse entrevoir dans son sermon 8 sur le Cantique lorsqu'il fait dire à l'Épouse : « J'ai trouvé, je l'ai trouvé, lui qui le premier m'a cherchée comme une brebis errante, comme une drachme perdue, et qui m'a trouvée : sa miséricorde m'a prévenue. Oui, dis-je, j'étais perdue, et lui le premier s'est mis à ma recherche, j'étais sans mérite et il m'a prévenue. Il m'a trouvée dans mon errance, il m'a prévenue dans ma désespérance ; il m'a trouvée en train de le renier, il m'a prévenue alors que je me donnais des délais ; il m'a trouvée en m'indiquant qui j'étais, il m'a prévenue en me ramenant chez lui ; il m'a trouvée égarée dans les erreurs ; il m'a prévenue, vide que j'étais des dons de la grâce. Il m'a trouvée pour que ce ne soit pas moi qui le choisisse, mais lui ; il m'a prévenue pour être le premier à aimer ».

Quatre siècles après Gilbert, Thérèse d'Avila affirmera de même au Seigneur : « Je suis vôtre, puisque vous m'avez créée ; vôtre, puisque vous m'avez rachetée ; vôtre, puisque vous me supportez ; vôtre, puisque vous m'avez appelée ; vôtre, puisque vous m'avez attendue ; vôtre, puisque je ne me suis pas perdue ». Mais lorsqu'elle lui demandera ensuite ce qu'il veut faire d'elle, il n'y aura pas de réponse jusqu'à ce qu'elle comprenne que c'est à elle de s'engager en retour. Quoiqu'il advienne, dira-t-elle alors, « pourvu seulement que vous viviez en moi ». C'est à cette aune que nous devons mesurer notre propre réponse ? Notre accueil de la parole rend-il le Christ plus vivant en nous ? Cette grâce qu'il nous offre chaque jour, à nous d'y répondre en ce jour.

RB 12 – COMMENT CELEBRER LA SOLENNITE DES LAUDES (v.1-4)

Il vient d'être question d'« une leçon de l'Apocalypse par cœur », de même que lundi, le chapitre 9 parlait d'« une leçon de l'Apôtre, qui doit être récitée par cœur » et que mardi, le chapitre 10 prévoyait qu'« on en dise une, de mémoire, tirée de l'Ancien Testament ». Demain encore, le chapitre 13 fera suivre « les psaumes Laudate d'une

leçon de l'Apôtre récitée par cœur ». Les deux expressions, « par cœur » et « de mémoire », sont équivalentes. Faire mémoire de la parole ne peut être qu'un exercice du cœur, entendu au sens biblique de lieu où se joue notre relation, à nous même, aux autres, au monde, à Dieu.

Apprendre par cœur tel ou tel passage de l'Écriture n'a rien d'un automatisme, l'exercice est même loin d'être anodin, puisqu'il nous expose à être interpellée au vif de notre être en situation, provoquée à nous re-positionner, à sortir de nos ornières, autrement dit, à nous convertir. Si nous avons la mémoire qui flanche, rien ne nous empêche de recopier l'un ou l'autre verset et de le garder à portée de main ou de regard, en tout cas, à portée de cœur. « Ce ne sont pas les difficultés du chemin qui font mal aux pieds, mais le caillou que tu as dans la chaussure », écrit Bernard Bro dans l'un de ses ouvrages. Nous pourrions prendre cet aide-mémoire comme un appui pour la marche, en user comme d'un remède efficace là où le caillou dans notre chaussure a blessé.

Il ne nous est pas toujours possible, pour de multiples raisons, de reconnaître et de supprimer les obstacles en nous, mais croyons nous suffisamment à la puissance de guérison de la parole ? Dans l'organisation qui est faite de l'office au long de ces chapitres 8 à 20 de la Règle, les psaumes sont administrés à forte dose. Ils sont la parole de Dieu que saint Benoît, à la suite de la tradition, met en premier dans notre bouche et cela, à longueur d'année, « de Pâques au premier novembre » et « du premier novembre à Pâques », pour nous rappeler l'enracinement pascal de toute sanctification. Qu'en retenons-nous vraiment ? C'est à force de passer dans nos yeux, nos voix, nos oreilles, notre mémoire et notre cœur, jusque dans le quotidien de notre vie, que l'écriture devient de plus en plus profondément parole qui nous sauve.

« Seigneur, je ne suis pas digne de te recevoir, mais dis seulement une parole et je serai guéri », récitons nous chaque matin juste avant la communion. Il suffit en effet au Seigneur d'une seule parole pour nous rejoindre et nous renouveler, encore faut il que nous la laissions nous atteindre, parler en nous. Quelle attention prêtons-nous à ces mots que nous savons par cœur ? Où est notre cœur s'il ne fait que les répéter sans se laisser recentrer et réorienter par la parole qu'ils nous transmettent ?

Dans ces sermons sur le Cantique Gilbert de Hoyland parle de « la vertu thérapeutique de la parole lorsqu'on la prononce : Je repense, dit-il en s'adressant à Dieu, à tes œuvres, à tes mots, à tes préceptes, où s'exprime ta miséricorde. Ce sont là des paroles de ta part pleines de feu, et ton serviteur les aime. Il les aime car il en a besoin. Voilà pourquoi mon âme les aime et se liquéfie de joie lorsque tu parles, toi ». Notre vie dépend de la marche de notre cœur: ce qui est déjà vrai au physique l'est plus encore au spirituel !

RB 13 – COMMENT CELEBRER LES LAUDES AUX JOURS ORDINAIRES (v.1-11)

Ce chapitre 13 de la Règle nous renvoie aux « jours ordinaires ». Ordinaire marqué par nos pesanteurs, puisque, dès les premières lignes, « la solennité des Laudes » est pour ainsi dire mise en contraste avec l'indication de « réciter d'abord le psaume

66 en traînant un peu afin que tous aient le temps d'arriver ! » La liturgie des heures ne nous déconnecte pas du réel, elle nous y replace de plein pied. Nous sommes de perpétuels retardataires par rapport à la grâce - d'où la récitation, ensuite, du psaume 50- , et nos efforts pour être à l'heure deviennent une manière de signifier notre désir de mieux répondre et correspondre au don de Dieu qui nous devance toujours.

Que représente pour nous l'ordinaire des psaumes ? Le passage que nous venons de lire les range comme autant de numéros : « Le lundi, le cinquième et le trente-cinquième ; le mardi, le quarante-deuxième et le cinquante-sixième ; le mercredi, le soixante-troisième et le soixante-quatrième », etc. Mais on ne célèbre pas l'office comme on effectue des comptes ; la seconde partie de ce chapitre 13, demain, nous rappellera d'ailleurs que nous ne sommes jamais quittes avec Dieu : son pardon, demandé à la fin de chacune des heures dans la récitation du Pater, vient heureusement bousculer tous nos calculs, chacune de nos retenues. Ces nombres qui désignent les psaumes marquent autant de façons, à nous sans cesse proposées, offertes, de nous ouvrir à Dieu qui met ses paroles dans notre bouche afin que, par la grâce qui leur est attachée, notre cœur et notre vie toute entière s'orientent vers lui.

Louange et supplication se succèdent pour nous attirer jour après jour plus profondément à Lui. Un peu comme si, à travers la succession de ces chiffres, il nous disait : « Est-ce que je compte pour toi », mais aussi, plus sûrement, que nous comptons pour lui qui nous pardonne, sans mesurer, nos erreurs. Car le pardon est au fondement du lien de communion : nos offices les plus ordinaires viennent nous rappeler le cadre communautaire dans lequel s'enracinent et se déploient les deux réalités. Nous pourrions nous être acquittées du nombre de psaumes prescrits : vivre avec fruit la vie de la communauté comme moyen pour aller à Dieu restera le seul signe que derrière chaque numéro nous nous sommes vraiment laissées toucher par la grâce de son salut.

RB 13 – COMMENT CELEBRER LES LAUDES AUX JOURS ORDINAIRES (v.12-14)

Saint Benoît nous rappelle une fois de plus ce matin que nous ne sommes pas des anges. Il parle « des épines de querelles », littéralement « de scandales », qui ont accoutumé de se produire. D'où la nécessité quotidienne, office après office, c'est à dire à l'échelle d'une communauté rassemblée par l'appel du Christ, de demander à Dieu de nous délivrer du mal. Mal dans lequel ces épines qui se dressent si facilement entre nous du fait de notre fragilité, voudraient nous faire tomber et nous empêtrer, si nous les laissons croître en buisson de rancune et de rancœur et nous séparer.

Leur caractère habituel pourrait nous décourager ou pire, nous aveugler. Saint Benoît réveille notre attention pour nous déshabituer de prendre notre parti de nos faiblesses, de baisser les bras devant nos agressivités, de minimiser nos humeurs. Au contraire, il nous invite à en faire autant d'occasions de purification, à transformer chaque obstacle, chaque occasion de chute en levier de grâce, en moyen d'entrer plus avant dans le salut de Dieu, de nous y ouvrir concrètement.

Il y a un lien direct entre vie de prière et relations fraternelles : tout ce qui altère nos rapports journaliers, tout ce qui blesse la charité entre nous, entrave le cœur et l'empêche de se tourner librement vers Dieu. La louange et la supplication que nous adressons ensemble à Dieu nous obligent, si nous voulons qu'elles soient vraies et que notre office soit effectivement l'œuvre de Dieu, à nous réconcilier, à nous pardonner mutuellement. Sinon nos fautes restent comme un écran, non seulement entre nous, mais entre nous et Dieu. Comment accueillir sa miséricorde si notre cœur reste fermé, bloqué dans les bonnes raisons de son amour propre ? Se savoir pardonnée par Dieu prend toute sa dimension lorsque nous devenons capables de pardonner à notre tour, d'être artisans de cette paix qui vient non de nous mais de Dieu, qui n'est pas oubli des offenses, mais pardon, c'est à dire volonté de ne pas en rester là parce que nous sommes appelées ensemble à entrer dans une dynamique de salut.

La règle attire ici notre attention sur les dernières demandes de l'oraison dominicale - « pardonne-nous nos offenses comme nous pardonnons », « délivre-nous du mal » - mais ces paroles tirent toute leur force de l'invocation initiale, qui elle-même nous renvoie au Christ agissant en nous chaque fois que nous redisons la prière qu'il a donnée à ses disciples : notre Père. L'authenticité de la relation à Dieu que les demandes du Pater signifient, dépend du sérieux avec lequel nous les faisons nôtres et les laissons-nous conformer à Lui. Saint Benoît souligne encore que nous sommes engagées par la promesse que nous faisons en cette oraison : « Pardonne nous nos offenses comme nous pardonnons ».

Quelle oreille prêtons-nous à ces chapitres de la Règle qui nous pressent de prendre vraiment part à l'œuvre de Dieu dans ces offices qui tout au long du jour nous rappellent à la source de notre communion fraternelle ? Quels buissons d'épines empêchent encore les paroles que nous disons de rejoindre notre cœur pour établir cette communion en Dieu ? « Permits qu'en agissant selon le bien, nous obtenions un esprit nouveau », demandons-nous à Dieu dans une oraison. C'est encore lui qui fait cela pour nous, avec nous.

RB 14 – COMMENT ON CELEBRE LES VIGILES AUX FETES DES SAINTS (v.1-2)

Il est question ce matin des fêtes des saints et des solennités. « On dira les psaumes, antiennes et leçons propres au jour même de la fête », est-il noté. Les psaumes, en effet, ne sont pas le seul élément de l'office, mais ils en sont la base sur laquelle notre prière vient reprendre pied pour que soit relancée notre marche. Ce chemin, beaucoup l'ont parcouru au long des siècles. Ainsi saint Augustin écrit-il au livre IX de ses Confessions : « Quels cris, mon Dieu, j'ai poussés vers toi en lisant les psaumes de David, chants de foi, accents de piété où n'entre aucune enflure d'esprit ! ... Quels cris je pouvais vers toi dans ces psaumes, et comme je prenais feu pour toi à leur contact ! Et je brûlais de les déclamer, si j'avais pu, à toute la terre, face aux bouffées d'orgueil du genre humain. Et d'ailleurs on les chante par toute la terre, et il n'est personne qui se soustraie à ta chaleur ».

Il commente alors longuement le psaume quatrième, ou plutôt il témoigne, selon son expression, de « ce que fit de lui ce psaume ». « Je me mis à frémir de crainte, et au même instant à bouillir d'espérance et de transports de joie dans ta miséricorde, ô

Père. Et tout cela s'échappait par mes yeux et par ma voix, au moment où, tourné vers nous, ton Esprit de bonté nous disait : 'Fils des hommes, jusques à quand aurez-vous un poids sur le cœur ? Pourquoi donc êtes-vous épris de vanité et recherchez-vous le mensonge ?' Oui, je m'étais épris de la vanité et j'avais recherché le mensonge ... C'est pourquoi j'ai entendu et j'ai tremblé, en voyant que cette parole est dite pour des hommes comme celui que j'avais été ...

Je lisais : 'Mettez-vous en colère et ne péchez plus'. Comme j'étais ému, mon Dieu, moi qui avais appris déjà à me mettre en colère contre mon passé, afin de ne plus pécher à l'avenir ... Mes biens n'étaient plus au-dehors, et ce n'était plus de mes yeux de chair, dans le soleil d'ici-bas, que je les cherchais. Car ceux qui veulent placer leur joie au-dehors deviennent facilement vides et se répandent dans les choses visibles et temporelles, monde d'apparences qu'ils lèchent d'une imagination affamée. Oh ! s'ils pouvaient se lasser de leur famine et dire : 'Qui nous montrera les biens ?' Disons-leur donc et qu'ils l'entendent : 'Sur nous est empreinte la lumière de ton visage, Seigneur' ...

Je m'écriais, explique encore Augustin, car ce que je lisais au-dehors, je le reconnaissais au-dedans. Et je ne voulais pas me multiplier dans les biens terrestres, dévorant le temps et dévoré par le temps, quand j'avais dans l'éternelle simplicité 'un froment, un vin, une huile' tout autres ... Je lisais et je brûlais, mais je ne trouvais que faire à ces âmes sourdes et mortes dont j'avais fait partie, moi, le fléau, l'aboyeur hargneux et aveugle dressé contre les Saintes Lettres, ruisselantes de miel, du miel des cieux, et lumineuses de ta lumière ». Puissions-nous à notre tour chanter et nous laisser transformer dans le creuset des Ecritures.

RB 15 – QUAND DIRE L'ALLELUIA (v.1-4)

Comment, en lien avec ce chapitre 15 de la Règle, ne pas évoquer le texte fameux de saint Augustin : « Chantons alléluia au milieu des dangers et des épreuves ... Ici, c'est l'alléluia de la route, là haut celui de la patrie. Aujourd'hui, mes frères, chantons, non encore pour charmer notre repos, mais pour alléger notre fardeau. Comme chante le voyageur. Chante, mais marche. Ne cultive pas la paresse, chante pour soutenir ton effort. Chante et marche. Qu'est-ce à dire, marche ? Avance, avance dans le bien. Il en est, dit l'apôtre, qui progressent dans le mal ! Toi, tu avances si tu marches, mais avance dans le bien, avance dans la foi droite, avance dans la vie pure. Sans t'égarer, sans reculer, sans piétiner, chante et marche ! ».

Le chemin que saint Benoît nous propose ce matin, scandé par l'alléluia, se déroule « depuis la sainte Pâques jusqu'à la Pentecôte » et « depuis la Pentecôte jusqu'au Carême ». Tout au long de l'année, le cycle liturgique nous oriente ainsi vers la louange. Qu'est louer Dieu, sinon célébrer la grandeur et les bienfaits de Celui qui donne sens à notre vie, qui nous relève lorsque nous tombons, nous attire à lui lorsque nous nous perdons, nous remet en route lorsque nous sommes abattu, nous encourage lorsque nous avançons dans ses voies.

Jack Kornfield, dans l'un de ses ouvrages, écrit ceci de très fort : « Examine chaque chemin attentivement et posément. Teste le autant de fois qu'il te semblera nécessaire. Puis pose toi – à toi seul – une seule question ... Cette question, la

voici : Ce chemin a-t-il un cœur ? Si la réponse est oui, c'est un bon chemin. Sinon, inutile d'insister ». Le chemin que nous suivons a-t-il un cœur ? Autrement dit, est-il marqué d'une présence, de la Présence du Ressuscité que nous annonçons l'alléluia pascal et sans laquelle il tourne à l'impasse, à la déroute. Au cas où la réponse serait négative, désabusée, que nous reste-t-il à faire, sinon changer de direction, ce qui en langage monastique signifie nous convertir.

On ne chante pas l'alléluia durant le carême, non qu'on y perde cœur, mais pour nous rappeler qu'il nous faut le préparer, ce cœur, notre cœur, à la louange, l'orienter vers Dieu, travailler à sa purification : sans une nouveauté de vie, nous dit encore saint Augustin, il est impossible de chanter le chant nouveau. Qu'est-ce qui va donner du cœur à notre chemin ? Sans nul doute le cœur que nous y mettrons. Le chemin n'est jamais un but mais une direction : vers qui nous dirigeons nous ? Au cœur de notre chemin, s'il n'y a pas quelqu'un, il n'y a rien.

Force est de constater qu'à vouloir avancer seul, les choses ne vont pas très loin. L'essentiel est de comprendre qu'il ne s'agit pas pour nous de réussir, mais de franchir un pas après l'autre à la suite du Christ qui est le chemin, la vérité et la vie. La louange, l'alléluia que nous chantons de la sainte Pâque jusqu'à la Pentecôte et depuis la Pentecôte jusqu'au commencement du Carême devient alors le signe que Dieu, lui, progresse en nous. Comment, aujourd'hui, vais-je choisir ce chemin qui a du cœur ? On n'y parvient pas à coup de force et de résolutions, mais en avançant dans le bien, dans la foi droite, dans la vie pure, autrement dit en ouvrant son cœur au mystère du salut à travers la succession des temps liturgiques. Chante et marche, conclurait saint Augustin.

RB 16 – COMMENT CELEBRER LES DIVINS OFFICES PENDANT LE JOUR (v.1-5)

Dans ce court chapitre 16, saint Benoît commence par citer deux fois le verset 164 du psaume 118 : « Sept fois le jour j'ai chanté tes louanges ». Et il conclut en reprenant deux fois le verset 62 de ce même psaume : « Je me levais au milieu de la nuit pour te louer ». Jour et nuit les psaumes soutiennent notre louange. Pour des oreilles chrétiennes, à fortiori monastiques, le verbe « se lever » a une résonance particulière. Les ténèbres, dit une note de la BJ, sont symbole de mort, de malheur et de larmes. La nuit marque le temps de l'épreuve, quand nous mesurons notre radicale pauvreté, impuissance et inconnissance. C'est là, dans ce creux obscur, que la parole du psaume vient relancer notre courage à travers ce verbe de résurrection qui nous appelle à un incessant passage du milieu de la nuit, du plus fort des ténèbres, à la lumière du salut.

Il est facile, trop facile peut-être, de chanter les louanges de Dieu quand tout va bien, c'est-à-dire advient comme nous le souhaitons ! C'est au moment de l'épreuve et dans cette dynamique pascale qui permet de la traverser, que la louange prend tout son sens et son poids. « Ressuscitant des morts, écrit Baudouin de Ford dans son Traité 4, le Christ fait se lever la harpe et la cithare. Il les fait se lever pour lui, pour nous aussi. Comment aurions-nous harpe et cithare, si lui-même ne les faisait se lever ? Car tout ce qui est en nous et vient de nous est vraiment lamentable ... A partir de la chute d'Adam, notre harpe est tombée dans le deuil, la joie s'est éclip­sée

de notre cœur ... Mais si nous nous levons dans le Christ, aussitôt, à cette première résurrection, la gloire nous est donnée, harpe et cithare sont levées ».

Pour Baudouin, se lever dans le Christ ne va pas sans un accord profond avec soi, avec les autres et avec Dieu, inséparablement. « A l'aube de notre résurrection, écrit-il encore, le Christ ne fait pas seulement se lever pour nous la cithare, mais la harpe ... La cithare, c'est le joyeux accord avec nous-même et avec nos frères. La harpe, c'est l'accord avec Dieu et en Dieu ».

« Louons donc notre Créateur des jugements de sa justice », dit à son tour saint Benoît, et la justice de Dieu consiste dans le don qu'il nous fait de coopérer à cette œuvre de notre salut à laquelle la célébration de l'office nous introduit. Où en sommes-nous de nous ajuster à Dieu, de nous mettre en accord avec nous-même et avec nos sœurs ? Tout au long du jour et des jours il importe de vivre enracinées dans cette louange de Dieu qui nous remet debout et nous convie à progresser de plus en plus vers Lui.

RB 17 – COMBIEN DE PSAUMES IL FAUT DIRE A CES MEMES HEURES (v.1-10)

Il vient d'être deux fois question du verset « Dieu, viens à mon aide » qui ouvre l'office. Cette invocation nous rappelle chaque jour à quel point notre foi a besoin de la force de Dieu, de sa grâce. Le secours de cette force et de cette grâce nous attend en particulier dans la parole – la lectio, comme la nomme par 4 fois ce chapitre 17 – qui retentit après les psaumes. En elle, c'est Dieu sauveur qui s'approche de nous et qui s'adresse à nous.

Les offices, dont ces chapitres 8 à 20 de la Règle détaillent l'ordonnancement, sont pour cette écoute de la bonne nouvelle de notre salut un espace privilégié. La constitution 17 parle de « la célébration liturgique » comme lieu où « la parole de Dieu est écoutée chaque jour », et le numéro 9 de la Ratio évoque « la célébration de l'office divin, où la Parole de Dieu est accueillie en communauté ». Cette écoute dépasse la simple attention, elle se révèle transformante : au numéro 2 de la constitution 3, « la liturgie » est le premier instrument énoncé pour « la formation du Christ dans le cœur des sœurs ».

Le chapitre 43 nous dira la nécessité, pour participer à cette œuvre de Dieu que sont nos offices, de « quitter tout ce qu'on a dans les mains » ; pour que la parole de Dieu qui constitue leur essence nous renouvelle, nous savons qu'il nous faut aussi quitter tout ce que nous avons dans la tête et dans le cœur pour nous tourner vers Celui qui nous parle. Dans sa deuxième oraison méditative Guillaume de Saint Thierry confesse : « J'entends bien, dans les psaumes et les hymnes et les cantiques spirituels, tes grandeurs ; dans tes évangiles resplendent pour moi tes dits et tes faits ; assidûment les exemples de tes serviteurs frappent mes yeux et mes oreilles ... Mais moi, l'usage pervers et la stupeur excessive de l'esprit m'ont endurci et j'ai appris et je me suis accoutumé à dormir face à la splendeur du soleil, à ne pas voir ce qui s'offre à moi ».

Opposition qui se retrouve dans la neuvième oraison : « Tandis que ta face de bonté est toujours penchée sur moi, attentive à me combler de bienfaits, ma face de misère regardant sur la terre stupide est tellement enveloppée de l'obscurité de sa cécité qu'elle ne sait ni ne peut paraître devant toi, si ce n'est dans la mesure où, face à la vérité qui transperce tout de son regard, elle ne peut rester cachée de quelque manière que ce soit ».

Heureusement, en effet, comme Guillaume le reconnaît dans la quatrième oraison, « la voix de Dieu ne vient jamais vide ». Car « ta voix, lui dit-il du fond de son inanité, c'est ta grâce : elle ne résonne pas à l'extérieur, mais puissamment et doucement opère à l'intérieur ». Que notre participation à la liturgie nous apprenne à toujours davantage faire confiance à cette action transformante de la Parole.

RB 18 – EN QUEL ORDRE IL FAUT DIRE LES PSAUMES (v.1-6)

Qu'est-ce qui préside à cet « ordre dans lequel il faut dire les psaumes » dont il est question aujourd'hui ? Dans son commentaire de la Règle, Adalbert de Vogüé remarque que « par de nombreux traits, cette répartition hebdomadaire s'apparente à celle de l'office romain classique ». Il note cependant que « le système de saint Benoît apparaît moins simple, moins cohérent, moins homogène que le romain ». Ce qui a été déterminant pour la réforme bénédictine, affirme-t-il encore, c'est « le souci de la durée ».

Le remaniement opéré par saint Benoît se caractérise en effet par un étalement du psautier hebdomadaire sur les heures secondaires, alors que dans la distribution romaine le « psautier entier était récité aux nocturnes et aux vêpres seulement », « les autres heures n'employant que des psaumes ou groupes de psaumes isolés presque tous répétés chaque jour ». Cet élargissement a pour conséquence un abrégement et une plus grande variété, les répétitions étant moins fréquentes.

De Vogüé avance deux motifs à cette moindre longueur des offices. D'une part « le souci du travail : le romain, écrit-il, avait été conçu pour des communautés urbaines, dont l'opus Dei était la tâche principale, sinon unique. En adaptant cet office à son monastère rural, Benoît a dû tenir compte de besoins économiques plus pressants ». D'autre part, on peut discerner chez Benoît un autre souci, « celui de l'intelligence ». Le fait de diviser les psaumes longs est une pratique sans doute inspirée par Cassien. « Un trop grand nombre de versets récités à la suite, dit ce dernier, nuit à la compréhension du texte en engendrant la précipitation chez le chantre, la fatigue et le dégoût chez les auditeurs. Les Egyptiens jugent donc préférable de diviser les psaumes afin de mieux en profiter ».

Saint Benoît s'inscrit dans une telle recherche du profit spirituel lorsqu'il stipule à la fin de ce chapitre 18 « que si quelqu'un ne goûte pas cette distribution des psaumes, il en adopte une autre qu'il jugera meilleure ». Ce qui prime, ce n'est pas la quantité mais la prière comme orientation de l'homme tout entier vers Dieu. Les chapitres suivants développeront d'ailleurs cette thématique, le 19 en insistant sur la dimension croyante de l'acte de psalmodier, le 20 sur l'humilité qui ouvre le cœur à la présence divine.

RB 18 – EN QUEL ORDRE IL FAUT DIRE LES PSAUMES (v.7-11)

Nous voici rendues au onzième chapitre de cette série sur l'office divin. Pour reprendre une expression qui revient plusieurs fois, en particulier dans le titre de ce chapitre 18, il s'agit principalement de régler l'ordre de la psalmodie, les psaumes constituant la matière principale, l'élément de base de la liturgie des heures. De fait, saint Benoît s'emploie à les distribuer adéquatement sur la semaine, sans d'ailleurs faire de cette répartition un absolu, puisqu'il dira bientôt qu'on peut tout autant en adopter une autre jugée meilleure.

Que retirer d'une telle énumération ? La lecture de ces chapitres nous sort pour ainsi dire du contenu des psaumes, dans lequel l'office nous immerge habituellement, pour les faire défiler, prendre leur place devant nos yeux : 118 pour le dimanche et le lundi, 119, 120, 121 à Tierce chaque jour, 122, 123, 124, à Sexte, 125, 126, 127, à None, etc. Ce recul nous rend un instant spectatrices, afin, à partir de ce point de vue extérieur, de nous faire prendre conscience de ce qui est mis en œuvre là. En franchissant la porte de l'église nous deviendrons actrices, situées à l'intérieur. Ce déroulement des psaumes passera alors par nos voix, nos oreilles, notre cœur. Quelle trace y laisse-t-il jour après jour ? Les psaumes restent-ils des numéros qui se succèdent sans que nous y entrions vraiment ? Ou s'ouvrent-ils pour nous porter à leur destination : l'hôte qui les habite pour venir par eux jusqu'à nous et nous porter par eux en Lui ? Pour répondre, il faut nous laisser ressaisir et renouveler par la force du Verbe de vie que les heures de l'office nous présentent, nous rendent présent.

L'enjeu de ces chapitres, de lecture au premier abord quelque peu fastidieuse, n'est donc pas mince : il est de nous placer devant un moyen de nous laisser travailler, façonner, pour mieux consentir à ce concret de notre aujourd'hui avec Dieu. Au chapitre IX de ses Confessions, saint Augustin parle de « ce que fit de moi ce psaume ». Travail incessant. A la fin de ce chapitre 18 de la Règle, il sera question de « goûter cette distribution » des psaumes qui donne sa couleur particulière à chaque heure, à chaque jour. Leur répétition n'est là que pour nous aider, nous apprendre à en tirer profit, voire, à l'instar d'Augustin, à « prendre feu pour Dieu à leur contact ». Si, comme le dira le chapitre suivant, notre esprit a du mal à demeurer en accord avec notre voix, rappelons-nous que la goutte d'eau, à force de tomber, fini par creuser la pierre la plus dure. Le dernier mot appartient toujours à Dieu.

RB 18 – EN QUEL ORDRE IL FAUT DIRE LES PSAUMES (v.12-21)

« A Vêpres, on chantera tous les jours ... A Complies, on répétera tous les jours », venons nous d'entendre. Hier il était déjà question pour Tierce, Sexte et None de « psaumes répétés chaque jour », de « garder tous les jours la disposition uniforme établie ». Ce chapitre 18 se déroule sous le signe de la répétition. Pourquoi saint Benoît, qui nous presse ailleurs de nous lever, d'avancer, de courir, de monter, de parvenir, bref, d'aller résolument de l'avant, nous ramène-t'il ainsi à l'identique à longueur d'offices ? N'est ce pas le terreau rêvé pour les distractions en tous genres et une léthargie plus ou moins prononcée ?

La vie régulière, comme son nom l'indique, n'est guère variée. Le cycle liturgique, l'espace limité de la clôture, les mêmes visages, les mêmes tâches, se chargent de nous rappeler que si nous en restons à l'horizontale des choses, nous tournons vite en rond. Le changement, la variété, n'arrangeraient rien, au contraire, nous n'en serions que plus dispersées. Pour nous encourager, la fin de ce chapitre nous propose l'exemple des Pères. La répétition nous donne bien la direction sans laquelle tout le reste perd sens, mais elle le fait de façon paradoxale, en nous acculant à prendre à la fois de la hauteur et de la profondeur, à sortir du cercle de la tiédeur en nous ouvrant à la présence qui se dit à travers la ronde des mots, celle du tout Autre, de Dieu qui nous provoque à sortir de nous même, à advenir comme personne pour l'accueillir.

« D'abord on dira le verset : Dieu, viens à mon aide ; Seigneur, hâte toi de m'aider » : ce préalable posé d'entrée de jeu par saint Benoît souligne qu'il n'y a pas trente six endroits où puiser l'élan pour tenir et avancer ; cette invocation initiale vient nous indiquer la direction au cœur même de la répétition, elle nous donne l'orientation essentielle pour découvrir que tout peut prendre visage de la grâce. Dans sa dixième conférence, Jean Cassien fait remarquer que « ce n'est pas sans raison que ce court verset à été choisi particulièrement par les Pères de tout le corps des Ecritures. Il exprime tous les sentiments dont la nature humaine est susceptible ; il s'adapte heureusement à tous les états, et convient en toutes les sortes de tentations. On y trouve l'appel à Dieu contre tous les dangers, une humble et pieuse confession, la vigilance d'une âme toujours en éveil et pénétrée d'une crainte continuelle, la considération de notre fragilité ; il dit aussi la confiance d'être exaucé et l'assurance du secours toujours et partout présent, car celui qui ne cesse d'invoquer son protecteur est bien certain de l'avoir près de soi ». « Ainsi, conclut-il, ce verset doit être notre constante prière ... l'occupation continuelle de notre cœur ... à le répéter et le méditer, il nous deviendra une formule de salut ».

RB 18 – EN QUEL ORDRE IL FAUT DIRE LES PSAUMES (v.22-25)

La remarque de saint Benoît sur la possibilité d' « adopter une autre distribution des psaumes » est intéressante, en tant qu'elle attire notre attention sur ce qui doit soutenir nos diverses manières de faire. Au cours du temps et des temps, les choses ne sont pas toujours disposées de la même façon, simplement parce les circonstances et les mentalités changent. On ne célèbre pas aujourd'hui comme on célébrait il y a 50 ans, le concile Vatican II a promu ce qu' « il jugeait meilleur », ce qui ne veut pas dire que ce qui était avant était mauvais, mais à ne pas tenir compte de l'évolution du monde on se retrouve un beau matin en dehors de l'histoire.

Quand on parle aujourd'hui de l'église, ou plus simplement de religion, un qualificatif qui revient facilement est : « dépassée ». Certes, pareille opinion est basée sur beaucoup de clichés, d'à priori qui mélangent un peu tout, mais elle doit nous interpeller. Qu'est-ce qui peut rejoindre nos contemporains dans ce que nous vivons. Autrement dit, il importe que la tâche que nous accomplissons, courageusement ou plus tièdement, selon les jours, soit porteuse de sens, et d'abord pour nous.

Après avoir réglé longuement, minutieusement, l'ordre de la psalmodie, saint Benoît prend soin de relativiser cet ordonnancement et de nous renvoyer au psautier, c'est-à-dire à cette parole de Dieu mise entre nos mains et qui va passer par nos yeux,

notre bouche, nos oreilles, jusque dans notre cœur, pour étayer, heure après heure, notre relation avec lui. Etre moine, moniale, ne se réduit pas à vivre dans un monastère, porter un habit, pratiquer différents exercices, etc. Cela n'empêche pas de se retrouver plus ou moins à côté de la plaque, si manque ce fondement dans l'essentiel, œuvre de la grâce et, par la grâce, de notre si pauvre collaboration ! Ces réalités ont certes leur importance, comme une aide pour notre faiblesse, mais à travers tout cela, quelle relation construisons-nous, à Dieu et sur Dieu ? C'est une tâche, comme le souligne la finale de ce chapitre 18, à recommencer courageusement chaque dimanche, autrement dit à enraciner dans le mystère pascal du Christ qui transforme nos difficultés, voire nos lassitudes, en point de départ vers le meilleur en Lui.

RB 19 – LE MAINTIEN PENDANT LA PSALMODIE (v.1-7)

Si l'église et la liturgie sont lieu et temps fondamentaux de notre présence à Dieu, sa présence à lui n'y est pas confinée : « Partout, commence par nous dire ce chapitre 19 de la Règle, nous croyons fermement que Dieu est présent ». L'office est un moyen privilégié certes, mais un moyen seulement, parmi d'autres, de revivifier notre présence à la Présence qui nous précède et nous dépasse.

« Les yeux du Seigneur, continue saint Benoît, considèrent en tout lieu les bons et les méchants. Mais surtout, il faut le croire fermement lorsque nous assistons à l'office divin ». Assister, ad-sistere, c'est, littéralement, se tenir debout près de : la foi est l'axe de notre maintien pendant la psalmodie comme elle l'est de notre progression vers Dieu en tout lieu et en tout temps.

Notre présence à Dieu dans le concret de la célébration, souligne en finale ce passage de la Règle, se traduit par un « accord de notre esprit avec notre voix », ce qui consiste non seulement à penser à ce que nous disons, mais dans ce que saint Benoît nomme la mémoire : « Ayons donc toujours dans la mémoire ce que dit le prophète ». L'office nous rappelle qui est Dieu, avant même de rappeler à Dieu le souvenir de ceux qui l'invoquent. Plus profondément encore que les diverses pensées qui traversent notre esprit au cours de la psalmodie, sa présence nous travaille à travers les paroles que nous chantons, écoutons. Nous avons beau nous égarer ailleurs, elles nous ramènent obstinément sous le regard de celui qui nous observe non pour nous juger mais pour susciter en nos cœurs le désir d'être en vérité devant lui.

Au sujet de cette présence de Dieu et à Dieu venant à bout de nos épaisseurs les plus ancrées, Gertrude d' Helfta écrit au livre II du Héraut: « Malgré les distractions de ma pensée et tant de plaisirs inconsistants, lorsque, après des heures, ou, hélas ! des jours, et même, je le crains, ô malheur ! des semaines, je revenais en mon cœur, je vous ai toujours trouvé en lui, de sorte qu'il ne me sera jamais possible de lui prétexter que vous vous soyez retiré de moi, fût-ce l'espace d'un clin d'œil, depuis le premier soir jusqu'au moment présent ». La liturgie était pour elle le lieu privilégié où le Seigneur lui avait fait découvrir et goûter la joie de sa présence et de son action en nous.

RB 20 – LA REVERENCE DANS LA PRIERE (v.1-5)

« La fin de notre profession, dit l'abbé Moïse dans la première des conférences de Jean Cassien, consiste en le royaume de Dieu ou royaume des cieux ... mais notre but est la pureté du cœur, sans laquelle il est impossible que personne atteigne à cette fin ... Si nous nous proposons ce but, toujours nos actes et nos pensées iront droit à l'obtenir. Mais, s'il ne nous reste invariablement devant les yeux, nos efforts, vains et incertains, se dépenseront en pure perte ».

Saint Benoît, lui aussi, dans ce chapitre 20 de la Règle, nous parle de pureté. Avec une certaine insistance, d'ailleurs, puisqu'en cinq versets, le mot revient trois fois. Il est successivement question de « pure dévotion », de « pureté du cœur », de « prière pure ». Pour définir le terme, le dictionnaire parle de « ce qui est sans souillure, sans mélange, sans éléments étrangers ». La pureté se présente donc moins comme une série de vertus à acquérir que comme un dépouillement intérieur.

« Notre pureté, affirme Gueric d'Igny dans l'un de ses sermons, consiste avant tout en ceci : retrancher tout ce qui nous est superflu ». De fait, saint Benoît oppose ici « la pureté du cœur » à « l'abondance des paroles », de même qu'il met en rapport la « pure dévotion » et une attitude toute d'humilité. Il est aussi question d'une prière à la fois « pure et brève ». Pour saint Benoît, la pureté réside dans un évidement du cœur devenant capacité pour Dieu, la question essentielle étant celle de la transformation profonde qui s'opère là, de notre sanctification finalement.

La pureté n'est en tout cas jamais visée pour elle-même, elle procède d'une orientation vers Dieu rappelée dès les premières lignes. Elle renvoie à la manière adéquate de le supplier, de nous adresser à Lui. Elle est en quelque sorte le milieu ambiant d'une relation dynamique avec Lui, relation sans laquelle nous nous enfermons dans un perfectionnisme illusoire. « Heureux les cœurs purs, ils verront Dieu ». Le chapitre précédent insistait sur cette vue de foi qui sous-tend la prière comme mise en présence de Dieu, lieu d'un dialogue où s'exprime notre consentement à son action en nous, où grandit l'ouverture de notre cœur qui se laisse purifier, c'est à dire simplifier, unifier par la grâce. Cela, qui est l'affaire de toute une vie, est aussi à reprendre chaque jour.

RB 21 – LES DOYENS DU MONASTERE (v.1-7)

Le début de ce passage évoque les frères de sainte vie. Le terme utilisé, *conversatio*, est aussi riche de sens que difficile à traduire : action de tourner et retourner quelque chose, d'où manière de se comporter, genre de vie, commerce, relations; mais aussi action de se retourner, d'où conversion, transformation.

Si l'on regarde les différentes occurrences du mot dans la Règle, un itinéraire se dessine. Au plus bas, ou du moins à l'opposé des frères de sainte vie, il y a la misérable condition « *conversatio* » des sarabaïtes ou des gyrovagues dont il vaut mieux ne pas parler !

Le point de départ se situe au chapitre 58 : il est question de celui qui frappe à la porte du monastère en vue de s'engager dans la vie religieuse, plus littéralement

pour changer de vie, en vue d'une conversatio. Le chapitre 1 a d'ailleurs mentionné la ferveur qui caractérise ce début dans la vie religieuse, de même que le chapitre 73 dira qu'observer la Règle suffit pour faire preuve d'un commencement de vie monastique, de conversatio.

Mais cette conversatio n'est pas qu'initiale, elle est et demeure comme fondement de la démarche monastique, au point qu'elle fait l'objet d'un engagement solennel. Celui qui est reçu dans la communauté promet publiquement, dans l'oratoire, stabilité, vie religieuse « conversatio morum suorum » et obéissance. Par la suite, la progression se fera parallèlement dans la vie religieuse, la conversatio, et dans la foi (Prol 49) et finalement, la pratique des enseignements des saints Pères amènera au sommet de la perfection celui qui aspire à la vie parfaite, à la perfection de la conversatio (ch 73). Conversatio qui englobe tous les aspects de la vie du moine, à commencer par les plus terre à terre : le chapitre de demain parlera de la literie adaptée au genre de vie, à la conversatio.

Pareil genre de vie n'a donc rien de statique ni d'éthéré, à travers lui s'opère une transformation intérieure qu'il favorise mais ne produit pas automatiquement : on pourrait dire qu'il est opérant, efficace, dans la mesure où le moine s'y engage avec foi, avec l'élan qui caractérise ceux qui se laissent enseigner par ce qui leur est proposé là de vivre. Le signe de la conversatio est alors une façon nouvelle de se situer dans la relation aux autres et aux choses, une grâce de devenir vraiment soi-même en étant tourné vers Dieu.

A l'inverse, la fin de ce chapitre 21 établit un parallèle entre « être enflé d'orgueil » et « ne pas vouloir s'amender ». Mendum, c'est l'erreur, la faute et mendax, le menteur. L'orgueilleux se trompe, et s'il ment, c'est d'abord à lui-même. Nulle place ici pour une conversatio. Qu'est ce qui peut, de l'intérieur, transformer notre manière de vivre? Un verbe est revenu 3 fois dans ce bref chapitre de la Règle : choisir. C'est à travers nos choix quotidiens que notre conversatio progressera.

RB 22 – COMMENT DORMIRONT LES MOINES (v.1-8)

Entre la première partie de ce chapitre 22, où le verbe « dormir » revient 6 fois, et la seconde, dans laquelle il est au contraire question, par deux fois, de « se lever », saint Benoît insère cette brève injonction : « Que les moines soient toujours prêts ». L'expression se retrouve une autre fois dans la Règle, au chapitre 48 : il est stipulé qu' « au premier coup de None, les frères quitteront tous leur travail de façon à être prêts quand le second coup sonnera ». Si « être prêt » ne marque plus ici la sortie du sommeil mais la fin du travail, l'un et l'autre cas débouche pareillement sur la célébration de l'œuvre de Dieu.

A la question que les juifs posaient un jour à Jésus : « Que nous faut-il faire pour travailler à l'œuvre de Dieu », saint Benoît répond pour nous aujourd'hui : « Que les moines soient toujours prêts ». Autrement dit, que nous dormions ou que nous travaillions, il nous faut être toujours prêts à signifier notre orientation vers Dieu, de façon privilégiée dans la célébration de l'office divin, mais aussi dans tout ce qui fait notre vie.

Etre prêt, selon la signification du terme latin, c'est être « bien préparé, bien pourvu, bien outillé ». Nous voici renvoyées une fois de plus aux instruments des bonnes œuvres. Les numéros 37 et 38 qui se rapportent à la thématique du sommeil, font partie d'une liste de 7 outils introduits par une formulation négative : « N'être point orgueilleux, ni adonné au vin, ni grand mangeur, ni endormi, ni paresseux, ni murmureur, ni détracteur ». La mise en œuvre de ces 7 éliminateurs d'excès débouche sur une attitude positive : « Mettre en Dieu son espérance ». On pourrait dire qu'ils nous préparent à nous mettre debout, à nous lever pour accomplir l'œuvre de Dieu, ou plutôt, pour le laisser accomplir en nous sa volonté, comme l'exprime l'instrument suivant : « Si l'on voit en soi quelque bien, l'attribuer à Dieu et non à soi-même. Se reconnaître, au contraire, toujours comme auteur du mal qui est en soi et se l'imputer ».

« Etre prêt », comme l'explique encore Gueric d'Igny dans le troisième de ses sermons, c'est « aller à la rencontre du Seigneur, rempli de confiance ». Confiance parce que sa grâce sans cesse nous relève et nous donne de courir dans la voie de ses commandements. « Levons nous donc, enfin, disait déjà le Prologue, l'Écriture nous y incite : L'heure est venue de sortir de notre sommeil. Ouvrons les yeux à la lumière divine. Ayons les oreilles attentives à la voix de Dieu ». Sommes-nous toujours prêtes à lui répondre ? Le Seigneur, lui, est toujours prêt à accomplir en nous son œuvre de salut pour peu que nous nous en remettions à lui.

RB 23 – L'EXCOMMUNICATION POUR LES FAUTES (v.1-5)

Ce chapitre 23 sur « l'excommunication pour les fautes » pourrait aussi bien s'intituler : l'échelle du pécheur. A l'inverse de l'échelle de l'humilité que l'on monte en descendant, c'est une descente que jalonnent les quatre si en gradation qui traversent ce passage de la Règle : « S'il se rencontre quelque frère récalcitrant ou désobéissant ou orgueilleux ou murmureur ... S'il ne s'amende pas ... Si, malgré cela, il ne se corrige pas ... S'il est endurci ». Un passage du sermon 6 d'Isaac de l'Étoile illustre bien l'emprise des vices dans laquelle le malheureux est tombé : « L'orgueil, dit-il, l'a privé de Dieu ; l'envie, des autres ; la colère, de soi-même ; la tristesse l'a jeté à terre ; l'avarice l'a enchaîné ; la gourmandise l'a dévoré ; l'impureté en a fait une ordure. Telles sont les forces qui luttent contre l'âme et complotent contre la malheureuse ; tels sont les bandits qui attaquent celui qui descend ».

Il est donc des plus urgent de considérer le cinquième « si » de ce chapitre 23, le plus important des cinq, car il donne la clé pour sortir du cercle infernal : « S'il comprend la gravité de cette peine ». Placé en avant dernière phrase, il est comme une dernière chance, une main qui reste jusqu'au bout tendue. C'est à partir de la prise de conscience de ce hors communion où, de par nous-mêmes, nous nous enfonçons, qu'une remontée peut s'opérer. Tout le poids de l'excommunication prescrite en de telles circonstances, autrement dit l'efficacité de la mesure, est liée à la compréhension de ce qu'elle représente, non seulement de mise hors communion avec Dieu, avec les autres, avec ce que nous sommes profondément, cela est la conséquence de la faute, mais, au plus profond de l'impasse où nous sommes rendus, d'appel pressant à nous amender, à nous corriger, c'est-à-dire à nous retourner, encore et toujours, dans le concret de notre cœur et de notre vie, vers le Christ Sauveur.

Ce n'est pas pour rien qu'au centre de ce chapitre 23 saint Benoît nous réfère au « précepte du Seigneur ». Quels que soient les détours de nos voies, la force de la parole de Dieu, la grâce du Verbe fait chair est toujours là pour nous aider à nous en sortir et repartir de Lui, renouvelées. « Si, dit encore Isaac de l'Etoile au paragraphe 5 de son sermon 33, un homme esclave du péché, malade du péché, faible contre le péché, désire être sauvé par lui [Jésus, le Fils de Dieu], qu'il sorte de son péché par la pénitence, qu'il le rencontre par la foi, qu'il le suive en criant par la prière. Car toujours il chemine, lui qui ne s'est pas arrêté sur le chemin des pécheurs. Que le captif vienne à celui qui est libre et par là peut le libérer ; l'infirmes, à celui qui, ayant pâti dans l'infirmité, sait compatir ; le faible, à celui qui, opérant par sa parole puissante la purification des péchés, peut donner le salut pour toujours ».

Comment allons-nous, aujourd'hui, répondre à cet appel à « sortir du lieu de notre propre iniquité », - de tous ces « si » qui nous font descendre de ce que nous sommes -, pour « rencontrer à ses frontières Dieu notre Sauveur », comme nous y invite encore Isaac de l'Etoile dans ce même sermon 33,7 ?

RB 24 – QUELLE DOIT ETRE LA MESURE DE L'EXCOMMUNICATION (v.1-7)

Par deux fois, ce chapitre 24 de la Règle nous parle de la privation qu'entraînent nos fautes : « Si un frère est coupable de fautes légères, il sera privé de la table commune. Or, celui qui sera ainsi privé de la communauté de la table sera traité comme suit ». Cette privation ne fait qu'inscrire dans le concret du vécu communautaire le hors communion dans lequel la personne s'est mise par l'inadéquation de ses actes. La « satisfaction convenable » qui lui est demandée dit en effet (satis-factio) qu'elle n'en a pas fait assez, que telle occasion s'est présentée de s'ajuster à l'appel de Dieu et que sa réponse a été trop courte, ou contraire.

Les mesures prises par saint Benoît veulent faciliter une prise de conscience, à la fois de l'impasse et de l'issue, en signifiant au coupable la possibilité toujours offerte d'obtenir son pardon, d'entrer dans ce plus qui le ramènera en communion. Ainsi nos fautes nous mettent face à notre liberté plus encore que devant nos faiblesses. Certes, ce que nous avons fait n'est pas rien : le poids, « la gravité » de nos actes nous est rappelée dès les premières lignes. Mais toute la question est de savoir ce que nous allons en faire. L'excommunication prévue nous indique en tout cas l'urgence de ne pas en rester là.

S'il s'agit aujourd'hui de « fautes légères » et de la « privation de la table commune », nous entendrons parler demain « des fautes graves » et de la « privation tout à la fois de la table commune et de l'oratoire ». Cette gradation nous alerte sur le danger d'une privation plus grave encore, si nous nous obstinons dans le mal. « Ne nous prive pas de ta grâce, Dieu fidèle : qu'elle nous consacre à ton service et nous assiste toujours », dit une oraison du Carême.

Nous ne pouvons pas servir Dieu et bénéficier de sa grâce si nous demeurons hors communion. A quelle table voulons-nous manger ? A la sienne ou à la nôtre ? « Obtenir le pardon par une satisfaction convenable », c'est entrer dans le plus proposé à notre liberté et progresser, par cette sortie de soi, dans la communion avec et en Dieu. Nous n'aurons jamais fini de collaborer ainsi avec Celui qui désire voir mené à son accomplissement ce qu'il a commencé en nous.

RB 25 – LES FAUTES GRAVES (v.1-6)

« Il restera seul à l'ouvrage qui lui est enjoint ... Il prendra seul son repas. » L'isolement auquel le frère coupable est ainsi réduit, manifeste le hors communion où l'a entraîné la gravité, le poids de sa faute. Comme issue à cette situation lourde, pesante, d'abord pour lui-même mais aussi pour l'ensemble, puisque le mal comme le bien se diffusent, le chapitre 27 mentionnera l'accomplissement d'une « humble satisfaction ». Le « deuil de la pénitence dans lequel il demeure », et l'expression souligne l'état critique de ce membre séparé, en marge du corps communautaire, le deuil de la pénitence, donc, intervient pour préparer ce pas, favoriser ce retour vers la vie, ce retournement vers Dieu dans une reconnaissance et une réparation qui le ramèneront également au milieu de ses frères.

La non bénédiction qui conclut le chapitre veut mettre devant ses yeux, comme par anticipation, la malédiction qui attend, au « jour du Seigneur » également évoqué, ceux qui refuseront jusqu'au bout de donner, d'une manière ou d'une autre et si pauvre soit-elle, un signe de cette conversion qui conduit au salut. Comment pourrait encore recevoir quoique ce soit celui qui se ferme absolument, qui s'alourdit dans l'obstination quand Dieu prend plaisir à faire grâce ? « Maintenant, confesse saint Augustin, puisque tu allèges celui que tu remplis, n'étant pas rempli de toi je suis un poids pour moi ».

Ces chapitres 23 à 30 qui parlent d'excommunication nous rappellent finalement que rien ne se fait, ne se défait ni ne se refait sans nous. « Le tout, remarque encore saint Augustin, était de ne pas vouloir ce que je voulais et de vouloir ce que tu voulais ». Faire satisfaction, c'est, littéralement, faire assez. Que manque-t-il à nos actes, à nos comportements pour que nos manquements, petits ou grands, légers ou plus graves, deviennent autant d'occasions de nous ouvrir davantage à une vraie communion ?

RB 26 – CEUX QUI SANS PERMISSION SE JOIGNENT AUX EXCOMMUNIES (v.1-2)

Hier déjà, il était question de ne pas se joindre au frère coupable d'une faute grave. « Il sera privé tout à la fois de la table commune et de l'oratoire, stipulait d'emblée saint Benoît. Aucun frère n'aura avec lui ni relation ni entretien. Il restera seul à l'ouvrage qui lui est enjoint ». L'interdiction est reprise ce matin, encadrée de deux précisions. Saint Benoît parle, au début de ce très court passage, de celui « qui se joint, sans permission, au frère excommunié », et le chapitre se termine par la mention de « la même peine de l'excommunication que subit celui qui ose » agir ainsi.

Demain, en contraste éclairant, le chapitre 27 mentionnera « l'envoi de senpectes qui consoleront le frère qui est dans le trouble et l'engageront à faire une humble satisfaction ». L'action de ces « frères anciens et sages », loin d'être sans permission, relève au contraire d'une mission : celle d'encourager « le frère qui a failli » à ne pas rester enfoncé dans les conséquences de son égarement ; elle ne débouche pas sur une extension de l'excommunication mais vise à l'inverse un retour à la pleine communion.

Que conclure de ces rapprochements ? Ils nous montrent que ce qui est capital dans le processus de guérison n'est pas l'isolement, puisqu'il est modulable, mais l'obéissance, du fait qu'au départ de tout il y a la désobéissance, comme le spécifiait le premier de cette série de chapitres consacrés à « l'excommunication pour les fautes ».

Le chapitre 23 a en effet débuté par l'évocation du « frère récalcitrant ou désobéissant ou orgueilleux ou murmureur ou qui viole en quelque point la sainte Règle et les ordres des anciens, et cela avec mépris ». Aller utilement, salutairement vers lui ne peut se faire dans la transgression. La mise à l'écart liée à la peine de l'excommunication n'a d'autre but que de dégager un espace pour retrouver sens, à la fois direction et conscience, que d'ouvrir un temps pour un réajustement salutaire.

« Nulle part, écrit Guillaume de Saint Thierry dans sa lettre aux frères du Mont Dieu, la mesure de l'imperfection humaine ne se découvre mieux que dans la lumière du visage de Dieu, dans le miroir de la vision divine. Là, au sein du jour éternel, à la vue toujours plus nette de ce qui lui manque, l'âme corrige de jour en jour par la ressemblance tout ce qui est fautif en elle du fait de la dissemblance. Elle se rapproche par la ressemblance de celui dont la dissemblance l'avait éloignée ». A nous donc de nous laisser toucher par sa grâce, afin que nos égarements nous ouvrent toujours davantage à une véritable communion.

RB 27 – QUELLE SOLLICITUDE L'ABBE DOIT AVOIR A L'EGARD DES EXCOMMUNIES (v.1-9)

« Ce ne sont pas les bien portants qui ont besoin du médecin mais les malades », vient de nous rappeler ce chapitre 27 à propos des « frères qui ont failli ». « Est-ce que tu veux retrouver la santé ? » : la question que Jésus pose au malade de Bézatha, continue de s'adresser aux pécheurs que nous sommes. Peut-être commençons nous, comme cet homme paralysé depuis si longtemps, à répondre que nous ne le pouvons pas ; et certes, par nous-mêmes, nous sommes impuissants à guérir, incapables de faire le moindre pas vers le salut.

L'envoi d'émissaires choisis pour leur sagesse, la charité redoublée et la prière de tous, apparaissent ici comme un appui essentiel, mais encore faut-il que l'égaré consente « à faire une humble satisfaction ». Les spectes peuvent le consoler, le soutenir, mais personne, puisque c'est sa propre personne qui est appelée ici à advenir, n'est à même d'accomplir à sa place le passage de l'humiliation à l'humilité qui seule peut remédier à ce qui a manqué pour cela.

« Voulons-nous retrouver la santé ? ». La question est bien là. En contraste avec l'image du bon pasteur qui, à la fin de ce passage de la Règle, nous fait voir l'infinie miséricorde déployée par Dieu pour nous dans le Christ, le chapitre suivant nous mettra devant les conséquences néfastes de nos fermetures à la grâce. Les remèdes pour guérir ne manquent pourtant pas: demain la règle parlera de ceux « des divines écritures ». Reste à nous lever, à les prendre, autrement dit à nous ouvrir par eux à l'action rédemptrice du Christ, et, comme le paralysé guéri, à marcher dans une vie nouvelle.

RB 28 – CEUX QUI, SOUVENT REPRIS, REFUSENT DE SE CORRIGER (v.1-7)

Ce qui est au centre de ces chapitres traitant de l'excommunication, ce n'est pas la tarification des fautes, encore qu'ils nous rappellent que ce que nous faisons n'est pas sans conséquences, mais ce sont les personnes. Il y est question du frère récalcitrant ou désobéissant ou orgueilleux ou murmureur ou qui viole en quelque point la sainte Règle et les ordres des anciens (chapitre 23), du frère coupable de fautes légères (chapitre 24) ou du frère coupable d'une faute grave (chapitre 25), du frère excommunié (chapitre 26), des frères qui ont failli, du frère qui est dans le trouble (chapitre 27), du frère fréquemment repris et qui ne s'amende pas, du frère malade (chapitre 28), du frère sorti du monastère par sa propre faute (chapitre 29). Dans tous ces cas l'association des deux termes est lourde de sens, elle dit que celui qui a failli n'est pas réduit à ce qu'il a fait, il n'est pas simplement un coupable, mais un frère coupable.

Plus ou moins graves, c'est à dire plus ou moins lourdes, nos fautes nous tirent loin du salut de Dieu et de la communion fraternelle. Les mesures prévues par saint Benoît visent à faire prendre conscience à ce frère excommunié de l'impasse dans laquelle il s'est fourvoyé, à l'amener à reconnaître son erreur et par là même à s'en dissocier. L'humble satisfaction à laquelle il est invité est un pas proposé à sa liberté pour ne pas rester bloqué dans une situation fautive mais progresser sur le chemin d'une relation nouvelle à lui-même, aux autres et à Dieu. Il reste un frère et cela doit l'aider à un ajustement qui le conforme à ce qu'il est appelé à être pour l'être vraiment.

On n'avance pas sans choisir d'avancer. Ces chapitres qui parlent de réprimande, de punition, de châtement, de privations, de correction, peuvent sembler durs à nos sensibilités modernes, mais justement tout cela n'est pas une question de sensibilité mais de sens. Être frère ou sœur, ce n'est pas tout passer, tout excuser, sous prétexte qu'on veut être bien ensemble. Nous ne pouvons rester à l'état d'enfants qui cherchent toujours à voir jusqu'où ils peuvent aller trop loin sans se faire prendre ou reprendre. La charité n'est pas de la confiture, elle est au service de la croissance des personnes.

Il y a des comportements, des actes qui portent le mal en nous d'abord, et partant autour de nous. Pour le retrancher, il y a un pardon à demander, un tort à réparer, telle part de nous même à lâcher, celle qui veut tout ramener à soi. Cela n'est jamais facile, mais ici la facilité s'avère destructrice. L'attitude de foi, elle, est simple : « Fais ceci et la vie nouvelle passera ». Les événements, les circonstances, se chargent de nous rappeler que nous sommes loin d'être des saints, mais au milieu de nos oppositions, grandes ou petites, il importe de ne pas oublier que nous sommes appelées à revenir sans cesse à la communion fraternelle, c'est à dire à ne rien préférer à l'amour du Christ qui est notre lien le plus profond.

Le propos de saint Benoît est finalement de nous ramener à la réalité de notre responsabilité personnelle pour la construction de la communauté. « Si l'on voit en soi quelque bien, l'attribuer à Dieu et non à soi-même. Se reconnaître, au contraire, toujours comme auteur du mal qui est en soi et se l'imputer... Se réconcilier avant le coucher du soleil avec qui on est en discorde. Et ne jamais désespérer de la miséricorde de Dieu », nous disait déjà le chapitre 4.

RB 29 – SI L'ON DOIT RECEVOIR DE NOUVEAU LES FRERES QUI ONT QUITTE LE MONASTERE (v.1-3)

L'humilité est assurément l'un des thèmes clé de la Règle de Saint Benoît. Sous différentes formes (verbe, adverbe, nom, adjectif), il en est 51 fois question, 29 de ces occurrences se trouvant concentrées dans le seul chapitre 7. Aujourd'hui, il s'agit « d'éprouver l'humilité du frère sorti du monastère par sa propre faute et qui désire y rentrer ». L'humilité apparaît comme la condition sine qua non du retour, à l'opposé du « vice qui a causé son départ ». Au-delà du retour au monastère, c'est bien une conversion qui est ici en jeu, « un total amendement », dit le texte.

Déjà au chapitre 27, les senpectes envoyés par l'abbé auprès du frère qui a failli, devaient « l'engager à faire une humble satisfaction ». Là est l'aspect central de leur mission, la consolation mentionnée juste avant et le soutien qui suit n'étant qu'en vue de favoriser ce retournement salutaire. Le chapitre 28, hier, a pu apparaître comme un constat d'échec, le frère, enflé d'orgueil, ayant refusé de se corriger. L'humilité est un acte de liberté. On peut être engagé, exhorté à le poser, on n'y est jamais obligé. Tous les moyens auront beau avoir été mis en œuvre, si manque ce consentement de la personne, rien ne se passera.

Avec ce chapitre 29 nous sommes arrivés à l'extrême du processus : le frère est sorti « par sa propre faute », autrement dit, en conséquence directe d'un tel enfoncement dans son mal. Maintenant qu'il exprime le désir de rentrer au monastère, l'important va être de tester si les choses ont effectivement bougé, sans quoi ce sera de nouveau très rapidement l'impasse. Le « dernier rang » n'est pas anodin, il évoque l'abaissement du Christ, et le frère ne pourra y demeurer qu'en se mettant à la suite de celui qui s'est fait obéissant jusqu'à la mort.

L'orgueil, c'est en effet ne plus rien écouter ni personne hormis soi ! Les choses doivent donc être reprises au point de départ. De même qu'à celui qui « frappe à la porte du monastère pour s'y engager dans la vie religieuse on lit à plusieurs reprises la Règle tout au long » afin qu'il voit s'il est capable ou non de l'observer, ainsi convient-il de discerner si celui qui revient est maintenant disposé à concrétiser les premières lignes du prologue : « Ecoute ... prête l'oreille de ton cœur ... reçois ... mets-en pratique, afin de retourner par le labour de l'obéissance à celui dont t'avait éloigné la lâcheté de la désobéissance ». Sans une telle ouverture, la voie du retour ne pourra être désormais que fermée.

Remarquons que le texte parle de voie, et non de porte. La porte, c'est l'humilité, toujours prête à s'ouvrir, à se rouvrir. Chaque fois que nous tombons, Dieu vient y frapper et nous presse de sortir de nous-même vers lui « qui peut tout », comme le soulignait encore le chapitre précédent. Demeurer au monastère, est-ce bien pour chacune nous engager sur ce chemin de conversion toujours à reprendre, à rechoisir ? Comment aujourd'hui nous ouvrirons nous à la grâce du Dieu qui sauve ? Saint Benoît répondrait : « Par autant d'actes d'humilité » qui nous apprendrons à préférer le Christ à toutes nos étroitures. Car il ne suffit pas de lui dire : Seigneur, Seigneur !

RB 30 – COMMENT CORRIGER LES JEUNES ENFANTS (v.1-3)

Les chapitres 23 à 30 traitent de l'excommunication pour les fautes. Le dernier de la série que nous venons de lire se termine par une formule qui en dit bien la visée : « ut sanentur », non pas « afin qu'ils se corrigent », comme il est traduit, mais « afin qu'ils soient guéris, remis en bon état ». La perspective n'est pas répressive mais salutaire. Nos fautes disent quelque chose de notre état, non pas tant lorsque nous les commettons que lorsque nous nous positionnons vis à vis d'elles. Réparer nos manquements est indispensable si nous voulons ne pas en rester au stade de l'enfance ou de l'adolescence mais « parvenir à l'état d'adultes, à la taille du Christ dans sa plénitude », comme le dit saint Paul aux Ephésiens, ajoutant que cette croissance se fait « ensemble ».

Au terme de ces chapitres sur l'excommunication, c'est donc vers la plénitude du salut que saint Benoît nous oriente : « ut sanentur », afin qu'ils soient, que nous soyons guéris. « En présence des faux bien-portants, relève Isaac de l'Etoile dans l'un de ses sermons, le bon malade est guéri et, reconnaissant son péché, il commence par le déclarer pour être justifié ». Ce n'est pas pour rien que le passage entendu hier parlait d' « éprouver l'humilité ». C'est elle qui « ouvre la voie du retour ».

Face à ce que nous pensons, disons, faisons, omettons, la question déterminante, non pour l'autre mais pour moi personnellement, est : « Quel est mon âge ? », âge qui dépend non des années civiles ou monastiques, mais de ce qui m'anime en profondeur. « Il est, dit ailleurs saint Benoît, un mauvais zèle, un zèle amer, qui sépare de Dieu et mène à l'enfer. De même, il est un bon zèle qui sépare des vices, et mène à Dieu et à la vie éternelle ». Ce bon zèle commence à partir du moment où nous devenons capable de nous remettre en cause, ce qui n'est jamais facile ni évident mais s'avère essentiel pour toute croissance, personnelle et communautaire.

Je terminerai avec une citation d'Angelus Silesius : « Grandis et sors de toi, ... Aie l'énergie de devenir ! Pourquoi restes tu fumée et apparence? ... Veux-tu aller à la rencontre de Dieu ? ... Il est nécessaire que nous soyons devenus constitutivement un homme nouveau ». Quel que soit notre âge, Dieu est à l'œuvre pour nous renouveler et c'est en accueillant sa parole que nous passerons d'un faire inadéquat à un être qui se reçoit de lui, c'est-à-dire de celui qui nous offre sans cesse de pouvoir devenir, en actes et en vérité, enfants de Dieu.

RB 31 – LES QUALITES QUE DOIT AVOIR LE CELLERIER DU MONASTERE (v.1-12)

Au-delà du cellérier, ce chapitre de la Règle nous interpelle sur notre propre attitude, tant vis-à-vis des autres membres de la communauté (n'être ni hautain, ni injuste, ne pas rebuter avec mépris, etc.), que des objets et des biens du monastère (n'être ni brouillon, ni négligent, ni dissipateur, etc.). Pour discerner ce qui, dans notre conduite, demande quelque amendement, la meilleure aide est sans nul doute ce que saint Benoît, à la suite de la Bible, nomme « la crainte de Dieu », c'est-à-dire que nous ne saurions avancer de plus en plus vers lui sans placer et replacer toutes nos actions et réactions sous son regard, lui qui désire « que personne ne soit troublé ni

contristé dans cette maison » où nous vivons, certes, mais qui est avant tout la sienne, comme nous le rappellera demain la conclusion de la seconde partie.

A propos des ajustements incessants que ce propos de communion exige, saint Benoît a parlé ailleurs de « satisfaction convenable ». Nos manquements, petits ou grands, causent de la tristesse et du trouble autour de nous, mais aussi et d'abord en nous, nous laissant insatisfaites, de nous et, par projection, des autres et de tout ! La « bonne parole » dont il sera question dans le passage suivant, est celle qui, refusant de faire le partage des bonnes raisons et des mauvais torts, pose le choix qui seul convient, celui de la réparation et de la réconciliation. Plus profondément encore cette « bonne parole qui vaut mieux qu'un don excellent » est la « parole divine », également mentionnée à la fin de ce chapitre 31.

Au-delà de nos demandes multiformes, de quoi en effet avons-nous essentiellement besoin, sinon de cette parole qui seule peut nous combler parce qu'elle nous remet en présence de Celui par qui tout existe et par qui nous sommes, de qui tout vient et vers qui nous allons. Plus nous sommes affairées, accaparées par l'administration des biens temporels, plus nous avons besoin de cet enracinement dans la parole de Dieu qui nous permet, en tout ce qui nous entreprenons, de ne pas perdre de vue l'essentiel et d'y revenir quand nous nous en sommes éloignées. Qu'est ce qui, finalement, nous empêche d'être satisfaites ? N'est ce pas souvent de ne pas nous référer suffisamment à cette parole vivante hors de laquelle tout ce que nous faisons perd sens ? « La Parole qui te porte, toi et moi, et toutes choses, je la porte à mon tour en moi, et la garde » dit Angélu Silesius. Là est le chemin pour « faire tout avec mesure », comme y invitait la finale de ce passage.

RB 31 – LES QUALITES QUE DOIT AVOIR LE CELLERIER DU MONASTERE (v.13-19)

« Avant tout il aura l'humilité », spécifie saint Benoît au début de cette seconde partie du chapitre 31. Humilité qui s'exprime dans la bonne réponse donnée à la place de ce qui ne peut être accordé. « S'il ne peut accorder ce qu'on lui demande, il donnera au moins une bonne réponse, selon qu'il est écrit » au livre du Siracide : « Une bonne parole vaut mieux qu'un don excellent. A noter la référence à l'Ecriture, de même un peu plus loin, à la parole divine : c'est en elle que s'enracine toute bonté. Dans le passage lu hier, il était déjà question d'« un frère venant demander quelque chose de déraisonnable » et auquel il convenait de « refuser, avec raison et humilité, ce qui était demandé mal à propos ».

Le rapprochement des deux situations est éclairant. Le terme latin « ratio », raison, renvoie fondamentalement à la « manière de voir, d'être, d'agir ». Saint Benoît nous dit que cette attitude peut être faussée, mais aussi qu'une bonne parole peut la réorienter adéquatement. Cette « bonne parole vaut mieux alors qu'un don excellent ». Elle nous aide à dépasser le rapport déplacé à telle ou telle chose et nous remet dans une juste relation à nous même et aux autres, sous le regard de Dieu, en quoi consiste le premier degré de l'humilité.

Demander de façon raisonnable, c'est savoir attendre le bon moment, non par calcul pour arriver à ses fins, mais parce que cette distance entre soi et l'objet permet de le voir à sa véritable mesure, de nous différencier de nos besoins, tout en

reconnaissant et en assumant leur réalité. Le délai permet également d'envisager l'autre comme une personne, de ne pas la réduire à la cause ou à la solution de mes manques. Où prennent source nos manières de voir, d'être, d'agir ? A nous donc de nous montrer, par nos paroles et par notre attitude, de « la maison de Dieu, afin que nul n'y soit troublé ou contristé ».

RB 32 – LES OUTILS ET OBJETS DU MONASTERE (v.1-5)

Les chapitres de la règle que nous lisons ces jours ci ont trait au domaine matériel, façon pour saint Benoît de nous rappeler que la recherche de Dieu se vit les deux pieds sur terre, que les réalités visibles et les invisibles marchent de pair. « Traiter les objets du monastère avec malpropreté ou négligence » manifeste que quelque chose, à l'intérieur du moine, n'est pas en place ou relâché, d'où l'opportunité d'une réprimande pour le provoquer à se ressaisir. De même, le chapitre suivant soulignera la nécessité de reprendre « celui qui se complait dans le vice de la propriété » ; et encore, après demain, lorsque saint Benoît examinera « si tous doivent recevoir également le nécessaire » et statuera, « par égard aux infirmités, qu'on partage à chacun selon ses besoins », il dénoncera vigoureusement « le vice du murmure ».

Aussi bien l'inattention aux choses que le fait de s'y accrocher, de les accaparer, révèlent une manière de voir et de se situer inadéquates. Au cellérier, saint Benoît a enjoint de « regarder les objets et les biens du monastère comme les objets sacrés de l'autel ». Tout dans le monastère doit nous servir à avancer de plus en plus vers Dieu. L'ajustement de notre comportement en la matière ne peut s'opérer que sous son regard. Ce n'est pas trop dire que nous le dédaignons quand, d'une manière ou d'une autre, nous négligeons les moyens concrets qui nous sont offerts de progresser sur ce chemin de conversion.

Le rapport aux choses est loin d'être anodin, il est le canal par lequel s'exprime la relation à nous même, aux autres, à Dieu. Aussi chaque réalité est-elle précieuse, comme un don de sa grâce dont nous avons à prendre soin mais dont nous ne sommes et ne serons jamais propriétaires. Remettre de l'ordre dans ses affaires peut être le signe d'un sursaut intérieur, l'amorce d'un redémarrage spirituel. Quant à notre façon d'utiliser le bien commun, elle dit beaucoup du souci et du respect de nos sœurs, ou de notre égoïsme et de notre irresponsabilité. Tout comme notre manière plus ou moins maîtrisée de manipuler les objets est un bon indicateur du niveau de nos relations fraternelles. Bref, conversion personnelle et attitude communautaire responsable sont liées. Saint Benoît nous dit ce matin que « les outils et les objets du monastère » peuvent nous aider à promouvoir l'une et l'autre.

Sans revenir aux 73 instruments de l'art spirituel que nous utiliserons toujours avec profit, le simple relevé des verbes qui charpentent ce chapitre 32 suffit à nous indiquer dans quel sens travailler. Saint Benoît parle successivement de « confier », de « remettre », de « donner », de « recevoir ». Quelles dépositaires sommes nous ? « Homme, écrit Angelus Silesius, si tu prétends que quelque chose te détourne de Dieu, c'est que tu ne fais pas encore bon usage du monde, comme il sied ». Et dans une autre sentence, il précise : « Chrétien, quoique tu fasses, recouvre le d'or. Sinon Dieu n'a de tendresse ni pour toi, ni pour tes œuvres ».

RB 33 – SI LES MOINES DOIVENT AVOIR QUELQUE CHOSE EN PROPRE (v.1-8)

« Qu’as-tu que tu n’aies reçu ? Et si tu l’as reçu, pourquoi t’enorgueillir comme si tu ne l’avais pas reçu ? », demandait déjà saint Paul aux Corinthiens. Si saint Benoît fustige avec tant de force « le vice de la propriété », en soulignant, dès les premiers mots de ce chapitre 33, qu’« il faut le retrancher du monastère jusqu’à la racine », c’est pour mieux nous apprendre à tout, et surtout, à nous recevoir. « Donner ... recevoir ... posséder ... »

Ce chapitre 33 souligne combien il importe que ces gestes essentiels s’inscrivent dans une ouverture à l’autre, qu’ils soient au service de la communion fraternelle. « Que tout soit commun à tous, ainsi qu’il est écrit ». Pour ce faire, saint Benoît les réfère à l’autorité. « S’approprier quelque chose » relève de « la témérité », de l’orgueil, en tant justement qu’attitude excluant toute instance tierce entre soi et l’objet : ni autorisation, ni permission, on prend. Jean François Deniau a cette formule choc dans ses mémoires : « Un, c’est Dieu. Trois, c’est l’équilibre. Deux, c’est la guerre ». « Avoir quelque chose en propre » est vicié à la racine quand ce que nous possédons nous possède, nous referme sur nous.

« Le bel échange que vous avez fait de toutes les choses que vous pouviez posséder dans le monde, dit saint Bernard à ses frères dans son premier sermon pour la dédicace, puisqu’en abandonnant tout, vous avez par là mérité d’appartenir en propre au souverain créateur du monde, de l’avoir lui-même pour votre partage, puisqu’il est certain qu’il sera lui-même la part et l’héritage de ceux qui sont à lui ». Lorsque saint Benoît rappelle qu’ « il n’est même plus licite aux moines d’avoir à leur disposition ni leur corps ni leurs volontés », c’est bien à cette « donation solennelle », au jour de notre profession, de tout ce que nous avons et de tout ce que nous sommes, qu’il nous renvoie.

Il n’y a pas de grâce qui advienne sans passer par un travail de désappropriation intérieure, elle le suppose en même temps qu’elle le suscite, l’élargit toujours davantage. Si, comme le dit encore ce chapitre 33 de la Règle, « il faut retrancher du monastère jusqu’à la racine ce vice de la propriété », c’est, de fait, parce qu’il convient, de « ne rien préférer à l’amour du Christ ». Les deux sont intimement liés et progressent de paire.

Saint Benoît nous dit ce matin que cela s’apprend de recevoir, de se recevoir ; il nous enseigne à passer du registre de l’avoir à l’être, de l’avoir pour soi à l’être pour Dieu, c’est-à-dire à devenir capacité, puisque l’homme a été créé capable de Dieu. Et saint Bernard de conclure : « Nous ne dirons donc pas, avec les enfants d’iniquité, en parlant des biens temporels : Bienheureux le peuple qui a ces choses en partage, dont les greniers et les celliers regorgent, dont les troupeaux abondent, etc., mais nous dirons : Bienheureux le peuple qui a le Seigneur pour son Dieu ».

RB 34 – SI TOUS DOIVENT RECEVOIR EGALEMENT LE NECESSAIRE (v.1-7)

« Si tous doivent recevoir également le nécessaire ». En affirmant que non, saint Benoît sait qu'il prend un risque. A preuve l'injonction finale visant à couper court à toute forme de murmure. Ce qu'il vient de statuer est en effet bien propre à générer une multitude de récriminations ... même s'il n'innove en rien et que sa référence en la matière est on ne peut plus saine, le principe de base provenant en ligne directe de l'écriture. « Comme il est écrit : On partageait à chacun selon ses besoins ».

Mais voilà, la difficulté vient de ce que nous entendons ce droit à la différence, que nous savons par ailleurs si bien revendiquer, toujours plus ou moins à notre propre avantage. Que l'autre reçoive plus et c'est l'amertume de l'envie et de la jalousie. Le résultat n'est pas meilleur si les choses tournent à notre bénéfice : de la tristesse mentionnée précédemment nous passons alors à une autosatisfaction tout aussi déplacée. Car il s'agit bien pour saint Benoît de nous resituer correctement, et cette correction peut s'avérer sévère, comme il le note pour terminer, face à cette évidence que les uns ont besoin de moins et qu'il faut davantage aux autres.

Comment intégrer pareille inégalité de traitement ? Tous les membres seront en paix, répond-il, si l'on passe d'une considération horizontale du problème à un regard vertical qui le solutionne. Autrement dit, pour ne pas donner prise au vice du murmure en se comparant à l'autre, il est nécessaire de se remettre ensemble sous le regard de Dieu par l'humilité et l'action de grâce. « Celui qui a besoin de moins, rendra grâces à Dieu et ne s'attristera point ; celui à qui il faut davantage, s'humiliera et ne s'élèvera point à cause de la miséricorde qu'on lui fait ». A notre époque où une plus grande diversité devrait rendre les choses plus faciles, le danger qui nous guette est plutôt la singularité. C'est pour revitaliser la communion qu'il sera question demain de mutualité.

RB 35 – LES SEMAINIERS DE LA CUISINE (v.1-11)

Par deux fois dans cette première partie du chapitre 35 consacré aux « semainiers de la cuisine », il est question de « se servir mutuellement » ; tout comme au chapitre 22 saint Benoît invite les moines à « s'encourager mutuellement en s'empressant d'aller à l'office divin » ; ou encore, au chapitre 63 et au chapitre 72, à « se prévenir mutuellement d'honneur » ; et de même, au chapitre 71, à « s'obéir mutuellement ».

Ce « mutuellement » situe nos relations fraternelles hors du rapport dominé – dominant : celui qui sert, honore, obéit, l'éternel dernier, et celui qui est servi, honoré, obéi, l'indélogeable premier ! A la racine du terme latin, *invicem*, il y a « vicis », qui signifie « la succession, l'alternative, la réciprocité, le tour dans un roulement », d'où « la place, le rôle, la fonction, l'office ». Le « service mutuel » situe donc nos relations fraternelles à la suite de Celui qui nous rappelle à chaque occasion et rencontre : « Moi, je suis au milieu de vous à la place de celui qui sert ». C'est en nous montrant sa place qu'il nous remet à notre place.

« Va, ô homme, dit Guillaume de Saint Thierry dans sa 10ème oraison méditative, va, qui que tu sois qui découvres ce trésor dans le champ de ton cœur ; vends tout ce que tu as et toi-même, en serviteur perpétuel, afin de le posséder par droit de possesseur héréditaire, et tu seras bienheureux, et ce sera bon pour toi. Le trésor en ta possession : le Christ en ta conscience ». Bien plus, le « Christ au milieu de

nous », « avec nous tous les jours jusqu'à la fin des temps », selon sa parole. Saint Benoît nous dit comment continuer à découvrir ce trésor au concret du quotidien : dans le service, l'encouragement, la prévenance, l'obéissance mutuels. Est-ce parce que cela est si simple que nous avons tant de mal à nous y engager, à y persévérer ?

La finale du passage va dans le même sens lorsqu'elle souligne l'importance de « savoir ce que l'on donne et ce que l'on reçoit ». Cela ne doit pas s'entendre seulement du cellérier et des objets utilisés par le semainier de la cuisine. Dans cette école du service du Seigneur qu'est le monastère, où « le bon zèle d'une seule procure du bien à toutes et où un zèle amer peut au contraire causer du mal », savoir ce que l'on donne et ce que l'on reçoit est le b-a-ba de tout progrès spirituel. Pour le savoir, il convient d'abord de se le demander : qu'est ce qui est donné et reçu, à longueur de journée, à travers tous les propos tenus, subis ou accueillis, les faits et gestes accomplis ... sans oublier les inadvertances également quotidiennes ?

Il ne s'agit pas de tomber dans le scrupule, ni moins encore de faire les comptes de la voisine, mais de voir l'essentiel. Que convient-il en effet de donner et de recevoir sinon le Christ ? Le service mutuel, dont traite ce chapitre 35, est là pour nous apprendre à nous laisser déloger, nous qui nous mettons encore trop souvent au centre. En ces multiples circonstances qui tissent l'ordinaire de nos journées, savons nous nous demander si c'est bien le Christ qui est donné et reçu, puisque nous sommes au monastère pour apprendre à ne rien lui préférer ?

RB 35 – LES SEMAINIERS DE LA CUISINE (v.12-18)

Les semainiers de la cuisine n'accomplissent rien de grandiose. Nous l'avons entendu hier : « Ils servent leurs frères, font les nettoyages, lavent les linges et les pieds, tiennent propres et en bon état les objets de leur office », bref, « ils s'acquittent de leur tâche ». Saint Benoît prend soin de « donner des aides à ceux qui sont faibles » pour qu'ils puissent le faire « sans tristesse ». De même, pour qu'ils puissent « servir leurs frères sans murmure et sans trop de fatigue », il est prévu que, « une heure avant le repas, les semainiers prennent chacun, en sus de la portion ordinaire, un coup à boire et du pain ». Bref, rien de très élevé dans tout cela.

Et pourtant ... « le sortant dira ce verset : Tu es béni, Seigneur Dieu, toi qui m'as aidé et consolé. L'ayant dit trois fois, il recevra la bénédiction. Celui qui entre en charge lui succédera et dira : Dieu, viens à mon aide, hâte toi de me secourir. Ce verset ayant été répété de même trois fois par tous les frères, il recevra la bénédiction et entrera en charge ». Le but de ce chapitre 35 est de nous apprendre à nous laisser rejoindre par Dieu au plus concret de notre réalité quotidienne, à nous laisser habiter et transformer par sa présence dans l'ordinaire de nos gestes les plus terre à terre. Tout est là, dans une remise de soi à la grâce de Dieu, sans qui nous ne pouvons rien faire, ou dans l'action de grâce à Dieu qui se donne à nous à travers l'ordinaire le plus banal pour peu que notre cœur s'ouvre à la plénitude de son amour.

« Le Christ fait avec nous, en nous, ce que nous faisons par lui, en lui », rappelle Baudouin de Ford dans son cinquième traité. Il dit de même dans le quatrième :

« Dieu opère le vouloir et le faire, il meut l'âme de l'intérieur, pour qu'elle croie, espère, aime, obéisse, pour qu'elle voie toujours celui qu'elle aime, qu'elle atteigne celui qui l'atteint, en d'autres termes, pour qu'elle consente toujours à la volonté de Dieu ». Le service mutuel est le lieu où nous apprenons, jour après jour, à n'avoir rien de plus cher que le Christ présent au milieu de nous à la place de celui qui sert.

Saint Benoît nous montre ce matin à le reconnaître dans toute notre vie, à le suivre dans toutes nos actions, à l'aimer dans toutes nos relations. « Par cet exercice, entendons nous hier, on acquiert plus de mérite et de charité ». Quelle ouverture offrons-nous, dans l'accomplissement de nos divers services de communauté, au renouvellement qu'ils génèrent dans notre façon de penser, de faire, d'être ?

RB 36 – LES FRERES MALADES (v.1-10)

Ce chapitre 36 sur « les frères malades » nous ramène à notre vulnérabilité foncière. Les causes de notre faiblesse peuvent être diverses : il y a les maladies du corps, pour lesquelles saint Benoît demande un très grand soin, l'expression revient deux fois ce matin, et il y a les maladies spirituelles, évoquées au chapitre 2. Le chapitre 27 a mentionné, à côté des « âmes saines », « le soin des âmes malades ». Et le chapitre suivant, « de ceux qui, souvent repris, refusent de se corriger », a développé toute une terminologie médicale : « faire ce que fait un sage médecin : employer les cataplasmes, les onguents des exhortations, les remèdes des divines Ecritures, enfin la brûlure de l'excommunication ». A quoi s'ajoute la prière « afin que le Seigneur, qui peut tout, rende la santé à ce frère malade ». Puis, « si ce remède n'opère point la guérison, prendre le fer qui tranche ... de peur qu'une brebis malade ne contamine tout le troupeau ».

Sans nous conduire jusqu'à pareille extrémité, nos manquements et égarements quotidiens suffisent à nous détourner de celui qui veut notre salut. L'Abbé Isaïe confessait déjà dans un de ses apophtegmes : « Le médecin est bon, il ne me demande pas d'honoraires, mais ma paresse ne me permet pas d'aller le consulter. Il vient lui-même chez moi me soigner et me trouve mangeant des choses qui font suppurer mes blessures. Il m'exhorte à cesser désormais, mais le plaisir de leur goût séduit mon cœur. Quand j'ai mangé, alors je le regrette, mais mon repentir n'est pas véritable. Il m'envoie des aliments, me disant : 'Mange pour guérir', et ma mauvaise habitude ne me permet pas de les prendre. En fin de compte, je ne sais ce que je ferai ». Puis il conclut : « Pleurez donc avec moi, vous tous, mes frères, qui me connaissez, afin qu'un secours plus grand que mes forces me vienne et me domine pour que je devienne digne d'être son disciple : car à lui est la force dans les siècles des siècles. Amen » (logos 14, 3 et 4).

Si notre faiblesse nous fait tomber, et de fait, nous nous y heurtons sans cesse, elle peut devenir aussi notre meilleur appui pour nous laisser guérir et transformer par le « secours plus grand que nos forces » que le Seigneur offre encore et toujours à qui accueille sa parole. « S'il n'y avait pas ta faiblesse, par où pourrais-je entrer ? », répond Dieu à l'homme qui lui demande compte du mal dans la pièce d'Eric-Emmanuel Schmitt : « Le Visiteur ».

RB 37 – LES VIEILLARDS ET LES ENFANTS (v.1-3)

Il est deux fois question de considération dans ce très bref chapitre 37. Au verset deux, saint Benoît demande d'avoir égard, « consideretur », à la faiblesse des vieillards et des enfants, et au verset trois, d'user envers eux d'une tendre condescendance, « pia consideratio ». Le chapitre 34, « si tous doivent recevoir également le nécessaire », avait déjà stipulé « qu'on ne fasse pas acception des personnes mais qu'on ait égard – consideratio sit – aux infirmités ». Cette prise en considération des besoins réels de chacun se retrouvera au chapitre 48 à propos des « frères malades ou délicats : on leur donnera tel ouvrage ou métier qui les garde de l'oisiveté, sans les accabler ni les porter à s'esquiver. L'abbé doit avoir leur faiblesse en considération ». De même le chapitre 55 demande à l'abbé, dans la distribution de ce qui est nécessaire, d' « avoir égard, considerat, aux besoins des faibles et non à la mauvaise disposition des envieux ». Hier, le chapitre 36 soulignait la dimension verticale de cette attitude mesurée mais sans laxisme. « Les malades considéreront que c'est en l'honneur de Dieu qu'on les sert ».

En nous aidant à ne pas perdre de vue aussi bien les personnes que Dieu, la Règle nous rappelle qu'elle n'est pas un absolu réservé à une élite, mais un moyen dont la visée est notre progrès humain et spirituel, de manière, soulignera le chapitre 64, que « les forts désirent faire davantage et que les faibles ne se dérobent pas ». Le terme latin « considerare » renvoie au fait d'examiner avec attention, comme on regarde les astres, « sidera », pour prendre ou garder la bonne direction. « Quel que soit le sujet qui se présente à ta considération, écrit saint Bernard à Eugène III, refuse de l'accueillir s'il n'a point de rapport avec ton salut ». « Considérons donc, nous a-t-il été dit en conclusion du chapitre 19, comment nous devons nous tenir en la présence de la divinité et de ses anges ».

RB 38 – LE LECTEUR DE SEMAINE (v.1-12)

« Pour penser, il faut manger, écrit Teilhard de Chardin dans le Phénomène humain. Mais que de pensées diverses pour le même morceau de pain ! Les mêmes calories semblent aussi indifférentes que nécessaires aux valeurs spirituelles qu'elles alimentent » (p.61). C'est assurément pour consolider ce lien entre nourriture et valeurs spirituelles que saint Benoît stipule, avant même d'établir la mesure de la nourriture et de la boisson (chapitres 39 et 40) ou encore l'heure à laquelle les frères doivent prendre leur repas (chapitre 41), que la lecture ne doit jamais manquer à table. Par là, il nous rappelle que c'est corps et esprit, indissociablement, que nous sommes au Seigneur.

S'il est nécessaire de refaire quotidiennement nos forces pour pouvoir le servir, il est tout aussi indispensable de nourrir notre cœur pour sans cesse les réorienter vers lui. Autrement dit, et pour reprendre les propos de Teilhard de Chardin, l'attention requise à la voix du lecteur pendant le repas a pour but de faire sortir de l'indifférence les calories nécessaires que nous absorbons, en les ordonnant à l'alimentation des valeurs spirituelles qui nous viennent au travers de cette lecture. « Ce n'est pas seulement de pain que l'homme vivra », disait déjà le Deutéronome, et c'est pourquoi tout commence avec « la lecture qui ne doit jamais manquer à la table des frères ».

Nous n'avons pas grande difficulté à être là et à l'heure à table, ce qui est d'ailleurs indispensable au bon déroulement des choses. Sommes-nous aussi empressées et attentives vis-à-vis de cet autre moyen de nous refaire qu'est la lecture, laquelle ne manque pas de nous être servie abondamment, que ce soit à l'office, au scriptorium, au réfectoire, le tout étant de savoir en profiter, au sens où l'on parle de profiter des aliments, et pour cela de l'apprendre. Saint Benoît travaille en ce sens en nous invitant ce matin à regarder plus haut que notre assiette, à ouvrir nos oreilles en même temps que notre bouche pour ne pas simplement considérer de quoi, mais plus encore de qui nous avons faim, en prenant soin de nourrir à la fois notre cœur et notre corps.

Dans son « Petit livre de proverbes », Galland de Reigny, moine cistercien du 12^{ème} siècle, parle de « ceux qui lisent des ouvrages » comme de « convives spirituels ». Il est intéressant de remarquer que le traducteur n'a pas rendu le terme latin « lector » par « lecteur = celui qui lit », mais par « liseur = celui qui aime lire ». « Les convives spirituels sont les liseurs d'ouvrages ». « Entendre volontiers les saintes lectures », nous a déjà enjoint le 55^{ème} instrument des bonnes œuvres. « Volontiers » - libenter – le mot signifie : « cela me fait plaisir, je le fais volontiers, de bon gré, parce que cela me rend heureuse, contente » - ici, de Dieu, et la lecture est qualifiée de sainte en tant que, telle une nourriture substantielle, elle se propose à notre assimilation pour nous consacrer davantage à lui.

La référence, au début et à la fin de ce chapitre, à la Messe et à la Communion est à cet égard significative. La consigne de Guillaume de Saint Thierry dans sa lettre aux frères du Mont-Dieu reste d'actualité : « Il faut chaque jour, écrit-il au paragraphe 122, détacher quelque bouchée de la lecture quotidienne et la confier à l'estomac de la mémoire : un passage que l'on digère mieux et qui, rappelé à la bouche, fera l'objet d'une fréquente rumination ; une pensée plus en rapport avec notre genre de vie, capable de soutenir l'attention, d'enchaîner l'âme et de la rendre insensible aux pensées étrangères ». Tout ce que nous avalons, tant par la bouche que par les oreilles et le cœur, doit nous profiter pour croître dans la grâce de l'appel de Dieu.

RB 39 – LA MESURE DE LA NOURRITURE (v.1-11)

Saint Benoît nous parle ce matin de ce qui suffit (3 fois), de ce qu'on ajoute (2 fois) et de ce qui est en excès (2 fois également). Ce qui suffit est en effet sujet à variation, ceci en fonction des santés – « à cause des infirmités diverses » – , des saisons – « s'il se trouve des fruits ou des légumes frais – , du temps liturgique – « soit qu'il n'y ait qu'un repas, soit qu'il y ait dîner et souper » – , du travail accompli – « s'il arrive que les frères ont travaillé plus qu'à l'ordinaire », de l'âge – « aux enfants on ne servira pas la même quantité de nourriture ». Le latin utilise le terme de « refectio » : ce qui suffit est ce qui nous permet de nous refaire. L'excès, ici sous forme d'indigestion, est qualifié de « contraire » : il nous défait, loin de nous refaire, il appesantit nos cœurs. La conclusion s'impose d'elle-même : « garder la sobriété en tout ».

Au chapitre précédent, il a été question de la lecture pendant le repas. Elle nous rappelle que « l'homme ne vit pas de pain seulement », car s'il importe d'alimenter nos corps, il est tout aussi indispensable de nous reconstituer en profondeur. A ce

niveau, saint Bernard souligne, dans son 3^{ème} sermon pour la Dédicace, que « les aliments ne nous manquent pas : nous entendons fréquemment les sermons, plus souvent encore la lecture de passages des Ecritures, et, parfois, nous goûtons les délices d'un élan spirituel fervent ... Nous avons en outre le pain des larmes qui, pour s'avérer moins savoureux, n'en affermit pas moins parfaitement le cœur de l'homme. Et nous avons encore le pain de l'obéissance, dont le Seigneur parle à ses disciples en ces termes : Ma nourriture est de faire la volonté de mon Père. Enfin, par-dessus tout, nous avons le pain vivant venu du ciel, le corps du Seigneur et Sauveur, nourriture dont la puissance renverse toute la puissance du parti adverse ». C'est assurément pour ne pas perdre le profit de ces nourritures spirituelles que le chapitre suivant nous engagera, face à ce que nous avons ou n'avons pas, à bénir Dieu et à nous abstenir de murmurer.

RB 40 – LA MESURE DE LA BOISSON (v. 1-9)

Dans l'ensemble de la règle il est question une douzaine de fois du murmure. Quand on fait le tour des occurrences, on remarque qu'elles se trouvent dans deux contextes bien particuliers et différents : celui de l'obéissance et celui du repas. De l'obéissance, le chapitre 5 dit qu'elle « ne sera bien reçue de Dieu et agréable aux hommes, que si l'ordre est exécuté ... sans murmure ... Si le disciple murmure non seulement de bouche mais encore dans son cœur, même s'il exécute l'ordre reçu, cet acte ne sera pas agréé de Dieu, qui voit le murmure dans sa conscience. Bien loin d'être récompensé, il encourt la peine des murmurateurs ». Le chapitre 23 évoque dans le même sens le « frère récalcitrant ou désobéissant ou orgueilleux ou murmurateur ». Sommes nous suffisamment conscientes, convaincues d'expérience, que chaque acte vrai d'obéissance nous apporte une grâce de conversion, d'ouverture de notre cœur à Dieu et à nos sœurs ? A l'inverse, le murmure nous referme sur nous.

Le deuxième contexte où il apparaît est le repas. Aujourd'hui saint Benoît parle de « la mesure de la boisson », et comme à son habitude, il établit la bonne mesure loin des extrêmes, en tenant compte de « la situation du lieu, du travail, des saisons », mais d'abord des personnes, puisque le passage commence par un « scrupule à régler l'alimentation d'autrui » et se poursuit avec un « égard au tempérament des faibles ». Il y a « ce qui suffit », mais aussi ce qui est possible ou non, et c'est là, face aux limites imposées par le réel, qu'il enjoint de « bénir Dieu et de ne pas se plaindre - littéralement, de ne pas murmurer - » Et il conclut : « C'est l'avertissement que nous donnons avant tout : qu'ils s'abstiennent de murmurer ».

Comment réagissons nous face aux limites inhérentes à toute réalité d'ici bas : les nôtres, celles des autres ou celles liées aux circonstances, aux événements ? L'excès, lui, outrepassé les limites, et au chapitre 4, les instruments 34 à 40 nous ont mis en garde selon une thématique similaire : « N'être point orgueilleux, ni adonné au vin, ni grand mangeur, ni endormi, ni paresseux, ni murmurateur, ni détracteur ». Au chapitre 35, saint Benoît a veillé à ce que l'excès ne parte pas en sens inverse : « Une heure avant le repas, les semainiers prendront en sus de la portion ordinaire un coup à boire et du pain ; de cette façon, à l'heure du repas, ils serviront leurs frères sans murmure ». On verra demain, avec le chapitre 41, que cette heure du repas est réglée en fonction du travail et des saisons, de façon à ce que « les frères

accomplissent leur tâche sans motif légitime de murmure ». Même souci d'un « travail sans murmure » au chapitre 53 et, à cette fin, une aide est apportée à ceux qui ont la charge de la cuisine des hôtes.

Quel enseignement retirer de tout cela ? Si l'obéissance nous dit que ce qui convient au moine, c'est de revenir à Dieu, le murmure, lui, marque une stagnation. Les citations précédentes nous indiquent divers moyens d'en sortir, de repartir, et, partant, de bénir Dieu : entrer dans ce qui est demandé ; s'éloigner des excès et des extrêmes, dans un sens comme dans l'autre d'ailleurs ; sustenter son cœur de qui est agréable à Dieu, pratiquer le service et l'entraide.

Pour que « jamais n'apparaisse le vice du murmure », saint Benoît avait posé au chapitre 34 qu' « on partage à chacun selon ses besoins ». Ce matin, il démarre la réflexion avec une autre citation de l'écriture : « Chacun a reçu de Dieu son don particulier ». Le don par excellence que Dieu nous partage, de façon quotidienne et particulière, c'est le pain et le vin eucharistiques. Recevoir ce don, c'est nous ouvrir à un autre murmure, celui de l'Esprit qui nous fait connaître les choses qui plaisent à Dieu, et ce murmure-là, nous ne l'écouterons jamais trop ni en vain !

RB 41 – A QUELLE HEURE LES FRERES DOIVENT PRENDRE LEUR REPAS (v.1-9)

Ce chapitre 41 de la Règle nous rappelle combien notre quotidien monastique est très concrètement rythmé par l'année liturgique. D'emblée, saint Benoît inscrit une question apparemment des plus terre à terre – déterminer « à quelle heure les frères doivent prendre leur repas » – dans le registre de l'économie divine. « Depuis la sainte Pâque jusqu'à la Pentecôte, les frères dîneront à la sixième heure ... Depuis la Pentecôte, au cours de tout l'été ... ils jeûneront jusqu'à la neuvième heure ... Depuis le 13 septembre jusqu'au commencement du Carême ... ils prendront leur repas toujours à la neuvième heure ... Pendant le Carême jusqu'à Pâques, ils mangeront après les Vêpres ... » Mentionnée au début et à la fin, à la fois commencement du cycle et le portant à son achèvement, « la sainte Pâque » est l'axe autour duquel tout se déroule et s'organise : invitation permanente à relire et à réajuster notre vécu à la lumière de ce mystère dont nos célébrations eucharistiques continuent d'annoncer au monde l'efficacité rédemptrice.

Bien en lien avec la thématique de ce passage de la Règle, le numéro 2 de la constitution 17 spécifie : « Les différents temps de l'année liturgique ont une grande valeur pour nourrir et enrichir la vie contemplative des sœurs ». Pour « que tout puisse être fini à la clarté du jour » de la Résurrection, pour que tout se fasse à la lueur du jour » du Seigneur, à la lumière du Verbe fait chair, venu dans nos ténèbres pour nous sauver, saint Benoît nous invite à laisser revivifier et renouveler dans la foi les profondeurs de notre être, le tout de notre vie.

RB 42 – QUE PERSONNE NE PARLE APRES COMPLIES (v.1-10)

« Les moines doivent s'appliquer au silence en tout temps » vient de nous rappeler ce chapitre 42. Pourquoi ? Saint Benoît n'est pas un théoricien. A travers une pratique,

celle de la lecture avant Complies, il nous répond que le moine se construit par et dans l'écoute de la parole : « On lira les Conférences ou les Vies des Pères ou quelque autre chose qui puisse édifier les auditeurs ».

La fin du chapitre parlera de la « règle du silence » : communément, la règle est un instrument qui sert à mettre droit, qui trace des limites et dirige dans la bonne direction. Se taire prend tout son sens en nous permettant d'être présent, au delà des mots, à nous même et à l'autre sous le regard de Dieu. Le silence est avant tout une expérience, le lieu d'un devenir. Il est aussi facteur d'équilibre puisque, nous dit la constitution 24, il assure à la fois la solitude de la moniale dans la communauté et favorise, outre le souvenir de Dieu, la communion fraternelle. Le respect des lieux et des temps de silence n'a pas d'autre but que de nous rappeler à cette profondeur habitée à laquelle on ne parvient pas sans recul ni évidemment.

Dans un de ses sermons Gueric d'Igny remarque : « Y a t'il rien, qui inculque la règle du silence avec autant de poids et d'autorité ; rien qui réprime le mal inquiet de la langue et les tempêtes de la parole par autant de crainte, que la parole de Dieu silencieuse parmi les hommes ? ... Qui a des oreilles pour entendre entend ce que nous dit ce saint et mystérieux silence du Verbe éternel, car, si mon oreille ne me trompe, entre autres choses dont il parle, il parle de paix au peuple de saints à qui un religieux silence est imposé par révérence pour le sien et à l'exemple du sien ». En nous montrant qu'en matière de silence il ne suffit pas de se taire mais qu'il faut encore écouter, saint Benoît veut donner à la parole, celle de Dieu d'abord, mais aussi la nôtre en son temps et à sa juste place, la chance, ou plutôt faudrait il dire la grâce, de prendre tout son poids.

RB 43 – CEUX QUI ARRIVENT EN RETARD A L'ŒUVRE DE DIEU OU A LA TABLE (v.1-12)

A cinq reprises dans ce chapitre 43 de la Règle, il est question d'arriver. Le titre, déjà, nous apprend qu'il s'agit de « ceux qui arrivent en retard à l'œuvre de Dieu ou à la table ». Puis le verset 4 envisage le cas de « quelqu'un qui arrive aux Vigiles après le Gloria du psaume quatre vingt quatorze ». Avec les « heures du jour », on passe à « celui qui arrive à l'office divin après le verset et le Gloria du premier psaume dit après le verset ». Demain saint Benoît nous parlera de « celui qui, à la table, n'arrive pas avant le verset », en précisant un peu plus loin : « si c'est par négligence ou par sa faute qu'il n'est pas arrivé à temps ».

Que nous faut-il faire pour nous présenter sans retard devant Celui qui, « avant même que nous l'invoquions nous dit : me voici » ? Trois choses sont essentiellement requises, nous dit ce matin saint Benoît. La première : ouvrir les mains. « On quittera tout ce qu'on a dans les mains ». Nous voici invitées à lâcher prise pour que s'ouvre en notre être un espace pour le don que Dieu veut nous faire de lui-même, pour laisser sa grâce se déployer en nous et, partant, entre nous. Deuxième chose : poser des actes de préférence. « On ne préférera donc rien à l'œuvre de Dieu ». Autrement dit, toujours préférer ce qui permet à son œuvre de s'accomplir, là aussi en nous et entre nous. Troisième chose enfin : chaque fois que nous nous égarons, ne pas rester dehors mais revenir en présence de Dieu : « Ainsi nous ne perdrons pas tout et nous aurons des chances de nous corriger ».

Comme le dira la conclusion de ce chapitre 43, ne refusons pas ces quelques choses qui nous sont offertes là pour nous mettre à l'heure de sa grâce. Notre présence à la célébration liturgique signifie notre option, à la fois personnelle et communautaire, de nous en remettre entièrement à Lui et c'est cela qui importe pour que son œuvre s'accomplisse en nous, au milieu de nous. Deux fois dans la Règle, au chapitre 4 et au chapitre 72, il est question de « ne préférer absolument rien », non pas « à l'œuvre de Dieu », mais « au Christ » et « à son amour ». En fait, les deux formules sont équivalentes puisque l'œuvre de Dieu c'est de nous conformer au Christ se dépouillant lui même pour entrer jusqu'à l'extrême de l'amour dans la volonté du Père.

Répondre oui à cet appel de Dieu entendu tout au long du jour initie dans notre être un tel renouvellement, nous apprend ce don transformant de nous même. Y penser chaque fois que la cloche sonne pour l'office, laisser non seulement tout ce que nous avons en main mais aussi dans la tête ou sur le cœur, nous aide à entrer dans cette démarche pascale où nous devenons peu à peu un seul corps dans le Christ, par sa grâce, en découvrant qu'il nous précède toujours, quand bien même nous nous hâtons d'accourir, et même si nous sommes en retard ! C'est dans la foi en Dieu toujours à l'œuvre que notre fidélité à l'œuvre de Dieu fera son chemin.

RB 43 – CEUX QUI ARRIVENT EN RETARD A L'ŒUVRE DE DIEU OU A LA TABLE (v.13-19)

La fin de ce chapitre 43 nous met face aux paradoxes qui nous habitent et nous agitent ! L'exemple de ce frère qui d'abord « n'accepte pas ce qui lui est offert » et plus tard en « vient à désirer ce qu'il avait d'abord refusé ou quelque autre chose », n'est pas sans rappeler les sarabaïtes du chapitre premier, auxquels « la satisfaction de leurs désirs sert de loi », ou encore les gyrovagues, « jamais stables, esclaves de leurs volontés propres et des plaisirs de la bouche ».

« On ne lui accordera absolument rien jusqu'à ce qu'il ait fait une satisfaction convenable ». Saint Benoît n'hésite pas à prendre un moyen radical pour l'aider à sortir d'une telle versatilité. « Chacun, fait remarquer Isaac de l'Etoile dans l'un de ses sermons, se croit d'autant plus heureux qu'il réalise ce qu'il préfère ». « Se croit », souligne t'il, parce que la réalité se charge vite de nous faire faire le tour des choses et de nous ramener à l'insatisfaction initiale. « Faire satisfaction », comme il est préconisé tout au long de ces chapitres sur l'excommunication, consiste au contraire à changer d'orientation. Le remède a été indiqué hier dès les premiers mots : « Ils ne préféreront donc rien à l'œuvre de Dieu ». C'est la reprise du « ne rien préférer à l'amour du Christ » du chapitre 4, justement précédé de son corrélatif : « rompre avec les affaires (qui sont aussi les manières) du monde ».

Plutôt que de n'aboutir à rien qui dure et qui tienne en nous bornant à réaliser ce que nous préférons, il s'agit de nous réaliser dans la préférence du Christ. « Les sœurs, nous dit le numéro 5 de la constitution 3, ne trouvent leur contentement, en persévérant dans une vie simple, cachée et laborieuse, que si elles ne préfèrent absolument rien au Christ, qui les conduise toutes ensemble à la vie éternelle ». Ensemble, puisque nous sommes des cénobites au désert, et cela n'est pas une simple formule. Ce désert nous attend à chaque détour de la vie commune, comme

un passage obligé pour apprendre à quitter notre volonté propre et accueillir ce que Dieu veut nous donner.

Le chemin que saint Benoît nous indique passe par le plus élémentaire, le plus ordinaire, par le biais de ces choses que l'on peut demander et recevoir ou convoiter et prendre, et cela suffit à tout changer. « Avec ton ego, dit Angelus Silesius dans l'un de ses aphorismes, tu cherches tantôt ceci, tantôt cela. Ah, laisse donc faire Dieu selon sa volonté ». Et encore : « Homme, si tu vis en Dieu, si tu meurs à ton amour propre, rien ne t'est plus facile que d'accomplir ses préceptes ».

Chercher, et parfois de façon fort subtile, à parvenir à nos fins, ou nous ouvrir à Dieu à travers ce qu'il nous est donné de vivre : deux attitudes opposées, et nous n'en aurons jamais fini de passer de l'une à l'autre pour mieux apprendre à sortir de notre quant à soi et nous attacher plus profondément au Christ. Comment nous recentrer sur l'essentiel, exprimer très concrètement cette préférence pour le Christ qui est au fondement de notre devenir monastique? La réponse, nous dit saint Benoît, est dans nos choix d'aujourd'hui et de chaque jour.

RB 44 – COMMENT LES EXCOMMUNIES FONT SATISFACTION (v.1-9)

Comme tout être « humain, trop humain », spécifierait Nietzsche, nous faisons l'expérience quotidienne de nos maladroites, de nos fautes plus ou moins graves. Le caractère inévitable de la chose n'est pas là pour nous la rendre indifférente, mais bien plutôt profitable, puisqu'elle peut se transformer en moyen de reprendre la bonne route, c'est à dire d'accéder dans nos relations à un autre niveau, par la grâce du Christ sauveur, qui nous donne la force de ne pas en rester là.

Passé le premier mouvement, il arrive un moment de prise de conscience où il importe de se dire à soi-même, comme à la fin de ce chapitre de la Règle, « cela suffit ». Cela suffit de tous ces arguments que je sais si bien mettre en avant pour me défendre, m'expliquer, me justifier, voir accuser les autres, tout en sentant qu'au fond cela ne colle pas, ne tient pas sous le regard du Seigneur. Avoir le courage de se dire « cela suffit » marque alors un tournant : un lâcher prise pour reconnaître, précisément, mes propres insuffisances, ce qui normalement entraîne un mot d'excuse, une demande de pardon, cette réparation adéquate qui permet que nos fausses routes ne se changent pas en déroutes mais ouvrent sur un nouveau départ.

L'excommunié de ce chapitre 44, celui qui, par sa propre faute s'est mis hors communion, hors communication, est encore enfermé dans son erreur ou, ce qui revient au même, dans ses bonnes raisons. Prosterné, muet, il est, à ce stade, incapable de relations. Le silence extérieur qui lui est imposé est là pour l'amener à tirer un trait, pour l'aider à dire « cela suffit » à tout le discours qui fermente en lui, jusqu'à ce qu'il puisse de nouveau recevoir la bénédiction, une parole bienfaisante qui signifie un dépassement de l'épreuve, pour lui et les autres, inséparablement, donc un retour en communion, une rentrée en communication.

La satisfaction accomplie doit être suffisante, c'est-à-dire donner le temps nécessaire au cheminement intérieur, à la conversion, salutaire pour lui mais aussi pour les autres, inséparablement. Le silence joue un rôle important comme espace pour

prendre du recul et voir les choses en Dieu, les remettre sous son regard, et apprendre, acquérir peu à peu une maîtrise de soi, afin de ne pas dire et faire n'importe quoi, n'importe où, n'importe quand, avant même d'avoir réfléchi, par réaction.

Si les pratiques décrites par ce chapitre appartiennent à une autre époque, des lieux et des temps de silence demeurent pour nous interpeller sur la profondeur où se situent, où s'enracinent nos comportements. Y pensons nous suffisamment, au chœur, au scriptorium, au réfectoire, dans les cloîtres, ou durant ce temps de la nuit qui commence après Complies et va jusqu'à la messe du lendemain, quand le souci d'une atmosphère de calme et de recueillement veut nous permettre d'accéder à cette dimension, à ce positionnement essentiel, qui nous donneront de trouver la note juste dans notre rapport à nous même et à Dieu, et par suite, dans nos relations fraternelles. Profondeur d'apaisement devant laquelle nous ne pourrons jamais dire « cela suffit ».

RB 45 – CEUX QUI SE TROMPENT A L'ORATOIRE (v.1-3)

Le dictionnaire définit ainsi l'humilité : « Sentiment de notre petitesse, de notre faiblesse, qui nous pousse à ravalier toute espèce de hauteur ou d'orgueil ». Petitesse et faiblesse sont un rappel très concret de notre condition de créature. Nous sommes par nature limitées. Evident qu'il n'est pas toujours évident d'admettre, alors qu'à y réfléchir c'est là notre meilleur garde fou. En théorie, oui, nous sommes d'accord, mais en pratique, c'est à dire, lorsque nous sommes directement concernées, touchées, lorsqu'il s'agit de nos propres limites sur lesquelles telle ou telle circonstance met très concrètement le doigt, c'est autre chose ! L'image que nous avons de nous même ou de la façon dont les choses devraient être, résiste ; et puisque elle revient aussi obstinément que la réalité nous ramène à notre pauvreté foncière, l'issue, c'est de la traverser, en consentant à nous recevoir sans cesse, telle que nous sommes, de notre Créateur et Sauveur. Pour cela, nous dit saint Benoît, il n'y a pas d'autre chemin que l'humilité.

Nos fautes, la plupart du temps, nous échappent. Mais si nous ne sommes pas maître de notre premier mouvement, nous sommes responsables de ce que nous faisons à partir de là. Ce qui est grave, ce n'est pas de se tromper mais de ne pas vouloir se corriger, de rester bloquées dans une suffisance qui n'est en fait que la caricature de notre insuffisance. Chacune de nos réactions nous interpelle, nous provoque à revoir notre manière d'être en relation.

Ce court chapitre de la Règle nous rappelle le moyen simple de sortir de nos impasses en la matière : « Par un acte d'humilité ». Nous accepter telles que nous sommes, non pas seulement en parole et de langue, mais en acte et en vérité. Reconnaître que cela, c'est moi, mais en même temps signifier que je désire ne pas en rester là, puisque se corriger, c'est, Dieu aidant, redresser - cum/regere - la situation, se remettre dans le droit chemin de sa grâce qui s'inscrit dans nos vies à travers les lignes courbes de nos chutes et de nos relèvements.

Tout cela, saint Benoît souligne qu'il faut encore le vouloir et le vouloir, c'est nous convertir, poser l'acte d'humilité qui nous ouvre à la vie nouvelle que Dieu ne cesse

de nous offrir, si loin que nous soyons égarées. Au bout du compte, notre pauvreté se révèle notre plus grande richesse : il dépend de nous, du consentement et de l'engagement concret de notre liberté, qu'elle se change en capacité.

Nous n'avons pas trop de toute une vie pour entrer dans une telle transformation : c'est peu à peu que nos limites deviennent le point de départ d'une relation plus large à nous même, aux autres, à Dieu, que la souffrance de nos limites se déploie en joie d'une vie nouvelle reçue au cœur même de notre faiblesse. Nous sommes appelées ce matin à nous laisser rejoindre, à faire, puisqu'il est question d'acte, de notre misère le lieu de la miséricorde de Dieu, et de notre faiblesse un espace pour sa grâce toute puissante. Chaque acte d'humilité est un pas sur ce chemin. Comment choisirons nous aujourd'hui d'avancer, oserons nous répondre à la grâce de Dieu qui, en nous montrant ce qu'il attend de nous, nous donne aussi la force de l'accomplir.

RB 46 – CEUX QUI FONT DES FAUTES EN QUELQUE AUTRE CHOSE (v.1-6)

« Alors que, écrit Grégoire de Narek, je raconte de moi-même les taches de mon âme, toi aussi veuille remettre l'impiété de mes nombreuses fautes à moi qui les confesse, ô Puissant, Toi qui connais les secrets, Sauveur de tous ... Là où règne, en effet, le pardon, le péché est expulsé ; et quand ta vivante parole donne du cœur il n'y a rien d'impossible ; au contraire, c'est pleine illumination, totale force, invincible puissance. A toi sont la Rédemption, la Vie, la Rénovation, la Miséricorde ».

En demandant ce matin au « moine qui commet une faute d'aller aussitôt s'en accuser spontanément », saint Benoît ne vise pas sa confusion mais sa guérison. Autrement dit, ce chapitre 46 nous rattrape au bon moment, celui où nous avons le choix entre reconnaître ce que nous avons fait ou négligé de faire, car nous en sommes responsable, ou, au contraire, l'occulter de quelque façon, et nous devenons alors vraiment coupable de ce qui en résulte en nous et autour de nous. Au lieu de nous laisser réduire à et par nos fautes, nous sommes invitées ici à les retourner en autant d'occasions de croissance humaine et spirituelle. Avouer ses erreurs, convenir de ses défaillances, c'est déjà s'en séparer pour s'attacher à Dieu qui nous sauve et nous recrée sans cesse. Toute demande, tout geste de pardon est, pour la grâce de sa présence et de son action en nous, un raccourci assuré.

Au livre de la Genèse, une formule revient à plusieurs reprises : « Dieu dit et cela fut et c'était très bon » ! En parallèle inverse, face à ce qui est, à la réalité de nos manquements, il y a quelque chose à dire pour que cela cesse d'être mal, de causer du tort à nous même et à notre entourage. Si nous ne le faisons pas, la situation ne pourra que s'aggraver, s'enliser : « Il subira une peine plus sévère », stipule ce passage de la Règle. Assumer les conséquences de nos actes est un signe de cette liberté que Dieu nous a donnée dans le Christ, puisque la démarche manifeste que nous refusons de nous laisser enfermer dans un circuit destructeur, mais que nous nous ouvrons à la vérité pour reprendre le chemin de la vie. Il ne s'agit pas de tomber dans l'excès et de venir à tout bout de champ s'accuser de la moindre broutille.

Saint Benoît parle aussi des « péchés secrets de l'âme », « plaies » qui demandent une discrétion et un savoir faire particuliers. Reste qu'en évoquant le cadre habituel de nos travaux ordinaires, il nous pose la question de fond, celle de l'expression

concrète de notre conversion personnelle et communautaire par laquelle passe l'action transformante de l'Esprit Saint. Certes, nous ne voulons pas nous y soustraire, mais comment nous y prêtons nous ? Dans la manière dont nous réagissons face à nos défaillances de tous ordres, nous répond ce matin saint Benoît, nous engageant ainsi à ne pas en rester là ! Que « la vivante parole de Dieu » mentionnée par Grégoire de Narek nous « donne – en tout cela - du cœur ».

RB 47 – LA CHARGE D'ANNONCER L'ŒUVRE DE DIEU (v.1-4)

Saint Benoît nous parle ce matin de « la charge d'annoncer l'heure de l'œuvre de Dieu ». Dans un commentaire qu'il fait de la Règle, Dom Denis Huerre dit que « lorsqu'on sonne l'œuvre de Dieu, c'est toujours une annonce, une annonce joyeuse et toujours nouvelle, comme fut pour Marie l'Annonce de la Bonne Nouvelle. C'est Dieu qui nous visite et nous invite à la rencontre ». Nous sommes ordinairement loin de nous situer à une telle hauteur de vue, qui est aussi profondeur de foi, lorsque la cloche retentit. Elle continue pourtant, à longueur de jour et d'année, de nous rappeler que Dieu ne se lasse jamais de nous faire signe, qu'il est à l'œuvre en nous, entre nous, au milieu de nous et autour de nous pour le salut de tous.

Combien de fois l'avons nous déjà entendue sonner depuis que nous sommes au monastère ? Aussi élevé soit le nombre, il n'y a pas trop de cela pour traverser l'épaisseur de nos routines, de nos endormissements, de nos distractions, de nos égarements. Comme la goutte d'eau qui tombe obstinément finit par creuser la pierre la plus dure ! Le début du prologue établit un lien entre l'oreille et le cœur : l'annonce de l'œuvre de Dieu veut pareillement ouvrir l'oreille de notre cœur jusqu'à ce que cet office de plus auquel nous arrivons par habitude se change en rencontre, puisque « l'heure » dans la Bible, n'est pas une simple indication de temps, mais renvoie à l'accomplissement du dessein de Dieu ici et maintenant, au moment venu de la manifestation de sa gloire.

L'insistance de Saint Benoît sur tout ce qui a trait à la qualité de l'office souligne encore l'importance de ce qui se passe là, importance qui ne vient pas d'un souci à l'horizontale de faire bien et beau pour une impression extérieure, mais qui est à comprendre dans cette optique verticale d'édifier, au sens propre, les assistants, de les construire intérieurement en les éveillant à cette irruption incessante de Dieu dans l'histoire des hommes. Puissions nous, chaque fois que la cloche annonce l'heure de l'œuvre de Dieu, répondre avec le psaume 68 : « Et moi, je te prie, Seigneur : c'est l'heure de ta grâce ».

RB 48 – LE TRAVAIL MANUEL DE CHAQUE JOUR (v.1-9)

« L'oisiveté est ennemie de l'âme ». Après cette entrée en matière directe, la suite du chapitre 48 est pour nous dire ce qui, au contraire, est pour le bien de l'âme, de notre âme, à savoir l'alternance du « travail des mains et de la lecture des choses divines ». Avec sa mesure habituelle, saint Benoît « dispose l'une et l'autre de ces occupations » en tenant compte des heures de la journée, du temps liturgique, des saisons de l'année, mais aussi des conditions économiques, des forces et des limites de chacun.

L'essentiel, nous l'entendrons demain et après demain, est de ne tomber ni dans la négligence ni dans la paresse. Le négligent – nec/legens, celui qui ne lit pas –, tout comme le paresseux – desidiosus, celui qui reste assis sans rien faire – devient la proie de l'acédie, d'une absence de goût pour quoi que ce soit, et la deuxième partie de ce chapitre 48 le décrira « perdant son temps à l'oisiveté ou au bavardage » et qui « non seulement se nuit à lui-même, mais dissipe les autres ». Dans l'aujourd'hui où nous sommes, les activités ne manquent pas. Tenir à la lectio est une fidélité toujours à rechoisir et il est significatif que ce chapitre intitulé « du travail manuel de chaque jour » s'emploie avant tout à bien le situer, à le relativiser au sens de le mettre en relation avec autre chose que lui, afin d'assurer un équilibre dynamique.

Plus profondément, l'axe autour duquel se règlent les choses est d'un bout à l'autre pascal : l'organisation débute à Pâques et le dernier paragraphe traitera du dimanche. Une expression revient tout au long du chapitre : « vaquer à la lecture », et en latin « vacare » signifie « être vide », d'où « être libre » pour telle ou telle occupation. Ce vide, ce dépouillement est l'autre face d'une capacité à mettre en oeuvre pour accueillir la parole de salut que Dieu nous adresse à travers les diverses circonstances de la journée. Dans l'ouvrage qui nous est enjoint comme dans le livre que nous nous appliquons à lire, c'est la grâce de nous tenir en la présence de Dieu et de porter du fruit pour le Royaume qui nous est sans cesse offerte.

RB 48 – LE TRAVAIL MANUEL DE CHAQUE JOUR (v.10-21)

Quel souci avons-nous de « vaquer à la lecture », de nous y « appliquer », de nous y « occuper », d'y « consacrer telle ou telle heure », pour reprendre quelques expressions du passage de la Règle que nous venons d'entendre ? Ou faisons nous partie de ces « moines et moniales paresseux, perdant leur temps à l'oisiveté ou au bavardage, et qui ainsi, non seulement se nuisent à eux-mêmes mais dissipent les autres » ? Savons-nous encore « lire à la suite et en entier un livre tiré de la bibliothèque », de même qu'il importe de savoir nous tenir à « l'ouvrage qui nous a été enjoint » ? Les deux capacités sont d'ailleurs en lien, comme l'a souligné saint Benoît en notant dès le premier verset la double nécessité de « consacrer certaines heures au travail des mains et d'autres à la lecture des choses divines ».

Paradoxe de ce chapitre 48 intitulé « le travail manuel de chaque jour » : la partie centrale que nous lisons ce matin traite essentiellement du temps imparti à la lecture, que ce soit dans la journée ou au cours de l'année, spécialement durant le carême. C'est que la lectio nous fait passer du quantitatif – la nécessité de travailler pour vivre : « c'est alors qu'ils seront vraiment moines, lorsqu'ils vivront du travail de leurs mains », avons-nous entendu hier –, au qualitatif – notre manière spécifique de vivre les différentes activités : ce que le chapitre 73 explicitera : « est-il, en effet, une page, est-il une parole d'autorité divine, dans l'Ancien et le Nouveau Testament, qui ne soit une règle toute droite pour la conduite de notre vie ? Ou encore, quel est le livre des saints Pères catholiques qui ne nous enseigne le droit chemin pour parvenir à notre Créateur ? ».

L'ordre posé par le numéro 7 de la ratio n'a rien de fortuit : « Le charisme cistercien, dit-elle, se traduit surtout par un équilibre particulier et délicat entre lectio divina,

liturgie et travail ». La lectio est comme l'inspiration qui précède l'expiration afin que la respiration de la prière puisse vivifier nos allées et venues. La constitution 21 le souligne : « Cet exercice excellent de la vie monastique, où la Parole de Dieu est écoutée et ruminée, est source de prière ; elle est également école de contemplation où la moniale s'entretient cœur à cœur avec Dieu. Aussi les sœurs pratiquent-elles chaque jour une telle lectio pendant un temps convenable ». Autrement dit, sans elle nous risquons fort de perdre souffle dans nos travaux. Le temps convenable est celui qui permet à cette rumination de se poursuivre tout au long du jour, en arrière fond, là où nous n'y pensons pas toujours, mais où quelque chose se fait et rejaillit.

L'alternance décrite par saint Benoît nous redit que la lectio et le travail sont les deux pieds qui nous font avancer sur le chemin de la « transformation progressive de notre personne à la ressemblance du Christ par l'action de l'Esprit de Dieu », pour reprendre une autre expression de la ratio à la fin du numéro 2. En effet, si le travail vient donner corps, dans l'épaisseur des relations fraternelles, à notre désir de vivre par Lui, avec Lui et en Lui, il appartient à la lectio de creuser ce désir au secret du cœur pour donner souffle et sens à ce vécu communautaire quotidien. Une telle articulation apparaît bien au numéro 8 de la ratio : « A travers la lectio, dit-elle, celui ou celle qui lit reçoit la grâce d'incarner cette parole dans sa vie qui s'en trouve ainsi toute transformée ». Formulé autrement, quelle place la lectio tient-elle dans notre vie, dans notre cœur, dans nos journées ? Y revenir, y tenir fidèlement, ne peut que nous faire découvrir toujours plus profondément combien elle contribue à nous « attacher aux biens qui demeurent » comme à « faire un bon usage de ceux qui passent », ainsi que nous le demandons dans une oraison.

RB 48 – LE TRAVAIL MANUEL DE CHAQUE JOUR (v.22-25)

« Si quelqu'un était si négligent et paresseux qu'il ne voulût ou ne pût ni méditer ni lire ... » La négligence et les négligents sont des termes et des thèmes qui reviennent souvent : on relève 15 occurrences réparties tout au long de la Règle. Comme la cigale de La Fontaine le négligent ne ramasse, ne recueille rien, selon le sens premier du verbe sous jacent (*nec/legere*). La fin du passage entendu hier soulignait les conséquences néfastes d'une pareille attitude : « Non seulement ce frère se nuit à lui même mais il dissipe les autres ». S'il ne récolte rien - nos Constitutions diraient « s'il ne tire aucun profit spirituel de sa participation à la vie monastique » - c'est qu'il ne s'applique pas à la lecture, selon le deuxième sens du verbe *legere*.

La lecture est l'un des trois piliers du Carême, placé entre la prière et le renoncement, comme nous le rappellera demain le chapitre 49. Si la lectio ne nourrit pas, ou plus suffisamment, notre vie en Dieu, la prière va se dessécher et le renoncement s'avèrera intenable. Saint Benoît, dans ce même chapitre 49, associera à la lecture « la componction du cœur ». La parole de Dieu s'adresse au cœur de l'homme, plus, elle l'atteint, le pique, c'est à dire à la fois le réveille et le blesse, lui révélant son être pécheur pour l'ouvrir plus profondément à l'amour sauveur.

Sollicité par quelqu'un de « lui livrer quelque pieuse méditation sur un récit évangélique », Aelred de Rielvaux confessait dans ce sens : « Ton messenger n'avait pas encore fini d'exposer cette demande, (que) ... tout à coup, il me revint à l'esprit

où j'en étais jadis, ce que j'éprouvais, ce que produisirent plus d'une fois en mon âme les mots de l'Evangile, quand on les lisait ou chantait. Je me retournai, malheureux que je suis! je me retournai et vis combien loin derrière moi j'avais laissé ces suaves douceurs ; à quelle distance de ces délices m'avaient entraîné les liens des affaires et des soucis, au point que ce que mon âme dédaignait alors d'effleurer est devenu ma nourriture dans mon angoisse présente. A cette évocation, j'ai répandu mon âme en moi-même : la main du Seigneur s'est portée jusqu'à moi, elle a touché mon cœur, elle l'a parfumé de l'onction de sa miséricorde ».

Puissent nos efforts de fidélité à la lectio entretenir ou ranimer pareillement en notre cœur la soif d'une parole en laquelle Jésus, Dieu sauveur, nous révèle sa miséricorde à l'œuvre dans notre misère, et la faim d'une nourriture qui fortifie notre marche à sa suite.

RB 49 – L'OBSERVANCE DU CAREME (v.1-10)

Cela fait toujours un peu bizarre d'entendre ce chapitre 49 hors de son contexte liturgique. Mais saint Benoît n'a-t-il pas pris soin de souligner d'entrée que « la vie d'un moine devrait être, en tout temps, aussi observante que durant le Carême ». Qu'est-ce à dire pour nous aujourd'hui ? Je retiendrai deux expressions apparemment contradictoires : il est d'abord question « d'ajouter quelque chose à la tâche accoutumée de notre service », mais on voit ensuite que cet ajout se fait essentiellement sous forme de « retranchements » ! Nous sommes toujours prêtes à ajouter, à faire autre chose, autrement, peut-être parce que nous sentons plus ou moins confusément que quelque chose nous manque, qu'il nous faudrait obtenir pour être conformes à l'image que nous nous faisons de la parfaite moniale ou, plus prosaïquement, de nous même. Saint Benoît nous ramène à la réalité et dans la bonne direction, celle de nos possibles dans une ouverture à l'action de l'Esprit Saint, et non celles de nos rêves – si nous en avons encore - auxquels nous ne correspondrons jamais !

Pour revenir à Dieu et à ce qu'il attend de nous, nous devons plutôt retrancher, car nous avons encore beaucoup à perdre afin de lui laisser davantage de place dans nos vies, dans nos cœurs. Cependant, ne nous y trompons pas, il s'agit, non pas de nous épuiser dans une ascèse qui n'entame pas d'un millimètre notre volonté propre, mais plutôt de nous laisser simplifier, dégager, dépouiller peu à peu de ce qui n'est pas l'essentiel, c'est à dire de ce qui ne nous engage pas à demeurer dans l'appel du Christ et ne nous construit pas ensemble sur Lui. Le critère de justesse pour les pratiques à ajouter est qu'elles nous désapproprient de nous même, puisque c'est en faisant la volonté de Dieu que nous nous recevons de Lui.

Dans cette optique, saint Benoît nous ramène une fois de plus à l'obéissance et à l'humilité : de quoi faire le tri dans nos velléités plus ou moins intempestives. Il y a tant de choses qui nous tirent ailleurs et en tous sens. Le sens unique, comme le rappellent les Constitutions, est celui « d'une relation simple avec le Dieu simple ». Il n'est pas facile d'être simplement là où nous devons être et de faire simplement ce que nous avons à faire, c'est pourtant dans cet ici et maintenant le plus banal et quotidien, que Dieu nous attend avant tout comme en dernier ressort. Bref, ce chapitre est une invitation à progresser en cherchant nos appuis, en prenant nos

repères, dans ce qui est concrètement ordonné à la relation à Dieu. C'est là que notre désir le plus profond trouve à s'accomplir. Le signe en sera cette joie dont il est fait mention deux fois : « joie de l'Esprit Saint », « joie du désir spirituel », dans une démarche pascale nous accordant en vérité au don de Dieu qui toujours précède le nôtre et l'appelle en retour.

RB 50 – LES FRERES QUI TRAVAILLENT LOIN DE L'ORATOIRE OU QUI SONT EN VOYAGE (v.1-4)

Il importe de savoir où l'on va si l'on veut ne pas se perdre. Pour le moine qui travaille fort loin ou qui est envoyé en voyage, la boussole qui le garde de s'égarer, c'est une orientation profonde vers Dieu, laquelle se concrétise dans une prière faite en son particulier, comme il pourra, car l'essentiel ici n'est pas la forme mais l'aimantation du cœur ; sans elle la forme s'avère une boussole sans aiguille, il n'y a plus alors qu'une apparence de moine.

A quelle distance nous entraînent nos diverses occupations, là est au fond la question que saint Benoît nous pose. Là réponse n'est pas une affaire de kilomètres. Pour l'ordinaire, nous ne sommes jamais très loin géographiquement de l'église et chronologiquement d'un office, mais il suffit parfois de très peu pour nous retrouver en dehors du « respect à Dieu » dont il est parlé. Autrement dit : ce que nous faisons, ou ne faisons pas, relève-t'il d'un rapport adéquat à la réalité de ce que nous sommes appelés à être, ou d'un quant à soi plus ou moins mal dissimulé ? A celui que le travail ou une affaire quelconque a éloigné, il est demandé : qu'en est il en tout cela de ton attachement au Seigneur ? La réponse que nous avons, chacune pour notre part mais aussi communautairement, à donner, passe par notre attitude, les choix que nous posons au quotidien.

Aucune distance, nous dit saint Benoît, ne nous empêche ni ne nous dispense de nous comporter en moniale, en chaque lieu et situation la relation au Seigneur vivant demeure une capacité offerte à notre faiblesse, nos limites ne constituent pas un obstacle à l'accomplissement de son oeuvre, à moins que nous même n'en fassions une excuse pour nous y dérober. Le grand voyage du moine est de revenir sans cesse à Dieu sur la voie de ses commandements. Où en sommes-nous de nous rapprocher de là où Dieu nous attend dans le train habituel comme dans les inattendus de nos journées ? « La vie dans le Christ, dit Nicolas Cabasilas, non seulement dans le futur mais déjà dans le présent, accompagne ceux qui vivent et agissent en fonction d'elle ».

RB 51 – LES FRERES QUI NE S'EN VONT QU'A FAIBLE DISTANCE (v.1-3)

Il vient d'être question du « frère qui est envoyé à l'extérieur pour une affaire quelconque ». Que nous soyons au dehors ou au-dedans, y a-t-il jamais une affaire quelconque pour nous qui nous voulons engagées sur cette voie monastique où tout doit nous servir à « avancer de plus en plus vers Dieu » ? A ce niveau de fond, la réponse ne peut être que non. Si petite que soit l'affaire qui nous occupe, elle peut aussi bien nous ramener au cœur de notre vocation que nous mettre hors communion.

En rapprochant ce chapitre 51 du précédent qui traitait déjà de l'éloignement, mais à plus grande distance, on pourrait dire que ce qui fait la différence est dans la référence sous jacente à nos activités, aussi bien internes qu'externes d'ailleurs. Le critère sur lequel saint Benoît revient est toujours le même : l'obéissance, laquelle a été définie, dès les premières lignes du prologue, comme un instrument privilégié de retour à Dieu. Les affaires multiples et diverses qui nous occupent contribuent t'elles à nous retourner vers Lui ou à nous en éloigner, à faire de nous une pierre vivante pour l'édification de la communauté ou à nous en excommunier ? Autrement dit, dans tout ce que nous faisons, accomplissons nous son oeuvre ou nous recherchons nous nous même ??? Bref il s'agit pour nous d'accorder le dehors et le dedans.

« Y a-t-il rien, demande Gueric d'Igny, qui ait autant l'apparence de la piété que notre comportement extérieur. Mais quant à la piété effective que cet extérieur annonce, combien elle se réduit presque à rien. Aussi, mes frères, afin de pouvoir vous glorifier sûrement de l'apparence de piété dont vos corps sont revêtus, attachez vos cœurs à sa réalité effective, et qu'ainsi l'apparence au dehors et la réalité au fond du cœur garantissent votre authenticité ». Et il ajoute ailleurs, pour mieux nous encourager : « Le voyageur sage et empressé, ... oubliant ce qui est en arrière, se dira chaque jour : Maintenant je commence » !

RB 52 – L'ORATOIRE DU MONASTERE (v.1-5)

Dans ce bref chapitre de la Règle qui lui est consacré, l'oratoire apparaît à la fois comme un lieu de passage et un lieu de silence. Le début évoque la sortie sans bruit de la communauté après l'oeuvre de Dieu : « Après l'Œuvre de Dieu, tous les frères sortiront dans un profond silence ». Au centre, il est dit de celui qui « veut faire discrètement oraison » : « Qu'il entre simplement et qu'il prie ». Ce qui ne se fait « pas avec des éclats de voix », souligne saint Benoît, « de peur de gêner autrui ». A la fin, il est stipulé qu' « à celui qui ne se conduirait pas ainsi, on ne permettra pas de demeurer à l'oratoire après l'Œuvre de Dieu ».

Un lieu de passage est habituellement bruyant. D'où vient le silence de cet oratoire où l'on entre, où l'on demeure et dont on sort, sinon de la présence de Celui qui nous y précède et nous y parle au-delà des mots ? « Ils auront pour Dieu la révérence qui lui est due », est-il encore dit de ceux qui se retirent après l'office. Présence du Seigneur qui nous appelle à nous mettre à notre tour en sa présence.

Saint Benoît parle d'une prière « avec ferveur du cœur ». Que nous y entrons, demeurions ou en sortions, puisse chacun de nos passages à l'église contribuer à nous laisser toujours plus profondément habiter par Celui qui nous attire à Lui. « Tu n'as pas à crier vers Dieu, écrit Angéus Silesius, la source jaillissante est en toi. Si tu ne bouches l'issue, elle flue et reflue. »

RB 53 – LA RECEPTION DES HOTES (v.1-15)

Ce chapitre sur la réception des hôtes nous rappelle que l'essentiel de notre vocation consiste à « recevoir le Christ ». L'expression revient au début, au milieu et à la fin du passage lu ce matin et cette insistance indique une orientation profonde du cœur.

« Recevoir le Christ », l'accueillir, telle est la forme concrète que prend notre recherche de Dieu. « Ce n'est pas nous qui l'avons aimé, dit Saint Jean, c'est lui qui nous a aimé le premier » et qui ne cesse de venir à nous afin qu'advienne le meilleur de nous même et de l'autre en Lui. Pour reprendre une image de l'Apocalypse, nous n'avons qu'à ouvrir à « Celui qui se tient à la porte et frappe » à la faveur des événements, des rencontres, mais aussi des seul à seul de la journée.

Savoir reconnaître le Christ qui désire entrer et demeurer chez nous, lui répondre, non dans un effort d'imagination ou un mouvement de dévotion extérieur, mais par un acte de foi, une ouverture au don de sa grâce : tel est le retournement salutaire qui peu à peu transforme profondément notre être, dans un ajustement de notre désir à la volonté de Dieu. Tant de choses nous en détournent, tant de complicités en nous. Saint Benoît parle « des artifices du démon » qu'il importe de « déjouer ». Pour ce faire, il met en avant l'humilité, une charité empreinte de respect et d'attention à l'autre, quel qu'il soit, mais aussi la prière et la lecture de l'Écriture. Il dit cela à propos de l'accueil des hôtes mais n'est ce pas d'abord dans notre propre intérieur qu'il s'agit de « recevoir la miséricorde du Seigneur » afin de pouvoir ensuite la diffuser.

RB 53 – LA RECEPTION DES HOTES (v.16-24)

« La maison de Dieu sera sagement administrée par des gens sages ». Saint Benoît nous rappelle ce matin que le monastère où nous habitons n'est pas notre maison mais celle de Dieu, nous n'y sommes pas chez nous, mais chez lui. Ce n'est pas là simplement une question de formulation. Prendre conscience que cette maison ne nous appartient pas doit nous aider à nous y comporter en serviteurs soucieux que tout soit ordonné vers la recherche de Dieu. Les hôtes, en premier lieu, c'est nous, reçues par le Christ qui nous rend capables de le reconnaître dans les autres parce que d'abord nous l'avons accueilli dans notre propre vie. A cette condition seulement nous garderons au monastère son vrai visage et ceux qui viendront pourront reconnaître Celui qu'ils cherchent plus ou moins confusément lorsqu'ils frappent à la porte.

Quelle est dès lors cette sagesse qui doit présider à notre manière d'être dans la maison de Dieu ? Quand saint Benoît parle du « frère désigné pour prendre soin du logement des hôtes », il souligne que « son âme doit être remplie de la crainte de Dieu ». Dans la Bible, la crainte de Dieu caractérise ceux qui pensent et agissent en toutes circonstances en référence à Lui. Ce n'est pas une question de conversation mais de conversion. La discrétion demandée au moine qui croise les hôtes le garde de se répandre à l'extérieur et le renvoie à l'intérieur. C'est là qu'il est appelé à vivre en ajustant ses voies à celles de Dieu. C'est de cette présence de Dieu et à Dieu que ceux qui se présentent à la porte du monastère sont en quête, qui les attire. Il ne s'agit pas de nous mais de Dieu à travers nous. Saint Benoît nous rappelle que la qualité de l'hospitalité que nous offrons dépend avant tout de la fidélité de chacune à correspondre aux appels de Dieu.

RB 54 – SI UN MOINE PEUT RECEVOIR DES LETTRES OU QUELQUE AUTRE OBJET (v.1-5)

Voilà deux jours de suite que saint Benoît évoque la figure du diable! Dans le chapitre précédent sur la réception des hôtes il s'agissait de « déjouer ses artifices » par « la prière faite ensemble ». Celui d'aujourd'hui prône un détachement « sans tristesse, de peur de lui donner une chance ». Les deux autres occurrences se trouvent l'une au prologue, où l'homme en marche vers la demeure de Dieu doit apprendre à « rejeter loin des regards de son cœur l'esprit malin qui le tente et les suggestions qu'il lui souffle, les réduire à rien, saisir les premiers rejets de la pensée diabolique et les briser contre le Christ ». La seconde occurrence est au chapitre premier : il y est question des anachorètes qui « formés par une longue épreuve dans le monastère, ont de fait appris, grâce au soutien de nombreux frères, à lutter contre le démon ».

Le diable, comme son nom l'indique, est celui qui divise, qui désunit : l'homme de son prochain, en inspirant la haine ou l'envie ou quelque autre passion ; l'homme de Dieu, en le poussant à la désobéissance pour achever de l'enfermer dans cet égocentrisme. « Entre l'oreille et le cœur, nous avertit Isaac de l'Etoile dans l'un de ses sermons, voltige le démon et, comme on dit, ce qui entre par une oreille, il le fait sortir par l'autre, de façon qu'il ne descende pas jusqu'au cœur ... ou bien il suggère que ce qui est dit est faux, ou bien il dénature d'une façon ou d'une autre ce qui est réellement dit, ou bien il met en opposition avec celui qui parle, ou bien il alourdit par le sommeil ou par d'autres pensées ».

C'est que, entre l'oreille et le cœur, se joue le don de nous-même au Seigneur. Comment les paroles précises et concrètes de saint Benoît qui retentissent chaque matin à nos oreilles parviennent elles jusqu'à notre cœur, qu'est ce qui nous retient de les y laisser descendre, quel détour leur faisons-nous prendre? Il n'est jamais inutile de nous le demander pour que se dégage le chemin où nous serons modelées à l'image du Christ. Lui seul peut nous faire passer de la tristesse à la joie, c'est à dire de nous même à Dieu.

RB 55 – LES VETEMENTS ET LES CHAUSSURES DES FRERES (v.1-12)

Saint Benoît nous parle ce matin de ce qu' « il suffit à un moine d'avoir » en matière de vêtements et de chaussures, et il ajoute : « tout ce qu'on pourrait avoir en plus est superflu et doit être retranché ». Suffire, être superflu : la composition même de ces deux termes opposés marque bien la ligne de partage. Le superflu, c'est littéralement, ce qui coule par-dessus (super-fluere). Avec ce qui suffit (sub-facere), on reste au contraire au niveau de ce qui fait soubassement. Accumuler au-delà du nécessaire, et saint Benoît prend soin de l'adapter aux régions et aux personnes, nous expose à tomber dans « le vice de la propriété » ou dans « la mauvaise disposition des envieux », ainsi que la deuxième partie de ce chapitre 55 le soulignera demain.

Si la Règle insiste pour que tout soit donné et reçu, et, le cas échéant, rendu, c'est qu'il importe de garder les mains et le cœur ouverts. « Je ne puis me présenter nu devant Dieu », note Angélu Silésius, avant d'ajouter : « et pourtant je dois entrer dévêtu dans le Royaume des cieux : il n'admet rien d'extérieur ». Et il fait encore remarquer : « Dieu n'est ni ceci ni cela. Laisse donc ce quelque chose. » Saint Benoît stipule de même que « les moines ne se mettront pas en peine de la couleur

ou de la grossièreté de ces divers objets. Ils se contenteront de ce qu'on pourra trouver au pays qu'ils habitent ou se procurer à meilleur marché ».

A moins d'avoir accédé à l'essentiel, nous resterons de perpétuelles insatisfaites. Etre « contents », comme le dira bientôt le chapitre 61 qui oppose également pareille attitude aux « exigences superflues », c'est en effet « tenir en relation avec » celui qui nous invite à ne rien préférer à sa présence et son action en nous. Evoquant ce chemin de dépouillement intérieur et de dépassement, Teilhard de Chardin reconnaissait combien le Seigneur lui avait fait « expérimenter [là], d'une manière unique, qu'il ne reposait plus que sur Sa consistance ».

Nous n'en sommes pas là, peut-être simplement parce que nous n'avons jamais fini d'y revenir, mais nous sommes en route et ceci, nous dit saint Benoît, à travers les plus petites nécessités de chaque jour. « Coule, tunique, souliers, bas, ceinture, couteau, stylo, aiguille, mouchoir, cahier », pour reprendre l'énumération du passage suivant, nous avons certes besoin de toutes ces choses et d'autres encore, mais ce ne sont pas elles qui nous font exister. Ce que nous sommes a plutôt à voir avec notre capacité à recevoir, à accueillir toute chose, et d'abord nous-même, de la main de Dieu. « Dieu nous rendra », dira encore saint Benoît demain, non selon ce que nous avons, mais « selon nos œuvres », c'est à dire à la mesure de notre disponibilité à sa grâce.

RB 55 – LES VETEMENTS ET LES CHAUSSURES DES FRERES (v.13-22)

Dans cette seconde partie du chapitre 55 que nous venons d'entendre, saint Benoît parle de « faire la visite de ces lits » dont il a détaillé juste avant l'ordonnance. Son souci est d'éviter que soit « découvert dans la couche d'un frère quelque objet qu'on se serait approprié », c'est-à-dire « qu'il n'aurait pas reçu ». Pour éviter la chose, « tout ce qui est nécessaire » est par ailleurs assuré, « donné ».

Ce type de rapport aux choses, jusque dans le plus ordinaire des « coule, tunique, souliers, bas, ceinture, couteau, stylo, aiguille, mouchoir, tablettes » énumérés ici, veut nous ouvrir à un au-delà des objets, nous introduire à travers eux à une relation signifiante à l'autre. Les vêtements, chaussures et autres affaires, dès lors qu'ils sont reçus, deviennent signes du don de nous même à un autre, présent dans ce dépouillement qui exprime notre passage, sans cesse à refaire, de l'avoir pour nous à l'être par lui, avec lui et en lui.

S'il importe, comme le souligne encore saint Benoît, de « couper jusqu'à la racine ce vice de la propriété », c'est qu'il nous maintient à l'extérieur des choses, un extérieur dépouillé de sens. Le premier bien reçu, le don incommensurable, est celui du salut en la personne du Christ, lui qui est né, a vécu et souffert, est mort et ressuscité pour nous. Recevoir la grâce de vivre unies à lui ne tombe pas du ciel, cette communion s'apprend au très concret du quotidien, elle se déploie, nous dit ce chapitre 55, jusque dans notre rapport aux réalités les plus élémentaires : le moindre objet peut ainsi nous aider à « avancer dans les chemins du Seigneur, les reins ceints de la foi et de la pratique des œuvres bonnes », comme nous y invite le Prologue.

RB 56 – LA TABLE DE L'ABBE (v.1-3)

Quelle est cette « discipline » sur laquelle se conclut ce chapitre 56 de la Règle ? L'énumération de la Constitution 7 sur « l'observance régulière » s'achève pareillement : « La 'conversatio' dans l'Ordre Cistercien de la Stricte Observance est une vie consacrée à Dieu, qui s'exprime dans la communion fraternelle, dans la solitude et le silence, dans la prière et le travail et dans une discipline de vie ». Dans ce contexte, la discipline apparaît comme une manière de vivre, qui nous enseigne à devenir disciples de « Celui qui nous appelle dans son royaume », pour reprendre une expression du Prologue de la Règle.

La visée de saint Benoît est en effet non de nous contraindre, mais de nous conduire « à cet amour de Dieu, qui, devenu parfait, bannit la crainte ». Pour cela, il nous a placées, dès le début du chapitre 7, devant un certain nombre de « degrés d'humilité ou de discipline (et non de perfection, comme il est traduit) à gravir ». « Etre soumis ou se soumettre à la discipline régulière », formule qui revient plusieurs fois dans la Règle, équivaut alors à suivre le Christ dans son mystère de mort et de résurrection.

Le mouvement inverse est apparu au chapitre 2, dans un parallèle entre « haïr la discipline » et « rejeter les paroles de Dieu ». La discipline a quelque chose à voir avec l'écoute, elle est une attitude du cœur, elle marque une orientation de l'être vers Dieu, dans un retour-retournement exprimé dans des comportements qui en découlent et le favorisent. On pourrait la définir comme un art d'apprendre et de pratiquer, d'apprendre en le pratiquant, ce qui plaît à Dieu, grâce à quoi nous devenons peu à peu et en vérité des disciples du Christ.

Le chapitre 62 que nous lirons prochainement rapprochera « l'obéissance à la Règle et la discipline » du fait « d'avancer de plus en plus vers Dieu ». L'un ne va pas sans l'autre. Comment pareille discipline s'inscrit-elle concrètement dans notre quotidien personnel et communautaire ? Est-elle pour nous un chemin de conversion, autrement dit une manière effective de laisser « grandir en nos cœurs l'esprit filial », comme nous le demandons à Dieu dans une oraison ?

RB 57 – LES ARTISANS DU MONASTERE (v.1-8)

L'artisan, comme son nom l'indique, arti-fex, est celui qui fait, qui exerce son art, son habileté, dans le cadre d'un métier. Or, dans ce chapitre, saint Benoît souligne que l'art propre du moine est d'un autre ordre, que le domaine dans lequel peut se développer le talent à lui confié n'est pas celui du profit matériel ou de la gloire humaine. Le problème envisagé n'est pas qu'il y ait des artisans dans le monastère, c'est-à-dire des personnes avec un talent, un savoir faire, une habileté en quelque domaine que ce soit – et chacun, chacune de nous possède quelque adresse en quelque matière. La véritable question est la manière dont nous l'exerçons : « Ils exerceront leur métier, leur art dit le latin, en toute humilité », autrement dit, non comme un pouvoir mais comme une capacité reçue, un don au service de.

La grande affaire à laquelle nous devons nous employer et qui seule justifie notre présence au monastère n'a rien à voir avec une entreprise privée soumise aux lois de la concurrence. Ce n'est pas la personne la plus douée ou la plus maligne qui

réussit, l'orgueil et la fraude apparaissent plutôt comme des voies d'égarement et de mort. A travers cette « interdiction d'exercer son métier » faite à celui qui « se persuade d'apporter quelque profit au monastère », saint Benoît nous ramène à la question de fond : « Mon ami, dans quel dessein es-tu venu ? », comme le demandera bientôt le chapitre 60.

Pour quoi, en vue de quoi, sommes nous venues ici ? Sans doute, comme le dit le prologue, parce que nous « voulions avoir la vie véritable et éternelle ». Alors, nous précise ce matin la Règle, le seul chemin qui y mène est l'humilité, c'est à dire la capacité de nous resituer sans cesse face à l'unique nécessaire qui est de chercher Dieu en nous remettant à Lui à travers une forme de vie qui est notre façon spécifique de demeurer dans la grâce de son appel.

Les constitutions spécifient à propos des novices qu'on examinera soigneusement s'ils tirent un profit spirituel de leur participation à la vie monastique. C'est chacune de nous que ce chapitre 55 interroge : tirons-nous vraiment profit de ce que nous faisons pour croître dans cette conformation au Christ à laquelle notre vocation monastique nous appelle ? « On doit chercher à apprendre de toutes choses », aimait à dire un très éminent savant. Tout, c'est à dire aussi bien nos progrès que nos échecs, puisqu'ils nous montrent que ce qui importe, c'est, par le dépassement ou la dépossession de soi à laquelle ils nous ramènent, de nous ouvrir au Tout Autre et non de faire aboutir nos projets à force d'ingéniosité. Une telle attitude est tout le contraire de la démission ou du découragement, qui sont une autre forme d'orgueil.

Où puisons nos forces, où trouvons nous nos ressources : ni dans quelque profit extérieur, ni dans l'exercice d'un savoir faire plus ou moins habile, nous dit saint Benoît, mais dans une vigilance quotidienne pour nous engager, à travers nos diverses occupations, à la suite du Christ humble et obéissant. L'humilité du disciple est de se laisser enseigner par Dieu parce que c'est « de Dieu, comme l'écrit saint Paul aux Corinthiens, que chacun reçoit un don particulier, l'un celui-ci, l'autre celui-là ».

A la fin du psaume 127 que nous chantons le mercredi à None, l'oraison psalmique demande à « Dieu qui donne sans compter à ceux qui comptent sur lui », à la fois de « nous apprendre à travailler comme si tout dépendait de nous » et de « nous apprendre à nous dépenser en attendant tout de sa grâce ». C'est dans ce va et vient incessant entre la grâce et l'exercice de nos capacités que se joue notre cheminement vers Dieu ... et son chemin vers nous.

RB 58 – LA MANIERE DE RECEVOIR LES FRERES (v.1-16)

« Epreuvez les esprits pour discerner s'ils sont de Dieu ». Probare signifie en premier lieu « faire l'essai, éprouver la qualité, vérifier l'aptitude ». Par suite, comme résultat de cette probation, vient l'approbation : un second sens du verbe sera donc « reconnaître la bonne qualité, agréer, trouver bon, approuver ». Pour apprécier le bon aloi d'un métal, on le fait passer par le feu du creuset. Au quatrième degré d'humilité, saint Benoît cite ce verset de l'Écriture : « Tu nous as éprouvés, ô Dieu, tu nous as fait passer par le feu, comme on fait passer l'argent par le feu ».

Le but de cette « probatio » est de faire apparaître pour quel motif - pro -, en raison de quoi, nous sommes là : quel esprit nous anime ? cela vient-il de Dieu ? Il est révélateur que l'un des critères de discernement soit la persévérance. Il en a été question trois fois dans le passage que nous venons d'entendre. Per-se-verus, étymologiquement, renvoie à un soi (se), c'est-à-dire une personne vraie (verus) entièrement ou jusqu'au bout (per). Ce que Benoît traduit : quelqu'un qui « cherche vraiment Dieu », puisque c'est dans la relation à Dieu que l'homme créé à son image devient vraiment ce qu'il est.

La vérité de notre être vient de Dieu mais c'est dans l'épaisseur du réel qu'elle s'éprouve. Aussi pointe-t'il trois lieux privilégiés où notre être pour Dieu est éprouvé, et par là se vérifie, s'authentifie. On « examinera avec attention ... s'il est attentif à l'œuvre de Dieu, à l'obéissance et aux humiliations » : Trois lieux de passage, de retournement : sollicitus signifiant mot à mot « être remué tout entier ». Ces trois réalités habituelles de la vie monastique – « l'œuvre de Dieu », où il nous est donné de connaître que Dieu fait tout mais avec nous, « l'obéissance », par laquelle nous entrons peu à peu puis de plus en plus dans cette dynamique de conformation, « les humiliations » enfin, qui nous apprennent à nous ajuster aux vues de Dieu pour notre salut –, nous font-elles effectivement bouger, continuent-elles de nous bousculer, nous provoquant à une sortie salutaire de nous-même ? Ou encore, sont-elles devenues pour nous, pour moi, trois chemins où progresser aujourd'hui et chaque jour dans la révélation de ce que signifie chercher vraiment Dieu ?

Au chapitre 1er de la Règle, il a été question de ceux qui ont été « formés par une longue épreuve dans le monastère ». Car l'épreuve n'est pas seulement au début, elle nous accompagne tout au long comme un seuil sans cesse à franchir pour nous ouvrir à la grâce de Dieu, recevoir de lui cette capacité dont saint Benoît souligne le caractère déterminant : « Voici la Règle sous laquelle tu veux militer. Si tu peux l'observer, entre ; sinon, tu es libre de te retirer ». Un rapport de la 7^{ème} commission de la RGM de 2002 à Rome insiste sur ce critère du « passage » et pose une question essentielle pour tous, quelque soit notre âge monastique : « Comment le profès intègre-t'il l'épreuve, les difficultés, comme le lieu où expérimenter un tant soit peu le mystère pascal dans sa vie concrète ; et la décision d'entrer dans ce chemin ? »

Au début de ce chapitre 58, saint Benoît a parlé de celui qui vient « ad conversationem », pour changer de vie : invitation à nous laisser éprouver, c'est-à-dire remuer et réorienter en profondeur par la parole que Dieu nous adresse dans l'office divin, l'obéissance et les humiliations, lui qui veut nous donner sa vie et combler notre attente, ainsi que nous l'entendrons demain.

RB 58 – LA MANIÈRE DE RECEVOIR LES FRÈRES (v.17-29)

Dès le prologue, saint Benoît stipulait que « le Seigneur attend de nous que nous répondions chaque jour par nos œuvres à ses saintes leçons ». Au chapitre 7, il a de même souligné que Dieu « est bon et attend que nous nous corrigions ». Ce matin, c'est de notre attente à nous qu'il s'agit, telle qu'elle s'exprime au moment de l'engagement dans la communauté : « Le novice entonnera ce verset : 'Reçois-moi, Seigneur, selon ta parole et je vivrai, et ne me confonds pas dans mon attente'. Toute la communauté répétera trois fois ce verset, et conclura par le Gloria Patri ».

« Reçois-moi selon ta parole » : cette parole du Seigneur est placée devant nous chaque jour, dans la liturgie, la lectio, telle une nourriture pour soutenir notre marche. « Seigneur, dit Guerric dans l'un de ses sermons, mon âme, il est vrai défaille dans l'attente de ton salut, mais je déborde d'espérance en ta parole ». C'est sur la solidité, la permanence de cette parole de Dieu que prend appui notre attente, comme c'est sur elle que se fonde le don de nous même à Dieu dans la « promesse de stabilité, de vie religieuse et d'obéissance que nous avons faite publiquement dans l'oratoire ». Dieu ne cesse de venir à nous, d'envoyer inlassablement sa parole qui nous sauve : à nous de ne pas le confondre dans son attente et de progresser dans cet accueil salutaire de sa Parole.

RB 59 – LES FILS DE NOTABLES OU DE PAUVRES QUI SONT OFFERTS (v.1-7)

Ce chapitre 59 se déroule sous le signe de l'offrande. Offrir, c'est ob-fere, porter devant. Il y a beaucoup de choses placées devant nous, surtout au début d'une nouvelle journée : du prévu – les offices, les temps de lectio et de prière, nos travaux, différents services - et de l'imprévu, des difficultés et des grâces, des contrariétés mais aussi des satisfactions, des joies, des moments de communion, etc. ; chacune peut sans mal constituer sa liste particulière. Tout cela, nous le portons, souvent comme nous pouvons ; or saint Benoît vient nous dire que l'essentiel est de le porter devant, de l'offrir à Dieu, « enfant de noble naissance ou de pauvre », on pourrait dire, fruit de notre histoire, personnelle ou communautaire, avec ses hauts et ses bas.

Offrir ne fait rien disparaître, mais Dieu nous porte en ce que nous portons devant lui, ce qui est déposé devant lui nous ouvre aussi à lui. Le lieu privilégié de l'offrande, c'est l'espace liturgique : il est question d' « envelopper la demande écrite et la main de l'enfant, avec l'offrande, dans la nappe de l'autel ». La liturgie nous apprend à nous offrir à Dieu, à nous porter devant Lui, avec tout notre vécu, lourd ou plus léger. A cet égard, les psaumes sont une bonne école. Ils nous enseignent à déposer devant l'autel ce qui autrement, c'est-à-dire si nous nous y laissons enfermer, « ne servirait qu'à nous tromper et à nous perdre », pour reprendre une expression de ce passage de la Règle.

« Seigneur, tout mon désir est devant toi et rien de ma plainte ne t'échappe », dit le psaume 37, et le psaume 61 nous invite : « Devant lui épanchez votre cœur : Dieu est pour nous un refuge ». On lit encore dans le psaume 118 : « Toutes mes voies sont devant toi ... Que mon cri parvienne devant toi », et au début du psaume 140 : « Que ma prière devant toi s'élève comme un encens, et mes mains comme l'offrande du soir ». La tonalité du psaume suivant est plus grave : « Je répands devant lui ma plainte, devant lui, je dis ma détresse ». Pour finir le psaume 142 s'écrie : « Je tends les mains vers toi, me voici devant toi comme une terre assoiffée ».

Quand bien même nous sommes ailleurs, Dieu est sans cesse devant nous, lui qui, avec son propre fils, nous a donné tout : que lui offririons nous en retour ? Le seul don, précieux tant pour lui que pour nous, que nous pouvons porter devant lui à tout moment, sera toujours de l'accueillir et de le laisser croître dans la réalité de notre être et de notre vie.

RB 60 – LES PRETRES QUI DESIRERAIENT SE FIXER DANS LE MONASTERE (v.1-9)

« On ne l'acceptera pas trop vite », viennent de spécifier les premiers mots de ce chapitre 60 à propos du « prêtre qui demande à être reçu dans le monastère », de même qu'au chapitre 58 saint Benoît a commencé par poser « qu'on n'accorderait pas facilement l'entrée du monastère à celui qui vient s'y engager dans la vie religieuse ». A ceux et celles qui demeurent dans le monastère, le rapprochement de ce « pas trop vite » et de ce « pas trop facilement » vient rappeler que cette forme de vie dans laquelle ils sont pour le coup engagés est un chemin difficile – « on lui fera connaître les choses dures et âpres par lesquelles on va à Dieu », disait le chapitre 58 – et qu'il faut du temps, de la patience – « s'il persévère », scande comme un refrain la partie probatoire de ce même chapitre 58.

Si parfois il n'est pas facile de simplement durer, le chapitre 62 soulignera que davantage encore nous est proposé : « avancer de plus en plus vers Dieu ». C'est à cette lumière qu'il faut entendre la question de ce chapitre 60 : « Mon ami, dans quel dessein es-tu venu ? ». Les difficultés et la longueur du chemin sont là pour mieux nous placer face à cette question essentielle : Dans quel dessein, plus littéralement pour quoi, sommes nous venues ici ??? « Il examinera attentivement si le novice cherche vraiment Dieu », disait en parallèle le chapitre 58.

Nous cherchons celui qui, le premier nous a cherchées. Le pour quoi de notre présence ici tient avant tout dans la réponse que nous avons faite et que nous continuons de faire à son appel, dans l'accueil de la grâce qu'il nous fait d'y demeurer et de le laisser nous transformer selon sa volonté. Les pas que nous faisons, les choix que nous posons, s'évaluent en tant qu'ils nous rapprochent peu à peu ou pas de Celui qui vient au devant de nous.

Il est à noter que ce « mon ami, dans quel dessein es-tu venu ? » est à l'origine la question lancée par Jésus à Judas, l'un des douze, celui-là même qui le livra, au jardin des Oliviers. Elle n'en a que plus d'impact pour nous interpeller sur la profondeur de notre décision de persévérer dans sa suite. De même, la principale qualité requise pour progresser dans le sens d'un demeurer avec Lui, l'humilité, outre sa place au centre du chapitre, n'en est que davantage soulignée.

Dans la Règle, comme dans l'évangile, comme aussi d'ailleurs et d'abord dans l'existence, les questions importent souvent plus que les réponses. Elles viennent nous remettre en cause, et, partant, en route. La question de ce chapitre 60 que le jeune Bernard reprendra à son compte au début de sa vie monastique à Cîteaux pour mieux ranimer sa ferveur, nous convie ce matin à nous ajuster, à accorder notre agir à cet appel à être ce que nous avons choisi de devenir en venant ici. Il y a aussi l'interrogation célèbre que saint Jean de la Croix continue de nous adresser : « Pourquoi es-tu si lent à aller vers Dieu quand tu vois que ton cœur peut sans cesse se porter vers lui ? » Jusqu'où oserons-nous nous laisser ainsi interpeller ? Notre regard aussi bien que nos comportements en seront d'autant renouvelés.

RB 61 – COMMENT RECEVOIR LES MOINES ETRANGERS (v.1-10)

Au début de ce chapitre 61, il est stipulé de ce « moine étranger qui vient d'une région lointaine et veut demeurer, comme hôte, dans le monastère », qu'il importe « qu'il se contente de la vie qu'on y mène » ou encore « qu'il s'accommode simplement de ce qu'il trouve ». En latin, on retrouve les deux fois le même verbe : « contentus est ». Etre content, c'est, en profondeur, cum/tenere, tenir en relation avec. En tout ce qui nous arrive et nous bouscule, nous ne serons pas déstabilisées si nous demeurons en relation avec Dieu et prenons les choses comme « des maîtres de sa main », pour utiliser une expression de Blaise Pascal ; c'est-à-dire, si chaque événement nous devient comme un enseignement de sa part, une occasion d'avancer de plus en plus vers Lui qui fait tout contribuer au bien de ceux qui l'aiment, et même l'adversité peut dans ce sens nous rapprocher de Lui.

Quand nous sommes mécontentes de tout et de rien, des autres ou plus simplement de nous, nous tourner ainsi vers Celui qui seul peut assurer notre stabilité, regarder les choses en relation avec lui, ne peut que nous aider à les resituer à leur juste place et à déplacer peut être, et même sans doute, nos exigences.

RB 61 – COMMENT RECEVOIR LES MOINES ETRANGERS (v.11-14)

« Ce que tu ne veux pas qu'on te fasse, ne le fais pas à autrui ». L'injonction, connue sous le nom de Règle d'or, est de poids, non seulement du fait de sa place, en finale de ce chapitre 61, mais aussi parce saint Benoît l'utilise deux autre fois dans sa Règle : au chapitre 4, entre « honorer tous les hommes » et « se renoncer à soi-même pour suivre le Christ », ce qui nous rappelle que le respect de l'autre et l'amour du Christ marchent de paire ; et à la fin du chapitre 70, « que nul ne se permette de frapper à tout propos », pour nous remettre à notre place de semblable face à un prochain aimé comme soi-même.

Le contexte de ce chapitre 61 nous ramène quant à lui à notre condition d' « étrangers et de voyageurs sur la terre », et la citation en question, à l'humilité de celui qui ne se croit pas tout permis parce que, tout bonnement, il n'est pas chez lui. « Ce que tu ne veux pas qu'on te fasse, ne le fais pas à autrui » : y pensons-nous ? avant d'agir, mais également avant de dire, de demander, de rapporter, de colporter ceci ou cela ? Le respect de notre propre personne et de la personne de l'autre passent en effet l'un par l'autre pour nous aider à croître dans la grâce et les exigences d'une vie véritablement commune, de communion.

RB 62 – LES PRETRES DU MONASTERE (v.1-11)

« Il avancera de plus en plus vers Dieu ». C'est n'est pas un programme tout tracé que saint Benoît place devant nous à travers cette expression magnifique, c'est plutôt une expérience qu'il nous convie à faire et à refaire chaque jour de notre vie. « Ce parcours », comme le dit Gilbert de Hoyland au début de son quatrième sermon sur le Cantique, « n'est pas errance mais recherche » et nous y « trouvons réconfort » puisque « dans notre marche, ce sont les lieux mêmes où Celui que nous aimons a l'habitude de se ternir que nous visitons et foulons maintes fois ». « Les lieux dont il s'agit ici, précise aussitôt Gilbert, ne sont pas matériels mais spirituels, invitant l'âme aux exercices spirituels ».

Ces lieux, ou plutôt les exercices spirituels qui nous y mènent, ce chapitre 62 nous les indique également. Il y est question d'obéissance et de discipline en référence à la Règle. Qu'est-ce à dire, sinon que la Règle, « interprétation concrète de l'Évangile pour nous », nous engage à et dans une manière de vivre qui fait de nous des disciples du Christ, à l'écoute de l'Esprit, dans la volonté du Père. En sens inverse, pourrait-on dire, il y a l'oubli. Oublier, c'est perdre de vue ces chemins vers Dieu où nous apprenons à devenir disciples. Saint Benoît ne manque pas de signaler les voies sans issues que sont l'élévation et l'orgueil : elles débouchent sur les deux impasses de la rébellion et de l'opiniâtreté. Se bloquer là équivaut à s'exclure soi-même.

Le « il sera chassé du monastère » final est aux antipodes du « il avancera de plus en plus vers Dieu » initial. Comment ne pas s'égarer ??? « Ce parcours, disait Gilbert, n'est pas errance mais recherche » ... Et plus loin dans son commentaire il nous donne une indication précieuse pour progresser sur la route quand il affirme : « La clé de toutes les actions et ce qui détermine le but de la vie entière, c'est l'espérance des réalités d'en haut. C'est avec elle que la vie doit coïncider, vers elle qu'elle doit tendre et par elle qu'elle doit être protégée de toutes les tentations ».

Notre vie coïncide-t-elle avec le but que nous propose ce matin la Règle : avancer de plus en plus vers Dieu. Y tendons nous vraiment dans le concret de ce que nous pensons, disons, faisons. Garder un tel objectif devant les yeux de notre cœur nous protégera de toutes les tentations et fortifiera notre espérance en nous aidant à ajuster nos voies pour goûter dès ici et maintenant quelque chose de ces réalités d'en haut auxquelles nous aspirons. « Pour demander une grâce, dit encore Gilbert, il ne faut pas s'exprimer avec violence, mais proposer à cette grâce une occasion ». C'est une grâce assurément que d'avancer de plus en plus vers Dieu : quelles occasions allons-nous-lui proposer aujourd'hui pour que grandisse notre action de grâce ? Bon parcours à chacune et ensemble puisque ce parcours nous ne l'effectuons pas seule.

RB 63 – LE RANG A GARDER DANS LA COMMUNAUTE (v.1-9)

Il est cinq fois question de rang, ordo, dans ce chapitre 63 consacré au sujet. Le contraire, c'est le désordre. L'ordre établi par saint Benoît n'a rien d'arbitraire, il a un sens, il dessine une direction, c'est-à-dire qu'il n'est pas une fin en soi, mais un chemin pour parvenir au but. Il veut ouvrir à la communion fraternelle et à l'union à Dieu, inséparablement. « C'est selon le rang que l'abbé aura établi, ou celui que les frères tiennent de leur entrée, qu'ils iront au baiser de paix et à la communion ».

En établissant des priorités, saint Benoît prend soin de souligner que la succession qu'elles déterminent n'a rien à voir avec une question d'âge ou de dignité : elles visent plus profondément à nous faire progresser dans l'humilité et la charité, comme le passage de demain le soulignera. Ce chapitre nous redit que nous tenons notre rang de l'appel de Dieu et que la juste place de chacune est celle qui lui permet de devenir une pierre appropriée pour la construction de la communauté ainsi rassemblée, un membre vivant du corps du Christ. Parce qu'il « n'a pas retenu jalousement le rang qui l'égalait à Dieu, mais qu'il s'est dépouillé, prenant la condition de serviteur et se faisant obéissant jusqu'à la mort sur une croix », le Christ

est devenu « le premier né d'entre les morts, afin de tenir en tout, lui, le premier rang ». Suivre le Christ ne va pas sans revoir nos priorités.

« Notre ordre, notre place, notre rang, écrit saint Bernard dans sa fameuse lettre 142, c'est l'abaissement, c'est l'humilité, c'est la pauvreté volontaire, l'obéissance, la paix, la joie dans l'Esprit Saint ». Nous sommes renvoyées là à la dimension pascale du projet cistercien, les quatre premiers termes nous engageant à la suite du Christ en route vers sa passion, les deux derniers étant fruits de la résurrection avec lui. Et pour couronner l'énumération, Saint Bernard ajoute en finale : « [Notre ordre, notre place, notre rang], c'est par-dessus tout de garder la meilleure des directions qui est la charité ». En toute circonstance, demandons-nous quelle place Jésus prendrait-il ? C'est là assurément qu'il nous attend et nous invite à le suivre.

RB 63 – LE RANG A GARDER DANS LA COMMUNAUTE (v.10-19)

« Lorsqu'ils se nommeront les uns les autres ... » Le nom, dans la Bible, est à la fois un instrument de connaissance et une source de pouvoir. Donner son nom à quelqu'un, c'est déjà se livrer à lui. Tant que l'autre n'a pas de nom, c'est comme s'il n'existait pas. « De grâce, indique-moi ton nom », demandait Jacob à celui avec qui il avait lutté toute la nuit. Dieu se révèle à Israël en lui faisant connaître son Nom, mais ce nom reste mystérieux car l'homme, qui affirme sa maîtrise sur la création en nommant les êtres et les choses, ne saurait avoir de prise sur Dieu. Rien d'étonnant donc à ce qu'il soit question de la manière de se nommer dans ce chapitre qui traite « du rang à garder dans la communauté ».

La façon de désigner l'autre dit comment nous nous situons par rapport à lui. Le nom met en présence et en relation les personnes, il signifie également leur différence : l'autre n'est pas moi, sans pourtant que je puisse l'ignorer, si bien que le nom instaure à la fois une proximité et une distance. Saint Benoît évoque ces deux pôles quand il parle d' « affection » et de « révérence ». Mais surtout il indique pour cette relation une direction qui est en même temps le lieu où elle s'origine. Le « seul nom » rend compte du niveau humain préalable, mais l'ajout de « frère » ou de « père » montre que chaque rencontre appelle un troisième terme qui l'établit à un niveau théologique, pourrait-on dire, puisque nos relations acquièrent leur vérité, leur qualité en référence à Dieu qui nous rend frères et sœurs, par qui nous devenons fils.

Saint Benoît parle du nom qu'on « ne s'arroge pas de soi-même » mais qui est « reçu par honneur et amour du Christ » : tant que le Christ n'est pas devenu notre lien le plus profond nous en restons à la surface des réactions. Une relation est quelque chose de vivant, qui demande à être cultivé, ordonné, orienté. Si saint Benoît juge bon d'en parler et même de statuer sur le sujet, c'est que cet enracinement en Dieu de nos rapports fraternels n'est pas évident à notre nature centrée sur elle-même. La sortie de soi liée à l'interpellation de l'autre ne peut se faire sans ouverture à la présence de Dieu au milieu de nous, entre nous, sans ajustement mutuel sous son regard.

Notre communion fraternelle est ainsi en dépendance directe de notre relation personnelle à Dieu. Qui n'a jamais fait l'expérience qu'un relâchement au niveau de l'oraison ou de la lectio entraîne à la baisse notre sens et notre attitude

communautaire? Comme au contraire toute reprise en ces domaines où se développe notre attachement au Christ, y introduit un plus certain. Aborder l'autre comme un frère ou une sœur dans le Christ nous entraîne à nous regarder mutuellement non plus de notre point de vue limité mais de celui de Dieu qui nous sauve. Quel pas notre fraternité dans le Christ nous presse t'elle d'accomplir aujourd'hui ?

RB 64 – L'INSTITUTION DE L'ABBE (v.1-6)

Il vient d'être question du monastère comme de « la maison de Dieu » : « Ils pourvoient eux-mêmes d'un digne chef la maison de Dieu ». Nous avons déjà rencontré l'expression il y a une quinzaine de jours : la fin du chapitre 53 stipulait que « la maison de Dieu sera sagement administrée par des gens sages ». Avant, le chapitre 31 avait disposé les choses « afin que personne ne soit troublé ni contristé dans la maison de Dieu ». Nos Constitutions ont retenu l'image, puisque leur deuxième partie s'intitule justement « la maison de Dieu ou le monastère ».

La maison de Dieu ne peut être que « fondée sur la pierre » qui est le Christ, selon l'image évangélique rappelée par saint Benoît au centre du prologue. Le Seigneur lui-même précisait alors que « bâtir sa maison sur le roc » consiste à « écouter ses paroles et à les accomplir ». On ne peut en effet rien construire qui tienne et qui dure sur les dérèglements, les désordres, l'accord des méchants, la complicité dans le péché dont il est question dans le passage de la Règle que nous venons d'entendre. Le monastère ne sera en vérité maison de Dieu que si nous nous laissons effectivement habiter par lui, si nous consentons à tout ce par quoi il veut nous déloger de notre égocentrisme viscéral et si nous nous ouvrons à la vie nouvelle qu'il nous offre dans le Christ.

On connaît le texte de Dorothee de Gaza sur « la maison de l'âme que l'on bâtit par l'observance des commandements de Dieu », sur le fondement de la foi, en posant tout à tour, selon les circonstances qui se présentent, « une pierre d'obéissance, une pierre de patience, une pierre de tempérance, une autre de compassion ou de retranchement de la volonté propre ou de mansuétude », sans oublier « la constance et le courage, qui sont les pierres d'angle », le tout « posé sur le mortier de l'humilité » et couronné par « le toit de la charité ».

Notre maison est elle bien la maison de Dieu ? Quels éléments avons-nous encore à réparer, à consolider, à retrancher ou à ajouter pour qu'elle le soit en actes et en vérité ? Quels murs entre nous nous empêchent d'édifier un lieu pour sa présence au milieu de nous ? A nous de savoir profiter des multiples occasions de chaque jour pour accueillir Celui qui se tient à la porte et frappe, pour demeurer avec Lui comme il veut demeurer parmi nous.

RB 64 – L'INSTITUTION DE L'ABBE (v.7-22)

Il vient d'être question d' « avoir toujours devant les yeux sa propre faiblesse ». Que ce soit au niveau du monde ou de la société qui nous entoure, comme à celui plus restreint de notre communauté ou de nos personnes, les événements ne manquent pas qui nous rappellent notre fragilité et nous la font très concrètement éprouver. Si

saint Benoît souligne l'importance de l'avoir toujours devant les yeux, c'est qu'elle s'avère un lieu privilégié où nous ouvrir à Celui qui nous rejoint cette nôtre faiblesse pour y déployer la force de son amour.

« Dieu vient aux hommes et ils ne se lèvent pas, remarque Gueric d'Igny dans l'un de ses sermons. Celui-là se lève, ajoute t'il, qui se laisse soulever par un peu de dévotion pour rendre gloire à la grâce de Dieu ; celui-là se lève qui, tout au moins, accueille avec joie la parole de son propre salut ». Cette parole, nous dit par deux fois ce chapitre 64, est une parole de miséricorde : c'est en laissant cette miséricorde du Seigneur agir au cœur de notre propre faiblesse et nous guérir entièrement, comme nous le lui demandons dans une oraison, que nous serons transformées par sa grâce et pourrons lui plaire en toute chose.

RB 65 – LE PRIEUR DU MONASTERE (v.1-10)

Ce chapitre de la Règle a de quoi mettre mal à l'aise, non seulement parce qu'il parle « d'orgueil, d'autorité sans contrôle, de conflits, dissensions, jalousies, détractations, rivalités, cabales, discordes, oppositions », bref « des pires désordres », mais plus encore parce qu'il dit que pareils dérèglements, propres à l'esprit du monde, guettent aussi le cœur des moines et peuvent mettre en péril une communauté pourtant vouée au service du Seigneur. Ceci, d'autant plus facilement peut être, qu'il s'agit d'un milieu fermé, où l'on vit toujours plus ou moins avec les mêmes personnes, ce qui fait que les choses prennent tout de suite davantage de proportions qu'ailleurs.

Avec son réalisme habituel, saint Benoît nous rappelle que nous ne sommes pas à l'abri de la division, simplement parce que nous sommes pécheurs et fragiles comme tout un chacun. Nous avons encore beaucoup à faire pour purifier notre cœur. Quand on entre au monastère, on voudrait que tout y soit parfait mais l'on s'aperçoit bien vite des petits côtés des autres, ce qui devrait d'ailleurs nous aider à reconnaître que l'on ne vaut pas mieux !

Demain il sera question des mesures à prendre « pour conserver la paix et la charité ». Ce sont des dons de Dieu et à moins de nous tenir dans la grâce de son appel rien ne se construira de cette communion avec Lui et en Lui en vue de laquelle il nous a rassemblés ici. L'unité dans la communauté est une condition essentielle pour que chacun de ses membres y fasse l'expérience de la présence et de l'action Dieu. Cette unité est à la mesure du désir que nous avons personnellement de nous unir à sa volonté. Pour saint Benoît ce qui va nous garder de cet échec qu'est la désunion, c'est l'obéissance à la Règle, en tant qu'elle nous conduit à ne rien préférer à l'amour du Christ. Notre présence au monastère montre déjà que nous avons fait le choix de Le suivre.

Le tableau de la dissension dressé par ce chapitre 65 nous provoque à nous demander si notre réponse est suffisamment complète. La forme de vie cistercienne est cénobitique. C'est dire que l'option pour le Christ est inséparable de celle pour la communauté. Comment, concrètement, personnellement, faisons nous ce choix de la communauté dans notre rapport quotidien à ces éléments de base du charisme cistercien que sont la prière, la lectio, le travail. Tout ajustement nous dira qui nous cherchons en vérité et nous donnera de devenir témoin de la charité et de la paix qui

viennent du Christ et nous mènent ensemble à Lui.

RB 65 – LE PRIEUR DU MONASTERE (v.11-22)

Le contraire de la paix et de la charité dont saint Benoît vient de souligner à quel point il importe de les conserver dans le monastère, c'est un méchant esprit d'orgueil qui transforme celui qui en est enflé en agent de dissension. En fait, le latin parle d'esprit malin, comme pour mieux souligner qu'il s'agit d'un piège qui guette chaque membre dans la communauté. Il ne nous manque souvent que l'occasion pour y tomber. « Satan est un parfumeur : refusez vous à lui acheter de l'huile. Car beaucoup moins qu'un créateur, c'est un corrupteur d'aromates », écrit Gilbert de Hoyland dans son sermon XVII sur le Cantique.

Face à l'orgueil qui se situe sur le registre du pouvoir, de la manipulation, saint Benoît vise à établir les conditions favorisant des relations justes entre les personnes. C'est pourquoi un des lieux privilégiés où se manifeste l'humilité est l'obéissance, cette référence à autre que soi qui permet l'exercice adéquat de la responsabilité, de l'autorité, à quelque niveau que ce soit. « Plus il est élevé au-dessus des autres, plus il doit observer consciencieusement les préceptes de la Règle », est-il encore souligné.

Pour saint Benoît, être humble, c'est se situer en tout temps et en tout lieu sous le regard du Tout Autre, de Dieu, replacer sans cesse les choses en sa présence vivante. L'humble n'est pas quelqu'un qui ne se trompe jamais, mais qui sait, ou plutôt apprend chaque fois à revenir de ses erreurs. A lui comme à chacun – puisque rien de ce qui est humain ne nous est étranger - il arrive de tomber, plus ou moins profond, plus ou moins longtemps, dans tel ou tel des défauts énumérés dans ce chapitre 65 de la Règle. Toute la différence tient en ce qu'il consent à repartir du Christ en ajustant ses voies aux vues de Dieu.

Ce n'est pas pour rien si, dès le premier degré d'humilité, saint Benoît nous présente Dieu qui, dans sa bonté, attend que nous nous convertissions, littéralement que nous soyons changés en mieux ! Il n'est jamais trop tard pour bien faire, remarque avec beaucoup de justesse le proverbe ! L'absurde serait, face aux déploiements de l'orgueil, de désespérer de soi ou des autres ; l'humus est toujours prêt à produire du fruit, le plus petit de nos actes d'humilité est à coup sûr pour notre bien et celui de tous.

RB 66 – LES PORTIERS DU MONASTERE (v.1-8)

Dans son 43^{ème} sermon sur le Cantique Gilbert de Hoyland évoque Jésus comme celui « qui frappe à la porte », et il souligne l'enjeu d'une telle visite : « Il veut entrer, lui par qui quiconque entrera sera sauvé et trouvera sa pâture ». Suis alors l'exhortation : « Lorsqu'il frappe à la porte de cette manière-là, ne tarde pas : lève-toi en hâte, pour qu'il n'aille pas peut-être disparaître ». Et Gilbert de se référer aux « apparitions du Seigneur ressuscité » pour rappeler « qu'elles étaient brèves, et combien subites, et combien fugitives ! A peine reconnu de certains, aussitôt il leur est enlevé. Il ne souffre pas qu'on le touche. Pour d'autres, il entre, toutes portes

closes, sans nul besoin qu'on lui ouvre. De fait, conclut Gilbert, la porte qui s'ouvre à lui, c'est essentiellement celle qui se ferme à toute autre affaire ».

Ce chapitre 66 ne dit pas autre chose. Les dispositions prises pour « l'on trouve tout le nécessaire à l'intérieur de la clôture » ont comme raison d'être de nous ramener à la grande affaire pour laquelle nous sommes venues là : ouvrir notre être et notre vie au salut de Dieu qui nous appelle à demeurer en Lui comme il veut demeurer en nous. La sagesse et la maturité demandées au portier proviennent de ce fond d'intériorité qui n'est pas repli sur soi mais condition pour un accueil véritable. « Aussitôt qu'on aura frappé ... il répondra Deo gratias ou Benedic ». Les expressions concrètes de notre séparation du monde n'ont de sens qu'en tant qu'elles contribuent à rassembler notre cœur et à le retourner vers Dieu.

« La porte du monastère » ouvre sur un espace entouré par « la clôture ». Cette délimitation matérielle est au service d'un rassemblement, communautaire d'abord, mais aussi personnel, dans le sens où elle nous invite à nous recueillir, à nous recentrer. Ce que la fin de ce chapitre 66 signifie par le contraire en notant qu' « il n'est pas du tout avantageux pour nos âmes de nous disperser au dehors ». Pour se recentrer, il faut un centre. Redonner, jour après jour, notre foi au Christ, repartir de Lui, tel est assurément le recentrement avantageux pour nos âmes.

Si saint Benoît signale comme principale contre force la dispersion au dehors, il ne faut pas trop vite matérialiser les choses. Nous savons qu'il n'est pas besoin de franchir la porte du monastère pour nous détourner, nous distraire de l'essentiel. « Voici que tu étais au dedans, et moi au dehors et c'est là que je te cherchais » écrit saint Augustin dans ses Confessions. « Tu étais avec moi et je n'étais pas avec toi, elles me retenaient loin de toi ces choses qui pourtant, si elles n'existaient pas en toi, n'existeraient pas ». Pour reprendre une expression du chapitre 58, il y a des choses par lesquelles on va à Dieu et d'autres par lesquelles on s'en éloigne. De tous les métiers - artes – que nous pouvons pratiquer à l'intérieur de la clôture, celui qui doit nous être comme spécifique, le premier objet de notre activité au cœur même de tout ce que nous sommes amenées à faire par ailleurs, est l'art spirituel évoqué au chapitre 4.

Guillaume de Saint Thierry l'écrivait dans sa lettre aux frères du Mont Dieu : « Il ne faut jamais s'éloigner ni beaucoup ni tout à fait des exercices spirituels, pour s'adonner à ceux du corps. L'âme doit pouvoir y revenir aisément, par habitude, et tout en se prêtant aux uns, demeurer attachée aux autres ». Ce chapitre 66 nous rappelle ce matin que les dispositions les plus matérielles peuvent nous aider dans ce travail de conversion. Est-ce bien la référence au Christ qui est à la charnière de nos portes, celles que nous ouvrons et celle que nous fermons ?

RB 67 – LES FRERES QUE L'ON ENVOIE EN VOYAGE (v.1-7)

Le thème du chemin, de la route, du voyage (le même mot en latin), revient un certain nombre de fois dans la règle (18 si l'on s'en tient aux seules occurrences du terme « via »), surtout au début, dans le prologue et les chapitres 5, 6, 7, puis à nouveau vers la fin, dans les chapitres 50, 55, 67 et 71. Dans son livre « Où va la vie consacrée », Noëlle Hausman écrit : « Qui veut partir au loin doit savoir d'où il vient ;

mais du lieu où il va, il suffit qu'il sache le chemin ». Dans le passage de la Règle que nous venons d'entendre, il ne s'agit pas des frères qui veulent mais de ceux qui doivent partir au loin : ils sont envoyés en voyage, et la fin du chapitre marquera la différence à travers la correction de ceux qui sortiraient sans autorisation.

Par contre, ce « qui veut » de la citation de Noëlle Hausman nous renvoie aux interrogations du prologue : « Seigneur, qui habitera dans ta demeure ? Qui reposera sur ta montagne sainte ? ». « Si nous voulons habiter dans la demeure de ce royaume, nous disait saint Benoît, sachons qu'on n'y parvient que si l'on y court par les bonnes actions », c'est-à-dire, que si « l'on court dans la voie des commandements de Dieu avec la douceur ineffable de l'amour ». Un tel voyage, oui, il faut le vouloir, jour après jour, car si notre désir s'étirole ou s'éteint, nous serons d'autant plus vulnérables aux égarements signalés par ce chapitre 67 : « Ecartés commis par nos regards ou en écoutant de mauvaises choses ou de vains propos », et il n'est pas besoin d'aller fort loin pour tomber dans de tels travers.

C'est pourquoi aussi il importe de savoir d'où nous venons. D'entrée, saint Benoît nous ramène à ce point de départ fondamental lorsqu'il parle « de retourner par le labeur de l'obéissance à celui dont nous avait éloigné la lâcheté de la désobéissance ». Il insistera à nouveau au chapitre 7 sur la nécessité « de ne pas faire notre volonté » mais de « demander à Dieu que sa volonté se fasse en nous ». « Par là, précise-t-il, nous prenons garde à ce que dit l'écriture : il y a des voies qui semblent droites aux hommes et dont le terme aboutit au fond de l'enfer ». Comment ne pas se fourvoyer ?

Noëlle Hausman terminait sa considération par : « Mais du lieu où il va, il suffit qu'il sache le chemin ». Saint Benoît nous dit quant à lui : « Voyez comme le Seigneur lui-même, dans sa bonté, nous montre le chemin de la vie ». Et un peu plus loin il nous invite : « Mes frères, écoutons la réponse du Seigneur ; il nous montre la route de cette demeure ». Certes, « les débuts de la voie du salut sont toujours difficiles », car « étroite est la voie qui conduit à la vie », mais « ils sauront, entendrons nous au début du chapitre 71, que c'est par cette voie de l'obéissance qu'ils iront à Dieu ». Obéir convient à ceux qui n'ont rien de plus cher que le Christ. C'est lui le chemin et la vérité et la vie. Demandons nous si, dans cette pensée que nous avons, dans cette parole que nous adressons, dans cette action que nous posons, c'est Lui que nous suivons effectivement. Si nous nous en éloignons, il nous est sans cesse offert de repartir de Lui.

RB68 – SI L'ON ENJOINT A UN FRERE DES CHOSES IMPOSSIBLES (v.1-5)

Qu'en est-il de ces « choses difficiles ou impossibles » qui font l'objet de ce chapitre 68 de la Règle ? Saint Benoît nous a habitués à un sain réalisme et à un solide bon sens ; il ne s'agit donc pas ici d'éprouver gratuitement l'obéissance du disciple, comme dans certains récits édifiants des pères du désert ! Ordinairement on ne nous demande rien de bien extraordinaire, ce « on » pouvant être aussi bien des personnes que, plus simplement, les circonstances de la vie ; le danger serait plutôt qu'on ne puisse plus nous demander grand-chose !

Les choses difficiles ou impossibles dont il est question ce matin ne sont sans doute

pas des choses démesurées mais davantage ces petites choses sur lesquelles nous butons chaque jour, simplement parce qu'elles ne sont pas comme nous voudrions qu'elles soient. En fait, très souvent, la difficulté ou l'impossibilité ne réside pas dans les choses mais en nous ! Si bien que « recevoir en toute mansuétude et obéissance le commandement qui nous est fait », nous oblige en premier lieu à prendre du recul, à considérer la réalité de la chose, à sortir de son impact fantasmagique. La constatation après coup est alors que « ça n'était pas si terrible que ça ». Ce qui était terrible, c'était ce que cela avait remué en moi de représentation, d'appréhension, d'attache à mes fausses sécurités, etc.

Si, comme le dit saint Benoît, l'expérience peut finalement se révéler « avantageuse », c'est justement en ce sens où elle nous aura en quelque sorte acculées à nous découvrir vraiment, autrement, dans cette « obéissance par amour où l'on met sa confiance dans l'aide de Dieu ». Dieu est à l'œuvre dans ce genre d'épreuve, c'est à dire qu'on ne peut passer qu'en lui, en déposant en lui « le poids du fardeau » évoqué au début de ce passage. Sinon nos prétextes trop humains de ne pas faire ce qui est enjoint, ou de le faire autrement, en y retrouvant notre compte, vont se dresser en montagne infranchissable, nous empêchant d'entrer dans cette attitude pascale qui nous donne de participer à la mort et la résurrection du Christ, en obéissant par amour afin de devenir en Lui créature nouvelle.

La dimension pascale de la véritable obéissance a été soulignée dès le chapitre 5 : « Elle convient à ceux qui n'ont rien de plus cher que le Christ ». Chaque acte d'obéissance est toujours un acte de préférence : « Ils ne préféreront absolument rien au Christ », entendrons nous d'ici quelques jours. Cette préférence ne se joue pas dans des exploits, pas plus que dans exigences au dessus de nos forces, elle s'inscrit dans les petites choses, dans l'ordinaire, car si, comme le dit le proverbe « qui peut le plus peut le moins », il est encore plus vrai, à ce niveau, que « qui achoppe sur le moins sera incapable du plus ».

Qu'est-ce qui nous retient encore suivre le Christ là où il nous attend et nous rejoint, dans le bon plaisir du Père qui est toujours pour notre libération et notre joie ? « L'obéissance est un joug sans en être un, car elle délivre de l'esclavage et rend la liberté », remarque Baudouin de Ford dans l'un de ses petits traités. Et un peu plus loin, il s'adresse ainsi à Dieu : « Tu m'as donné le libre arbitre qui me permet de rejeter ce qui te déplaît, de choisir le bien qui te plaît, et, par ce bon choix, de te plaire, de m'unir à toi, de participer à ce que tu es, de te posséder en moi, de t'aimer comme tu le mérites, au dessus de moi ».

RB 69 – QUE NUL DANS LE MONASTERE NE SE PERMETTE D'EN DEFENDRE UN AUTRE (v.1-3)

« Que nul dans le monastère ne se permette d'en défendre un autre ». « Praesumat », dit le latin : qu'il n'ait pas l'audace. « Il faut éviter dans le monastère toute occasion de présomption », entendrons nous pareillement au début du chapitre suivant, intitulé de façon analogue : « Que nul ne se permette, n'ait l'audace, de frapper à tout propos ». Le praesumptor, c'est, explique le Gaffiot, l'usurpateur, le possesseur illégitime. « Corriger sans discrétion », et surtout sans en avoir « reçu pouvoir », comme le stipulera encore saint Benoît demain, et tout autant « défendre

un autre moine ou lui servir comme de protecteur », comme nous venons de l'entendre ce matin, c'est usurper une place qui n'est pas la nôtre.

On le voit avec évidence dans le premier cas, celui du redresseur de torts, beaucoup moins dans le second, celui du protecteur, ce qui rend la chose d'autant plus préjudiciable. D'où la vigueur de la mise en garde qui transparaît dans le vocabulaire : « Il faut veiller – praecavendum, dit le latin, empêcher par des mesures préventives – ... personne ... en aucune circonstance ... d'aucune manière ... très graves occasions de conflits ... on punira très sévèrement qui transgresse ». C'est que pareille interférence constitue une main mise sur l'autre qui l'empêche de s'assumer lui-même, d'accéder à la plénitude de son identité humaine et spirituelle.

« Quel que soit le degré de parenté qui nous unisse », l'autre ne nous appartient pas, de quelque manière que ce soit. Pas plus que nous-même d'ailleurs. « Nous sommes au Christ et le Christ est à Dieu ». Dans notre besoin de reprendre ou d'assister, il y a souvent beaucoup de recherche de soi, et nous risquons alors d'en rester au niveau des sympathies ou antipathies naturelles au lieu de nous situer en vérité selon Dieu. Nous positionner adéquatement sera toujours permettre à son œuvre de s'accomplir en nous et entre nous.

Saint Benoît ne nous demande pas de faire preuve d'indifférence, mais de veiller au fondement de nos relations fraternelles. En nous appelant à l'obéissance mutuelle, le chapitre 71 soulignera que c'est par cette voie que nous iront à Dieu. Et après nous avoir engagées à ne préférer absolument rien au Christ, le chapitre 72 ajoutera : « Qu'il nous amène toutes ensemble à la vie éternelle ». En toute situation, prendre appui sur Lui, notre défenseur, et, avec, sa grâce, commencer par nous corriger nous-mêmes de ce qui nous détourne de le suivre, c'est ainsi que nous pourrons contribuer au bien spirituel de ceux et celles qui nous entourent.

RB 70 – QUE NUL NE SE PERMETTE DE FRAPPER A TOUT PROPOS (v.1-7)

« Il faut, venons nous d'entendre, éviter dans le monastère toute occasion de présomption ». Il a déjà été question d'occasions hier, à la fin du chapitre 69 : « Que nul dans le monastère ne se permette d'en défendre un autre », car, soulignait saint Benoît, « il peut en résulter de très graves occasions de conflits ». « Occasion de présomption, occasions de conflits » ou autres tentations ... y céder, cela s'appelle aux chapitres 43 et 54 « donner occasion au malin ». Etymologiquement, l'occasion est ce qui tombe devant, « ob - cadere », autrement dit ce qui arrive sans que nous nous y attendions. Le dictionnaire donne à ce qui survient ainsi un sens positif : « occasio = occasion, moment favorable, temps propice, circonstance favorable, opportunité ». Bien des occasions se présentent tout au long de la journée. N'en détournons pas le bon sens, le sens propice, en tombant dans la présomption, les conflits ou autres pièges du malin !

On connaît le beau texte de Dorothee de Gaza : « As-tu l'occasion d'obéir ? Pose une pierre d'obéissance ! Quelqu'un vient-il à s'irriter contre toi ? Pose une pierre de patience ! As-tu à pratiquer la tempérance ? Pose une pierre de tempérance ! Ainsi de chaque vertu qui se présente, tu dois mettre une pierre à ton édifice et l'élever de

la sorte tout autour, avec une pierre de compassion, une pierre de retranchement de la volonté, une pierre de mansuétude, et ainsi de suite ».

Saint Benoît conclut ce passage de la Règle en nous invitant, à chaque occasion qui se présente, et afin qu'elle devienne un moment vraiment favorable, à « ne pas faire à autrui ce que nous ne voudrions pas qu'on nous fasse ». C'est la troisième fois qu'il cite cette sentence de l'Écriture. Nous l'avons entendue récemment, à la fin du chapitre 61 sur l'accueil des moines étrangers. Mais elle est apparue dès le chapitre 4, entre « honorer tous les hommes » et « se renoncer à soi-même pour suivre le Christ », comme pour mieux nous rappeler que le respect de l'autre et l'amour du Christ sont inséparables. Dans les multiples occasions de la journée, ce qu'on a appelé la « règle d'or » survient pour nous apprendre à être conséquentes avec notre désir de ne rien préférer à l'amour du Christ et d'engager nos pas sur ses chemins.

Dans deux jours, le chapitre 72 nous parlera du « mauvais zèle, amer, qui sépare de Dieu et mène à l'enfer, et du bon zèle qui sépare des vices et mène à Dieu et à la vie éternelle ». L'un ou l'autre passe par ces occasions où prennent corps nos relations. Pour saisir les bonnes occasions et déjouer les mauvaises, nous ne sommes pas laissées à nos seules forces : en tout ce que nous sommes, faisons, vivons, nous pouvons nous appuyer sur le Christ qui sans cesse veille sur nous.

RB 71 – QUE LES FRERES S'OBEISSENT MUTUELLEMENT (v.1-9)

Alors que nous approchons de la fin de la Règle, saint Benoît nous parle du « bien de l'obéissance ». Dès les premières lignes du Prologue, il l'avait déjà qualifiée de « labeur », nous exhortant à « retourner, par ce labeur de l'obéissance, à celui dont nous avait éloigné la lâcheté de la désobéissance ». « Labeur de l'obéissance » et « bien de l'obéissance » : les deux expressions ne sont pas contradictoires. Elles vont dans le même sens, puisque, ce matin aussi, saint Benoît nous dit pareillement que « c'est par cette voie de l'obéissance que nous irons à Dieu ». C'est en raison de cette fin qu'elle est appelée un « bien », comme c'est en raison de la difficulté du chemin qu'elle est nommée un « labeur ».

Qu'est-ce qui rend l'obéissance laborieuse ? Serait-ce du fait de cette mutualité qu'elle requiert ? « Que les frères s'obéissent mutuellement », dit le titre de ce chapitre 71. Cela demande en effet de se donner de la peine que de « s'obéir les uns aux autres », plus exactement, cela demande une préférence : « Nous ne permettons pas de préférer les directives d'origines privées », avons-nous entendu ; et demain, il sera question, à la fin du chapitre 72, de « ne préférer absolument rien au Christ ». « Ne rien préférer », c'est, littéralement, « ne rien placer avant, ne rien poser devant ».

Que de choses plaçons-nous devant, avant, entre le Christ et nous, entre les autres et nous, qui rendent d'autant plus laborieux ce retournement bénéfique vers Dieu auquel nous sommes appelées ! L'obéissance s'interpose, fait passer avant, devant, celui est venu accomplir au milieu de nous le dessein du Père. Que sa grâce nous donne de « courir, le cœur dilaté, dans la voie des commandements de Dieu », ainsi

que le disait la finale du prologue, et, dans cette préférence du Christ, « nous amène ensemble, comme le conclura le chapitre 72, à la vie éternelle ».

RB 72 – LE BON ZELE QUE DOIVENT AVOIR LES MOINES (v.1-12)

« Zelos », en grec, évoque l'ébullition. Le verbe correspondant signifie « avoir de l'ardeur », avec une note d'émulation ; en mauvaise part, cela donne « jalouser, envier ». Au chapitre 65, il a été question de ce « feu de l'envie ou de la jalousie qui vient brûler l'âme ». De même au chapitre 4, les deux instruments : « Ne pas avoir de jalousie / zelum non habere » et « ne pas agir par envie », se suivent. Il s'agit là du « mauvais zèle, un zèle amer, qui sépare de Dieu et mène à l'enfer », non pas plus tard, après la mort, mais dès ici et maintenant, dans la situation fautive, amère et insupportable qu'il crée en nous et autour de nous. Un autre zèle est déjà apparu au chapitre 64, appelé « zèle de Dieu », en parallèle avec « une intention pure ». Ce matin, de façon plus développée, il est qualifié de « bon zèle qui sépare des vices et mène à Dieu et à la vie éternelle ». Vie éternelle qui, elle aussi, se prépare au présent de nos choix, car tout, sans cesse, est à remettre sur le bon feu.

Afin de nous aider à canaliser notre ardeur, saint Benoît nous pose quelques repères toujours utiles. Les quatre premiers décrivent l'agir de ceux qu'animent le bon zèle : manifestations très concrètes de prévenance, de patience, d'obéissance, d'oubli de soi. Les quatre suivants ont trait à l'amour qui soutient cet agir : une charité respectueuse des personnes et des fonctions, la révérence pour Dieu, la préférence absolue pour le Christ. De telles pratiques sont exigeantes, saint Benoît le sait et il utilise un terme particulièrement fort : « exercere », pour signifier qu'il nous faut y « travailler sans relâche, nous y former par des exercices », lesquels nous « mettent en mouvement et nous tiennent en haleine, sans repos ». C'est sans cesse que nous sommes appelées à mettre en œuvre ce qui confère souffle et sens à notre présence commune au monastère.

Le numéro 2 de la constitution 16, inspiré directement de ce chapitre 72 de la Règle, dit que les sœurs « ont le souci de l'état spirituel de la communauté, sachant quel bien procure à toutes le bon zèle d'une seule et quel mal peut causer un zèle amer ». Chaque effort que nous faisons pour ajuster notre comportement à ce que le Seigneur attend de nous ici et maintenant, chaque dépassement de nos étroitesse pour nous ouvrir à la plénitude de vie qu'il nous offre, non seulement construit notre être en Lui, mais édifie également la communauté ; comme toute régression, tout repli sur soi, toute amertume, sape l'un et l'autre dans leur dynamisme.

« Ils ne préféreront absolument rien au Christ : tel est le critère décisif pour soutenir notre fidélité quotidienne à la lectio, à la prière, au travail, à la communion fraternelle comme au silence et à la solitude. Prendre conscience de tout ce que nous faisons encore passer avant lui, mais plus encore de tout ce qu'il nous rend capables de faire pour le laisser passer avant nous, ne peut que ranimer notre zèle, le bon, celui que le Christ met dans le cœur de ceux qui, à leur façon, répètent cette petite prière que Guillaume de Saint-Thierry lui adresse dans son traité sur la contemplation de Dieu : « C'est par amour de ton amour, Seigneur, que je fais cela : vois le, tout comme tu me vois, moi qui ne te vois pas. Et tout comme tu m'as donné le désir de toi, tu es cause si quelque chose te plaît en moi. Et bientôt tu pardonnes à ton

aveugle qui court vers toi : et tu lui donnes la main, quand sur quelque chose en sa course il trébuche ». Parce que, comme le dit saint Paul, « à plusieurs nous sommes un seul corps en Christ, étant tous membres les uns des autres, chacun pour sa part », les actes que nous posons nous engagent dans un cheminement commun : « Qu'il nous amène tous ensemble à la vie éternelle », conclut saint Benoît.

RB 73 – TOUTE LA PRATIQUE DE LA JUSTICE N'EST PAS CONTENUE DANS CETTE REGLE (v.1-9)

« Pervenies, tu parviendras » : le dernier mot de la règle nous rappelle que nous sommes en route. Face à la nécessité de progresser « si nous voulons la vie », comme le prologue le dira dans quelques jours, nous prenons très vite conscience de la distance entre la destination – il est question, au début, des « sommets de la perfection », et à la fin, des « plus hautes cimes de la doctrine et des vertus » – , et nos capacités : l'affirmation que « nous sommes relâchés, inobservants et négligents » n'a rien d'une figure de style !

Le constat pourrait être décourageant si les choses s'arrêtaient là. Elles sont là au contraire pour nous aider à aller de l'avant, puisque la perfection visée consiste en notre conversion, dans le retournement de tout notre être vers Dieu. « Accomplis avec l'aide du Christ, ... tu parviendras avec la protection de Dieu ... » Pour un tel ajustement, nous ne sommes pas laissées à nos seules forces, pas plus que sans instruments ni direction : après nous avoir incitées à « demander à Dieu de mener à bonne fin tout bien entrepris », la règle nous a montré, chapitre après chapitre, les voies à notre mesure comme à portée de sa grâce par où entreprendre concrètement ce bien, par où aussi apprendre à nous appuyer sur Celui qui nous prête assistance « en ce qui manque en nous aux forces de la nature » pour parvenir au but, qui est notre salut.

Saint Benoît évoque quelques grandes figures de la tradition pour nous rappeler que d'autres nous ont précédées sur ce droit chemin que l'appel de Dieu trace patiemment à travers les lignes courbes de nos insuffisances. Leurs écrits et leurs exemples demeurent comme autant d'encouragements, de repères pour orienter notre propre route. Au sein de notre Ordre nous avons la chance de posséder tout un patrimoine spirituel. Certes, il ne suffit pas de lire nos Pères, mais le chemin ne s'invente pas, il se découvre, et faire fi de l'enseignement de ceux qui l'ont parcouru avant nous, c'est nous exposer à bien des retards et des détours.

Ce chapitre 73 évoque nos aspirations, la conduite de notre vie. Quel souci avons-nous de notre croissance spirituelle, personnelle et communautaire ? Arrivées à la dernière page de la règle, nous sommes invitées à faire le point et surtout à ne pas baisser les bras. La lecture que nous en faisons matin après matin aura rempli son rôle si elle nous donne de commencer chaque jour. Son dernier mot, « tu parviendras », nous assure que le plus petit de nos pas ne reste jamais vain. Alors mettons nous en marche, non pas tout à l'heure, demain, plus tard, mais aujourd'hui, tout de suite.

S. Christine APTEL OCSO